VOYAGE
EN ESPAGNE.

II.

VOYAGE
EN ESPAGNE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1786 ET 1787;

PAR JOSEPH TOWNSEND,

Contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays; le tableau de l'agriculture, du commerce, des manufactures, de la population, des taxes et revenus de cette contrée, et de ses diverses institutions;

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA 2ᵉ ÉDITION,

PAR J. P. PICTET-MALLET, DE GENÈVE;

ORNÉ D'UN BEL ATLAS DE VINGT-DEUX PLANCHES,

Contenant la Carte générale de l'Espagne et de Portugal, dressée d'après Don *Lopez* et *Tofino*, et assujétie aux nouvelles observations, par P. LAPIE, Ingénieur-Géographe; plusieurs vues, plans, cartes, etc.

TOME SECOND.

PARIS,
DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU PONT-DE-LODI, N.° 3.
1809.

VOYAGE

EN ESPAGNE.

Voyage des Asturies à l'Escurial par Léon, Salamanque, Saint-Ildefonse et Ségovie.

Je quittai Oviédo le 2 octobre; après avoir traversé plusieurs petits villages, j'arrivai à *Mières* au milieu du jour. Le soir, je trouvai un bon lit à Campomanes, après avoir fait dix lieues et demie au milieu de collines délicieuses, couvertes de bois épais, ou très-bien cultivées.

Je fus très-surpris dans chacun de ces endroits, de la modicité des prix des auberges. A Mières, pour un plat d'œufs, pour la cuisson de ma volaille, et pour le *ruido de casa*, c'est-à-dire, pour les soins que l'on me donna, l'hôtesse ne me demanda qu'un réal, ou un peu plus de deux sous et un denier (5 sous).

A Campomanes, pour les mêmes objets et un lit, on me demanda deux réaux (10 sous).

A mesure que l'on approche des confins de la principauté, la scène change totalement ; car au lieu de collines douces et peu élevées, couvertes d'herbes ou garnies de bois, on ne voit presque que d'énormes rochers calcaires, quelques-uns en longues chaînes, s'élèvent perpendiculairement à la hauteur de deux ou trois cents pieds ; d'autres sont crevassés et brisés en mille formes. Dans cette route, le chemin suit le plus souvent les bords de petites rivières, de ruisseaux et de torrens, jusqu'à ce qu'il ait traversé cette vaste chaîne de montagnes qui séparent les Asturies de la Vieille-Castille. Cependant, au milieu de ces énormes montagnes, on rencontre quelques vallées fertiles, chacune avec son petit village, dont la grandeur est proportionnée à l'étendue du terrain susceptible de culture.

J'observai dans les ravins que nous traversâmes, que tous les moulins avaient leur roue à eau horizontale. Ces moulins écrasent le grain très-lentement ; mais pour compenser ce défaut, il y en a plusieurs placés près les uns des autres ; et le même petit courant, après avoir communiqué le mouvement à une roue, passe successivement aux autres. Ces moulins con-

viennent à un pays abondant en pierres à bâtir; où les eaux se précipitent avec force de hauteurs escarpées, et où la promptitude n'est pas très-nécessaire.

Le 4 octobre, comme nous descendions vers Léon, nous aperçûmes un troupeau de mérinos, qui appartenait au monastère de la Guadeloupe, en Estramadoure. Les moines de ce couvent ont un terrain suffisant, près de chez eux, pour nourrir leurs troupeaux pendant les mois d'hiver; mais en été, quand leurs montagnes sont brûlées par la chaleur, ils envoient leurs moutons dans le nord, où n'ayant point de terrain à eux, ils sont obligés de payer le pâturage. Ces troupeaux retournaient alors vers le midi.

Les grands seigneurs et les maisons religieuses, à qui appartiennent ces *trashumans,* ou troupeaux voyageurs, ont des priviléges particuliers qui leur sont assurés par un code spécial, appelé *lois de la Mesta;* priviléges considérés par beaucoup de personnes comme contraires au bien général.

On a fait remonter cette institution à l'année 1350, lorsque la peste qui ravagea l'Europe pendant plusieurs années eut désolé l'Espagne, et

ne lui eut laissé que le tiers de ses habitans pour cultiver son sol. Mais peu-être devons-nous chercher son origine dans des temps plus éloignés, quand tout le pays était occupé par des nations de bergers, et quand l'agriculture n'était que très-peu connue; Comme ces bergers occupaient les montagnes avec leurs nombreux troupeaux, il était naturel qu'en hiver ils quittassent un pays alors couvert d'une grande quantité de neige, et qu'ils gagnassent les régions plus tempérées du midi, jusqu'à ce que celles-ci, brûlées par le retour du soleil, refusassent de leur fournir des pâturages, et les obligeassent à retourner de nouveau vers les montagnes du nord qui, pendant les mois d'été, sont couvertes d'une verdure perpétuelle, due à la fonte graduelle des neiges.

Le nombre des moutons éprouve des variations continuelles. Cajaleruela, qui écrivait en 1627, se plaignait de ce qu'ils étaient réduits de sept millions à deux millions et demi. Ustariz, dans son temps, en comptait quatre millions; mais maintenant il y en a près de cinq. Les propriétaires sont nombreux; quelques-uns n'en ont que trois ou quatre mille, tandis que d'autres en ont dix fois cette quantité. Le duc

d'Infantado en a quarante mille. Chaque propriétaire a un *mayoral*, ou berger en chef, auquel il alloue annuellement cent doublons, ou 75 livres sterling [1], et un cheval. Il y a en outre, pour chaque troupeau de deux ou trois cents moutons, un berger particulier que l'on paye selon son mérite, depuis huit schellings par mois jusqu'à trente, outre deux livres de pain par jour, pour lui, et autant pour ses chiens, avec le privilége d'avoir quelques chèvres pour son compte.

On estime le produit de la laine à environ cinq livres par chaque brebis, et huit pour les béliers [2]; si un homme tond huit brebis, ou cinq béliers dans un jour, il passe pour un bon ouvrier. Quelques personnes, il est vrai, allouent douze brebis à chaque tondeur; mais cela n'approche pas encore de ce que nous faisons en Angleterre, où une main ordinaire en expédie soixante dans un jour; on a même connu de bons ouvriers qui en tondaient une moitié de plus [3].

[1] 1780 francs.

[2] On a en France des béliers qui donnent jusqu'à quinze livres de laine et même au-delà.

[3] Cette différence dans le nombre des bêtes à laine,

On estime la laine du mouton mérinos un peu moins de douze sous [1] la livre, tandis que celle des troupeaux stationnaires ne se vend que six sous [2]; on calcule que chaque mouton rend annuellement un profit net de dix sous [3] au propriétaire, toutes dépenses payées.

Quand les moutons voyagent, ils peuvent paître librement sur toutes les terres vagues et les communes; mais en traversant les pays cultivés, ils ne peuvent s'écarter des limites qui leur sont fixées, c'est-à-dire au delà d'un che-

qu'un ouvrier peut tondre en un jour, dépend de la grosseur de l'animal, de l'épaisseur de la laine, de l'habileté de l'ouvrier, et beaucoup aussi du prix de la laine, qui exige qu'on tonde les mérinos avec un grand soin, et très-raz. Cependant, il est difficile de comprendre ce que nous dit Townsend, qu'un seul ouvrier, quelqu'habile qu'il soit, et quelque petits et communs que soient les moutons, puisse en tondre soixante par jour, et même quelquefois jusqu'à quatre-vingt-dix; car alors, si on suppose que cet ouvrier travaille quinze heures par jour, il devra l'une dans l'autre tondre chaque bête dans dix minutes.

[1] 1 franc 20 centimes.

[2] 60 centimes.

[3] 1 franc.

min qui a quatre-vingt-dix *varas* [1] de large. Quand ils traversent ainsi des pays inhospitaliers, on leur fait faire six ou sept lieues par jour; mais quand ils trouvent des pâturages, on les laisse aller très-lentement. Quand vient le temps de les faire voyager, soit au printemps, soit en automne, si le maître n'a pas de terrains dans les endroits où ses troupeaux doivent stationner, le principal berger part le premier, et loue des pâturages soit des propriétaires qui en ont plus qu'il ne leur est nécessaire pour eux-mêmes, soit des commumunautés municipales qui, en Espagne, ont ordinairement d'immenses terres vagues, et des communes autour des villes.

C'est à ces droits des troupeaux mérinos, que quelques écrivains politiques ont attribué le manque de culture des provinces intérieures de l'Espagne [2].

En descendant de nouveau dans les plaines

[1] Environ quarante toises.

[2] Tous les écrivains modernes, soit étrangers, soit Espagnols, se réunissent pour regarder les priviléges de la Mesta comme une des causes principales du mauvais état de l'agriculture de l'Espagne : c'est un point bien établi; mais le remède à ce mal n'est pas facile sous un gouver-

de la Vieille-Castille, une observation, confirmée par tous ceux avec qui je me suis entretenu sur ce sujet, se présenta alors à moi; c'est que le vin qui croît sur les côtés méridionaux des montagnes, étant transporté au nord, acquiert une saveur beaucoup plus agréable, précisément comme d'autres vins s'améliorent en étant transportés dans des climats plus chauds.

Après trois jours de route, lorsque j'arrivai à Léon, je fus si satisfait des attentions de mon guide, que nous fîmes un nouvel arrangement, et il m'accompagna jusqu'à Salamanque. Je m'étais engagé à lui payer, pour lui et pour sa mule, une piastre forte [1], ou environ quatre

nement faible, qui craint de sacrifier au bien général l'intérêt de quelques individus puissans et riches. Si les mérinos établis en France et dans quelques parties de l'Europe, continuent à se multiplier dans la même proportion qu'ils l'ont fait depuis leur première sortie d'Espagne, la concurrence des laines baissera naturellement le prix de celles d'Espagne; la vente des moutons diminuera, et les propriétaires espagnols chercheront quelqu'autre produit plus avantageux; mais cet équilibre est lent à établir, comme les abus de la Mesta sont difficiles à réformer.

[1] On distingue la piastre *forte*, qui est la piastre effective de 40 réaux de vallon, et qui vaut quelques centimes

schellings par jour, soit pour l'aller, soit pour le retour, et il se chargeait de payer toute sa dépense sur la route : cette espèce de marché est celle qui convient le mieux à un étranger, quoique les habitans du pays trouvent qu'il leur est plus avantageux de nourrir leurs guides.

Après avoir fixé tous les articles de notre traité, et avoir fait des provisions pour le voyage, nous quittâmes Léon le 6 octobre; et ayant pendant ce temps appris à connaître mutuellement notre dialecte, nous commençâmes à converser pendant la route. Mon honnête compagnon, buvant un bon trait au *borracho*, ou bouteille de cuir, qui contenait notre vin, rompit le silence en me disant que c'était la peau de son chat favori; et alors, continuant son discours, il me fit l'histoire et du chat et des pays au travers desquels il avait voyagé avec sa dépouille. C'était pour lui, dans tous ses voyages, un compagnon constant, une source toujours infaillible de consolations; et il paraît qu'il aimait cet animal après sa mort autant, si ce n'est plus, qu'il pouvait

de plus que 5 francs, de la piastre ordinaire, qui est une monnaie idéale, et qui ne vaut que 3 fr. 72 cent.

l'avoir chéri dans le temps où il était sensible à ses caresses. La peau contenait environ un gallon, et nous servait ordinairement, quand elle était pleine, pour plus de la demi-journée [1].

La route passe dans une plaine étendue, remplie de sable et de gravier, évidemment apportés des montagnes éloignées, et arrondis par l'action des eaux. Les récoltes consistent principalement en seigle, avec un peu de froment et d'orge. Les arbres sont le chêne verd, le peuplier et l'orme.

Je fus frappé de la construction des charrues de ce pays, non-seulement comme n'ayant point d'oreilles, de coûtre, de versoir (car j'étais déjà devenu familier avec ces défauts), mais comme ayant le soc fixé par une mortaise dans la partie recourbée du timon, au moins trois pouces au-dessus de son extrémité, ce qui occasionne ainsi un degré de frottement qui doit beaucoup augmenter le travail des bœufs. Ce sont les femmes qui conduisent la charrue.

[1] Ces bouteilles de peau sont quelquefois tellement enduites de poix, qu'on la voit surnager sur le vin, ce qui le rend insupportable pour les personnes qui n'y sont pas accoutumées. Le gallon contient à peu près quatre litres.

Les roues des charrettes sont faites en planches, fixées sur un essieu, comme celles des Asturies; seulement elles sont mieux faites.

Les nombreux villages que nous traversâmes, contiennent de cinquante à cinq ou six cents chaumières, dont les murs sont en terre, et qui paraissent en général prêtes à tomber en ruine. Les auberges sont plus misérables que celles des Asturies, et on les regarde comme considérables si elles peuvent fournir plus d'un lit.

A *Toral*, où nous couchâmes la première nuit après Léon, aussitôt que nous fûmes arrivés, j'examinai le terrain et je pris l'inventaire des meubles. Je trouvai dans la chambre (car il n'y en avait qu'une), deux lits, deux bancs brisés, une table estropiée et une petite lampe qui laissait dégoutter son huile, et qui fumait au milieu de la chambre. Cette circonstance est assez fréquente, parce qu'il n'y pas de chandelles, et que les lampes sont de la construction la plus grossière. J'étais cependant trop accoutumé à voyager pour me dégoûter si aisément, et je me préparais à m'arranger le mieux possible, quand un vieux chanoine d'Oviédo, suivi de deux écoliers et d'un jeune moine,

entra dans la chambre, et me dit qu'il l'avait retenue quelques jours auparavant. Je m'inclinai et me soumis; mais je m'arrêtai un moment pour demander l'âge du jeune frère. Il m'apprit qu'il était dans sa dix-septième année, et que deux ans auparavant, ayant accompli son noviciat à Aviles, dans les Asturies, il s'était lié par des vœux irrévocables.

Quand je me fus retiré, mon fidèle guide m'apprit qu'il m'avait procuré un lit dans la maison du curé, qui était un de ses amis, et il m'y conduisit à l'instant. J'y fus reçu d'une manière qui ne me laissa aucun regret du désagrément que j'avais éprouvé à la *posada*.

Nous arrivâmes le lendemain matin à Benavente, et j'eus dans la route l'occasion d'observer un changement dans l'habillement. Chaque province, à cet égard, a quelque chose de particulier. Les paysans qui attirèrent mon attention, étaient d'Astorga : ils avaient des chapeaux ronds, des jaquettes de cuir sans manches, et des chausses ressemblant un peu à celles des Hollandais, et exactement les mêmes que celles portées anciennement par les *Braccati*.

Benavente n'est à présent remarquable que

par le palais de la duchesse, grand bâtiment mal proportionné, offrant les marques d'une grande antiquité, et dominant sur une propriété immense. Cette ville semble tomber en ruine ; elle renferme cependant six couvens. Elle est divisée en neuf paroisses, et contient deux mille deux cent trente-quatre individus.

Le pain se vend ici trois quartos, ou $\frac{27}{32}$ sous, la livre de seize onces; le bœuf sept quartos, ou une petite fraction au-dessus de deux sous; et le mouton deux sous et un denier la livre; le meilleur vin, environ cinq sous [1] le gallon. Tels sont les prix établis quand on peut avoir du bœuf et du mouton; mais mon guide ayant négligé de faire sa provision, aurait été obligé de se contenter de ronger les os de ma misérable volaille, sans la bonté d'un voyageur qui avait plus de vivres qu'il ne pouvait en consommer [2].

[1] Le sou anglais, comme nous l'avons déjà vu, vaut à peu de chose près, deux sous de France, ou dix centimes.

[2] Il faut espérer que la réparation de grandes routes, les communications plus fréquentes avec la France, etc., engageront les *venteros* (aubergistes), à tenir leurs auberges mieux fournies des objets de première nécessité

La distance de Léon à Zamora est d'environ dix-huit lieues; le chemin suit toujours l'*Esla*, petite rivière dont les eaux se jètent dans le *Duero*, au-dessous de Zamora. Le chemin est, ainsi presque toujours horizontal. Le sol est, jusqu'à une grande profondeur, composé de sable de granit, ou d'argile peu forte; les chaumières des villages n'ont que des murs en terre.

Ayant eu la curiosité à Santa-Ovena de mesurer la chambre qui, comme dans la plus grande partie de l'Espagne, sert à la fois de chambre à coucher et de salle de compagnie, je la trouvai de douze pieds sur dix; cependant, quoiqu'elle fût si resserrée, elle contenait un lit, les planches [1] pour un autre, une chaise, une table, avec deux grands coffres pour le tabac du roi, l'orge, le linge et tous les trésors de la famille. La cuisine a à peu près les mêmes dimensions; cependant, je comptai dans cette *posada* trente-cinq che-

pour la nourriture des voyageurs, de manière que ceux-ci ne soient pas obligés d'aller eux-mêmes faire leurs provisions chez le boucher, chez le boulanger, etc.

[1] La plupart des bois de lits, dans toute l'Espagne, ne consistent qu'en deux chevalets, qui supportent quelques planches mises de longueur.

vaux, mulets et ânes, avec leurs cavaliers et conducteurs, qui tous y furent logés pendant la nuit.

Pendant que j'étais à souper, un vieux mendiant entra dans ma chambre. Quand je lui eus donné du pain, il le baisa, inclina sa tête et quitta la chambre. Frappé de cette conduite, je le suivis à l'instant, et lui donnai une pièce de monnaie. Il s'inclina, la baisa sans rien dire, et quitta l'auberge.

Zamora est une ville d'une grande antiquité, et qui a considérablement déchu; elle fut jadis très-considérable; et bientôt, je n'en doute pas, elle regagnera son importance. Située dans un pays fertile, sur les confins du Portugal; arrosée par le Duero et près le confluent de l'Esla, elle doit toujours espérer l'abondance; et quand les communications seront ouvertes par le canal, pour le transport de ses productions, elle croîtra chaque jour en richesses. L'étendue de ses fortifications, vingt-trois églises paroissiales et seize couvens, renfermés dans ses murs, servent jusqu'à un certain point à montrer ce qu'elle était; et les décorations modernes de la cathédrale donnent une bonne idée de

ce qu'elle peut être de nouveau. Ce bâtiment est vieux, mais l'autel est moderne, et il est très-remarquable par la variété de ses marbres, tirés la plupart des Asturies; par l'élégance de sa composition, et par la beauté de ses tentures qui sont faites en velours cramoisi, richement brodé en or.

Les principales manufactures de cette ville sont celles de chapeaux, de serge, de drap grossier, et de nitre; mais le climat n'est point favorable pour cette dernière fabrication.

Nous ne fîmes que trois lieues après avoir quitté Zamora, et nous restâmes à coucher à *Corrales*, village de trois cent soixante cabanes. Ce ne fut que le lendemain matin que je compris bien par quelle raison nous n'avions fait la veille qu'une si petite journée; car au moment où nous entrâmes dans une forêt très-vaste, mon prudent conducteur me dit que toutes les fois qu'il avait à traverser une forêt, il cherchait toujours à le faire le matin, plutôt que d'y être surpris par la nuit; et qu'avec de semblables précautions il avait souvent échappé sain et sauf, là où d'autres avaient été volés.

Depuis Corrales, nous montâmes douce-

ment pendant trois lieues, puis nous descendîmes d'autant, et après sept heures de route, nous atteignîmes *Caldaza de Valdeunciel*, après avoir marché au moins cinq heures au travers d'une forêt, dans laquelle, à mesure que nous avancions, mon guide me disait le nom des éminences que nous avions à passer, toutes distinguées par le nom générique de *confessionariós*, d'après la supposition que les voyageurs s'arrêteraient sur ces élévations, lorsqu'ils auraient besoin d'un confesseur pour se préparer à leur sort. Quand on considère la vaste étendue de cette forêt, et son voisinage du Portugal, on voit qu'aucune situation ne peut être plus favorable aux voleurs, ou au contrebandier qui, quand il a été pillé, est toujours prêt à piller les autres.

Le sol, ici, est évidemment du granit décomposé avec son quartz, son feld-spath et son mica. Les arbres sont principalement le chêne, appelé dans le pays *robles*, le chêne-verd (*ilex*), et le liége.

Dans toute la route de Léon à Salamanque, pendant trente-trois lieues, ou environ cent cinquante milles, le pays est si plat et si ouvert, que les chevaux des Maures, quand ils

envahirent l'Espagne, ne durent rencontrer aucun obstacle à leurs progrès; car dans des plaines si étendues, un peuple opprimé, découragé et désarmé, ne pouvait avoir le moindre désir de faire aucune résistance; et si une race plus hardie n'eût pas habité les montagnes du nord, toute la presqu'île serait encore en ce moment comptée au nombre des pays habités par les sectateurs de Mahomet.

Le but que je me proposais en dirigeant ma course vers Salamanque, était de faire au marquis d'Oviédo une visite, dont nous étions convenus ensemble; mais, malheureusement pour moi, quand j'arrivai, j'appris qu'il était retenu à Madrid par une maladie. Ce contretemps fut d'autant plus désagréable, que je n'avais point de lettres de recommandation, ni aucun espoir d'être introduit chez quelque habitant de cette ville. Je me hazardai cependant à me présenter chez le docteur Curtis, président du collége irlandais, qui me reçut avec politesse, me prit sous sa protection, et, pendant dix jours que je restai à Salamanque, me considéra comme un membre de sa famille.

M. Curtis jouit d'une place importante, et le couvent dont il occupe une partie, est un

des plus beaux d'Espagne. Il fut bâti en 1614 par les jésuites; mais lors de leur expulsion, on le trouva trop vaste pour un seul collége, et il fut partagé. Le côté du midi fut donné au collége irlandais, et le nord à l'évêque du diocèse, pour le séminaire.

L'aile occupée par les Irlandais a trois étages, et plus de deux cents pieds de long. Au milieu de chacune, dans toute l'étendue du bâtiment, règne une grande gallerie qui établit une communication entre un double rang de chambres à coucher. Ces longues galleries n'ayant de jour qu'aux deux extrémités, sont très-bien adaptées au climat; car, même à midi et pendant les chaleurs les plus accablantes de l'été, elles offrent une retraite agréable par sa fraîcheur. Tout le bâtiment est couvert d'une promenade en terrasse, qui domine sur tout le pays, et où les jeunes gens prennent l'air.

L'aile destinée au séminaire, diffère peu de la première, excepté qu'elle contient de plus un cloître, une superbe salle et une belle pièce de soixante pieds sur trente, destinée aux conférences et aux thèses. L'église est commune aux deux établissemens, et bâtie sur

un plan qui fait l'éloge du goût, et qui prouve l'opulence de cette fameuse société.

On reçoit dans le collége irlandais soixante étudians à la fois, et quand ils retournent en Irlande, on y en admet le même nombre, pour être, comme les précédens, formés au ministère. Leur cours d'éducation dure huit ans. On suppose que lorsqu'ils arrivent ils connaissent à fond les langues savantes; des huit années qu'ils doivent passer en Espagne, quatre sont destinées à l'étude de la philosophie, et le reste à la théologie. Le système de philosophie comprend la logique, la métaphysique, les mathématiques, la physique et la morale. Pour la philosophie, les étudians suivent Jacquier, et le P. Collet pour la théologie. Ils se lèvent tous les matins à quatre heures et demie, et n'ont point de vacances.

La manière de donner des leçons est peut-être particulière à ce collége; mais elle mérite d'être suivie dans nos universités. On propose deux fois par jour aux étudians des questions à discuter, et on leur indique les livres qu'ils doivent consulter; ensuite, en supposant que le sujet vienne à être discuté, il l'est par deux étudians, sous la direction d'un

modérateur qui les aide lorsqu'il est nécessaire, et qui les remet dans la voie. Quand cette manière de procéder n'est pas admissible, les instituteurs, au lieu de donner des leçons en règle, s'occupent à examiner leurs pupiles; de cette manière, l'instruction fait des progrès rapides.

Le docteur Curtis est avec ses élèves comme un père avec ses enfans; et quoiqu'il vive à peu près dans un état d'exil, il paraît heureux dans l'exercice de ses fonctions importantes. Il est cependant bien triste de voir que lui et ses écoliers soient réduits à la nécessité de chercher, dans une contrée étrangère et lointaine, la protection qu'ils ont droit de trouver dans leur patrie. Cette espèce de persécution n'est ni juste, ni politique. Il est certain que l'ignorance et la bigoterie ont une grande affinité entr'elles. Voulez-vous détruire des préjugés invétérés? Désirez-vous bannir la superstition? introduisez la lumière. Voulez-vous vous concilier les affections de ceux qui diffèrent avec vous par leurs sentimens religieux? Ne les persécutez plus. Embrassez vos ennemis, et vous en ferez des amis; éclairez-les, et la différence d'opinions cessera. Les catholiques,

dans les pays éclairés, ne sont plus papistes; tout leur système commence à s'écrouler; et, sans être doués d'une sagacité extraordinaire, nous pouvons hardiment prédire, qu'à proportion que les limites de la tolérance s'étendront, tout ce qui ne pourra supporter le grand jour s'évanouira par degrés, jusqu'à ce que la distinction entre les catholiques et les protestans vienne à cesser.

Afin de hâter cet événement, l'éducation des catholiques en Irlande, qui se destinent au ministère, devrait non-seulement être tolérée, mais recevoir tous les encouragemens possibles.

L'université de Salamanque fut fondée en 1200, par Alfonse IX, roi de Léon; et ses réglemeus furent faits en 1254, par Alfonse, surnommé le *Sage*, sous la protection duquel fleurirent les plus grands astronomes de l'Europe. Cette école ne tarda pas à acquérir une grande importance, et devint célèbre en Europe par sa connaissance des auteurs arabes, et les moyens qu'elle lui procura de parvenir à celle des auteurs grecs. Les professeurs traduisirent Avicenne, le prince de la médecine arabe, et Averroës, qui avait passé beaucoup

de temps à l'étude d'Aristote ; mais ils ne se contentèrent point de copier les Arabes, ils travaillèrent beaucoup par eux-mêmes, et devinrent justement fameux dans leur temps par leurs connaissances en jurisprudence, et par leurs progrès dans toutes les sciences alors cultivées en Europe. Le respect des premiers professeurs de cette université pour Aristote et pour S. Thomas d'Aquin dure encore aujourd'hui. La cour, il est vrai, a depuis longtemps déclaré la guerre à l'un et à l'autre, et a souvent ordonné qu'on les abandonnât ; mais comme elle n'a pas adopté des moyens convenables pour se faire obéir, les anciens professeurs suivent la même carrière que leurs pères ont suivie avant eux.

Il ne faut pas cependant s'imaginer que Salamanque ne produise aucun homme qui aie des idées libérales. Gardons-nous bien de pareille pensée ; car nous savons que, même dans les siècles des plus grandes ténèbres, on a vu ensevelis dans des couvens des hommes à talent qui, s'ils eussent vécu dans un temps plus favorable, eussent répandu la lumière dans le monde, et eussent excité son admiration. J'en connais un semblable, et je ne doute pas qu'il

n'y en ait plusieurs autres, c'est D. Joseph Diaz, père Augustin qui, par ses connaissances, son profond jugement et la libéralité de ses sentimens, serait l'ornement de quelque pays que ce pût être.

Les étudians étaient anciennement au nombre d'environ seize mille; mais maintenant ils sont beaucoup diminués : en 1785 le nombre des matricules fut de dix-neuf cents. Dans un édit remarquable de Charles V, relatif à la mendicité, on trouve une clause qui permet aux étudians des universités de mendier, pourvu qu'ils en aient une permission de leur recteur; mais à présent il paraît qu'ils sont dans un état plus respectable, et un bien petit nombre profite de ce privilége.

La bibliothèque est vaste et passablement bien fournie de livres modernes; cependant la plus grande partie n'est que du fatras, et consiste principalement en théologie scholastique.

De tous les édifices publics, la cathédrale est le plus digne d'attention. Les fondemens de cet édifice antique furent posés en 1513; mais il ne fut fini qu'en 1734. Il a trois cent soixante-dix-huit pieds de long, cent quatre-vingt-un

de large de dedans en dedans, cent trente de haut dans la croisée, et quatre-vingts dans les bas côtés. Le tout est beau; mais la partie la plus frappante de cette église, et de la plupart des bâtimens publics de cette ville, est la sculpture, qui mérite d'être admirée, non-seulement par le goût qu'on y a déployé, mais par la manière dont elle est conservée. Sur la porte principale est représentée en bas-relief l'Adoration des Mages; et sur une autre, l'entrée publique de Jésus-Christ dans Jérusalem, sculptures qui paraissent aussi fraîches et aussi entières que si elles venaient d'être faites.

L'église des Dominicains est peu inférieure à cette cathédrale, sous le rapport de la sculpture. Il y a une représentation de St.-Etienne lapidé, avec un crucifix au-dessus, le tout de grandeur naturelle, et qui n'offrent aucune trace de l'injure du temps. Il est vrai que dans l'un et l'autre de ces édifices les sculptures sont en quelque sorte à l'abri, non de la pluie poussée par les vents, mais bien de celle qui tombe verticalement; car elles sont enfoncées autant que l'épaisseur du mur le permet, c'est-à-dire, au moins de six pieds, et sont surmontées par des moulures qui ont une saillie consi-

dérable au delà du mur. Cette précaution sans doute était prudente ; cependant, je ne fus pas peu surpris quand j'observai que les ornemens du bas-relief conservaient leurs angles aigus, quoique souvent ils fussent exposés à toute la furie des élémens destructeurs. On peut aisément rendre compte de cette particularité, quand on considère que cette pierre est un grès qui, lorsqu'on le tire de la carrière, est tendre, mais qui se durcit à l'air. Il est par conséquent très-précieux pour l'architecte et le sculpteur; et c'est à ces propriétés que nous pouvons attribuer ces beaux monumens de l'art qui abondent à Salamanque.

Il serait fastidieux de décrire les couvens et les séminaires publics de cette ville autrefois fameuse; cependant, il serait inexcusable de les passer tous sous silence. Je parlerai donc brièvement de ceux qui m'ont paru les plus dignes d'attention.

De ce nombre, on doit certainement mettre le vieux collége. Ce bâtiment est petit, mais élégant ; et son cloître, avec ses vingt-quatre colonnes, est un des plus jolis de Salamanque. Les appartemens sont commodes, et ceux du régent sont d'un goût supérieur.

Le collége de l'archevêque, qui peut mériter le nom de magnifique, et dont la construction date de 1550, est construit sur une échelle plus grande; il est plus éclairé et plus aéré; il a quatre galleries de cent trente pieds, avec trente-deux colonnes supportées par un même nombre d'autres colonnes, qui forment le cloître.

Le collége Cuença est remarquable à présent par sa délicatesse et sa simplicité; mais quand le portique sera fini, on pourra le placer parmi les bâtimens les plus élégans de cette ville.

Le collége d'Oviédo, ainsi que les églises des *Augustinos calzados*, et des *Carmelitos descalzos*, méritent quelqu'attention.

Ce serait sans fin si on voulait énumérer tous les trésors et les riches joyaux destinés au service de l'autel de tous ces colléges et couvens. On voit ici rassemblé tout ce qu'ont pu produire de plus précieux l'Europe, l'Asie, l'Affrique et l'Amérique; les meilleurs artistes de chaque pays ont déployé leur goût et leur adresse, chacun dans leur genre, pour montrer la perfection de leur art. Les ornemens et les habillemens des prêtres sont beaux et riches; mais la pièce la plus précieuse dans

la plupart des couvens, est la *custodia*, c'est-à-dire, l'ostensoir où l'on met l'hostie, ou, suivant les idées des catholiques, le trône du Très-Haut, quand dans les fêtes solennelles il paraît pour commander l'adoration du genre humain. Il n'est pas rare de voir six mille onces d'argent employées à une de ces *custodias*, outre l'or et les pierres précieuses; pourtant, dans la plupart d'entr'elles, la main-d'œuvre surpasse encore la valeur des matériaux.

Quoique j'aie attendu jusqu'à présent pour faire mention de la grande place, elle n'en est pas moins digne d'attention. J'avais presqu'à tout moment l'occasion de la traverser, et je ne l'ai jamais vue sans plaisir : elle est vaste et entourée de portiques et de bâtimens réguliers, bâtis sur des arcades. Une pareille place serait admirée, même à Londres où à Paris. Dans une ville comme Salamanque, où toutes les rues sont étroites, cette place procure une dilatation particulière aux poumons; on y jouit de la liberté de respirer; on est tout surpris de la lumière dont on y est frappé, et on est surtout charmé quand la symétrie s'unit à la grandeur dans tous les objets dont on est entouré.

Le portique ne mérite pas moins d'être admiré

pendant le jour pour sa beauté, que pendant la nuit pour la sûreté qu'il offre; car on a dans cette ville une coutume exécrable, qui offense le nerf olfactique, qui est pernicieuse aux vêtemens, et qui ressemble à celle que l'on a justement reprochée aux habitans de la vieille ville d'Edimbourg.

En 1030, il n'y avait pas un couvent à Salamanque, et en 1480, avant la découverte de l'Amérique, il n'y en avait que six pour les hommes et trois pour les femmes; maintenant il y en a trente-neuf. En 1518, on y compta onze mille vierges. A présent, les personnes liées par des vœux sont heureusement réduites à quinze cent dix-neuf.

On n'y compte pas plus de trois mille maisons; cependant Salamanque renferme vingt-sept églises paroissiales et quinze chapelles; le clergé qui dessert les paroisses, se monte à trois cent quatre-vingt-dix-neuf individus; celui de la cathédrale à cent trente-deux, outre quarante-neuf membres du clergé royal de Saint-Marc; le nombre total est de cinq cent quatre-vingts.

On peut croire que, dans une ville où les couvens et le clergé sont si nombreux, les

mendians doivent abonder; cette idée n'est pas déçue, et la fainéantise est si bien favorisée, que toutes les rues fourmillent de vagabonds, non-seulement de ceux qui sont des objets réels de compassion, mais de misérables qui, s'ils étaient forcés à travailler, seraient parfaitement en état de gagner leur vie. Il y a, il est vrai, un *hospicio*, ou maison générale de travail, pour les recevoir; mais comme les fonds sont limités et ne se montent pas à seize cents livres par année [1], elle ne peut entretenir que quatre cent cinquante pauvres. Cependant, si le gouvernement était disposé à augmenter ces fonds, cela ne produirait pas un grand effet, car le nombre des pauvres, soit dans la maison de travail, soit dans les rues, sera toujours en proportion des alimens distribués; vérité dont on ne peut trop se pénétrer.

Parmi les différentes occupations des reclus de cet hospice, je vis avec plaisir un métier pour faire des rubans de fil; métier à très-bon marché, simple dans sa construction, et si expéditif dans son travail, qu'un petit enfant tisse près de quarante aunes, et une femme plus de cent dans un jour.

[1] 38,000 francs.

La navette est poussée par la main gauche, les doigts sont placés sous la chaîne et le pouce au-dessus; l'outil destiné à serrer l'ouvrage se tient dans la main droite.

Je fus content de la culture des environs de cette ville; elle est bien adaptée au sol. La charrue n'a ni coutre, ni versoir; mais près du talon du soc il y a deux chevilles qui forment au sillon deux plans inclinés comme le toit d'un maison. On laisse le terrain dans cet état jusqu'à ce qu'on l'ensemence; alors le laboureur commence par semer le grain, et fend ensuite le sillon; la semence étant ainsi toute couverte à une égale profondeur, pousse tout à la fois, et paraît avoir été semée au semoir. Dans un sol léger, cette méthode est certainement meilleure que celle de labourer tout-à-fait avant que le grain soit mis dans la terre, ou de le semer dans le sillon, suivant la pratique de quelques fermiers anglais; cependant je suis tenté de croire que la méthode de Hampshire, de semer sur un ancien labour et de placer la semence avec un semoir, est la plus profitable.

Il est bien connu que, par cette amélioration moderne, la valeur du terrain a été plus que doublée dans toutes les collines de Hamp-

shire. Quand on est habitué à faire de fréquens labours pour le froment, comme dans les pays bas et dans des terrains forts, il est arrivé souvent, qu'après avoir semé quatre boisseaux par acre, on n'en recueillait que huit, et quelquefois que la moitié au plus; mais maintenant, en laissant la terre se rasseoir, en répandant la semence sur le terrain, quoiqu'il ne soit peut-être que couvert de chardons, moyennant qu'on y passe deux fois une lourde herse, que l'on conduit chaque fois dans le sens du sillon, on fait une économie sur la quantité de semence, et le produit est plus du double de celui qu'on avait coutume d'obtenir. En perfectionnant cette pratique, en étendant le principe jusqu'à nourrir des moutons sur le terrain, jusqu'au moment où il est semé, un fermier judicieux qui habite Cholterton, dans le Wiltshire, recueillit, il y a quelques années, quarante boisseaux par acre, dans un terrain qui, avec une méthode différente, n'aurait probablement jamais fourni la semence qu'on y mettait.

Quand je dis que j'ai été satisfait de la culture dans les environs de Salamanque, ce n'est qu'à l'égard du labour; car pour le reste, je

ne saurais l'approuver. Le laboureur et le propriétaire de bestiaux, au lieu de ne faire qu'une même personne, sont toujours divisés; et comme ce dernier est celui qui paye mieux, les grands propriétaires lui donnent toujours la préférence : c'est pourquoi le pays s'est dépeuplé; et les terrains qui sont en culture, faute de terrains pour avoir des engrais, ne produisent que de faibles récoltes de grains.

Cet évêché contenait anciennement sept cent quarante-huit villes municipales; ce nombre est réduit à présent à trois cent trente-trois, les quatre cent quinze autres sont abandonnées, et leurs terrains labourables réduits en pâturages. La dépopulation a été si considérable que, dans un espace de sept lieues en longueur, et de cinq en largeur, qui anciennement contenait cent vingt-sept villes, chacune avec son corrégidor et son conseil, il n'y en a plus que treize qui ont quarante-sept églises.

Le sol, comme je l'ai dit, est léger. Il est composé d'un sable, qui est évidemment de granit décomposé; car en l'examinant, on voit qu'il est abondamment chargé d'un beau mica blanc. Le roc est généralement du granit, couvert de schiste dans quelques endroits,

dans d'autres de grès siliceux qui, à ce qu'il me paraît, n'est que le sable fin, ou la partie quartzeuze du granit, pulvérisée et unie par un gluten.

Tous les hommes aiment à faire des systèmes; ils rapprochent des faits, et ne sont jamais plus heureux que quand ils peuvent en déduire quelque conclusion générale. Les faits que je voudrais avoir notés, seraient ceux qui peuvent nous faire découvrir l'origine des grès, et je suis tenté de croire que désormais on attribuera cette origine au granit. Leur voisinage constant n'est contesté par personne, et peut servir à prouver l'histoire de cette grande révolution qu'a éprouvée jadis notre globle; mais je suis prêt à inférer, d'après mes propres observations, qu'ils ont une connexion plus intime, et qu'ils ont entr'eux la relation d'effet et de cause, ou celle qui existe entre un père et sa postérité.

J'ai déjà suggéré cette idée, et je me suis hasardé à en tirer une conclusion à l'égard de Montjouy, près de Barcelonne. Si elle est fondée, elle nous aidera à rendre compte du nombre étonnant de grandes pierres de grès que l'on trouve sur les dunes de Wiltshire, et

elle confirmera le système neptunien, suggéré pour la première fois par M. King, dans les Transactions philosophiques, en 1767. Un de ces grands blocs de grès contient des fragmens de quartz blanc, opaque, et quelquefois transparent, avec deux pierres siliceuses d'une grosseur considérable.

Le gouvernement de Salamanque est composé d'un corrégidor, un alcade mayor, et quarante-huit régidors. Quand j'eus satisfait ma curiosité dans cette ville, et que j'eus trouvé mes forces suffisamment rétablies pour pouvoir poursuivre mon voyage sans crainte, je m'arrangeai avec un *mozo del calmine*, pour venir avec moi, lui et sa mule, jusqu'à l'Escurial, non par la route directe, mais en faisant un petit détour, parce que je voulais voir à Piedrahita une célèbre maison de campagne, bâtie par le duc d'Alba.

Le jour suivant, 22 octobre, je pris congé du docteur Curtis avec un regret sincère de m'en séparer, et je me mis en route pour Alba.

Nous montâmes graduellement pendant les deux premières lieues; nous entrâmes ensuite dans une forêt de chênes-verts qui, à ce que

m'apprit mon guide, se prolonge de l'est à l'ouest dans une étendue de près de quarante lieues. Les glands sont ici de l'espèce qu'Horace a décrite, comme ayant été la cause des guerres entre les habitans grossiers des premiers âges : *glandem atque cubilia propter.* Ils ne sont pas âcres comme ceux du chêne, ou du chêne-vert communs, mais doux et bons à manger comme les châtaignes; ils servent à la nourriture non-seulement des cochons, mais aussi des paysans, et donnent un profit considérable [1]. Au delà de cette forêt, nous commençâmes à descendre en traversant un beau pays bien cultivé, abondant en grains et en vin; et après avoir parcouru quatre petites lieues depuis Salamanque, nous entrâmes dans *Alba.*

Cette ville ne contient à présent que trois cents maisons et sept couvens. Un d'entr'eux, celui des Carmélites, mérite d'être remarqué pour ses peintures et pour ses trésors; mais la plus grande curiosité de cette ville, est le château avec ses tours rondes, soutenues par quatre autres tours carrées, et dans lequel sont

[1] On vend dans plusieurs villes d'Espagne ces glands rôtis, comme on vend à Paris les châtaignes ou marons de Lyon.

déposées les armures de tous les ducs d'Alba. Ils ont, à des époques successives, ajouté à cet ancien édifice des parties plus modernes, qui forment un bâtiment considérable; mais malheureusement tous les appartemens sont très-petit.

A environ trois lieues de là, nous entrâmes dans une autre vaste forêt de chênes-verts, où nous vîmes plusieurs troupeaux de cochons, et un village avec une église, consistant en quatre chaumières, y compris l'habitation du curé. Nous y fîmes halte au milieu du jour; et après l'avoir quitté, nous poursuivions notre route vers Piedrahita, quand une pluie affreuse nous obligea à nous arrêter à quelque distance, et à chercher un abri dans un misérable village, appelé *Malpartido*. La *posada* ne contenait qu'un lit pour toute la famille; et comme il était occupé par un jeune garçon, fils de la maîtresse de la maison, et malade d'une fièvre putride, nous n'avions pas une perspective bien agréable pour la nuit. Outre la chambre à coucher, il y avait, comme à l'ordinaire, une cuisine, ou pièce d'environ dix pieds carrés, dont le milieu était rempli par un foyer élevé au-dessus.

duquel une petite ouverture dans le toit donnait passage à la fumée. Autour du foyer régnait un large banc qui, pendant le jour, tenait lieu de siége, et pendant la nuit servait de lit. C'est là que l'hôte se proposait d'étendre de la paille pour moi, laisant mon guide mesurer sa longueur sur le plancher nu, à l'autre bout de ce magnifique appartement. Heureusement que j'avais dans ma poche un passeport du comte de Campomanes. Je l'envoyai, avec mes respectueux complimens, à l'alcade, en le priant de vouloir bien me procurer un logement pour la nuit. Mon messager ne tarda pas à revenir, et bientôt après on annonça l'alcade. Je me levai à l'instant, et me préparais à le recevoir avec un profond respect; mais au lieu d'un arrogant magistrat, tel que mon imagination me le dépeignait, je ne vis qu'un petit homme insignifiant, d'une assez mince apparence, habillé d'un *coleto*, ou jacquette de cuir, sans manches, et serrée autour de son corps par une ceinture aussi de cuir. Il m'apprit qu'il avait fait ses arrangemens, et qu'on me préparait le meilleur lit du village. Il avait à peine fini, que le jeune homme dont je devais occuper la place, entra pour faire

des réclamations; mais l'alcade lui coupa la parole par un *no hay remedio* [1]; et ainsi, trouvant qu'il n'y avait pas moyen de se plaindre, il se résigna de bonne grâce, et alla se loger dans la maison de quelque parent. M'étant ainsi procuré un lit, je laissai mon guide prendre soin de l'alcade, pour lui prouver notre reconnaissance de toutes ses attentions, et je me rendis à mon logement.

Je trouvai un bon lit dans ma nouvelle habitation, des draps propres, et la famille me reçut très-bien. Quand je fus prêt à quitter ces bonnes gens le lendemain matin, il me fut impossible de leur faire accepter une récompense. Je fus très-surpris de trouver dans une chaumière des sentimens aussi généreux; mais j'ai eu par la suite de fréquentes occasions d'admirer la grandeur d'ame des Espagnols, et souvent leur mépris pour l'argent.

La fièvre putride n'était point confinée dans la *posada;* elle exerçait ses ravages, non-seulement dans ce village, mais aussi dans ceux du voisinage; il y avait à peine une maison où on n'eût pas depuis peu enseveli quelque membre de la famille. Il est fâcheux que les

[1] Il n'y a point de remède.

curés, en Espagne, n'apprennent pas la manière de traiter ces fièvres. Comme il est de leur devoir d'assister le mourant pour lui administrer les sacremens, ce serait une œuvre de charité qui conviendrait à leur caractère, et qui ne serait point incohérente avec leurs fonctions sacrées, que d'apprendre à prescrire des remèdes qui, en Angleterre, quand ils sont appliqués à propos, réussissent généralement, et amènent la guérison du malade. Ces connaissances peuvent s'acquérir aisément : si elles étaient universellement répandues, les fièvres cesseraient d'être aussi destructives qu'elles le sont, et dans plusieurs cas, ne seraient pas plus à craindre que le feu qui, quand il est contenu, est non-seulement sans danger, mais salutaire; tandis que si on le laisse se répandre, il devient fatal à la maison. Mon intention n'est pas d'insinuer ici que les deux professions de médecin et de théologien doivent être réunies, mais seulement que par-tout il devrait y avoir quelqu'un qui s'efforçât d'éteindre cette flamme destructive, au moment où elle se manifeste; et quand on considère combien en Espagne les villages sont petits et écartés, et leurs habitans misérables, le curé est la seule per-

sonne dont ils puissent naturellement attendre du soulagement.

Le pays au delà de Malpartido est extrêmement coupé, et les rocs de granit, avec leurs surfaces pelées et nues, font voir clairement que la sommité de cette grande chaîne de montagnes n'est pas éloignée. Nous avions toujours monté depuis Salamanque; mais après avoir passé le Tormes, quand on s'approche de Piedrahita, les eaux prennent un autre cours et se jètent dans l'Adaja.

Piedrahita est un village de cent cinquante maisons, avec un couvent et un béaticio. Il appartient à la duchesse d'Alba, et il n'est fameux que par la maison de campagne qu'y a construit le dernier duc, à l'imitation des campagnes anglaises. Au lieu d'être bâtie autour d'une cour, avec un corridor, comme les maisons espagnoles, elle offre une façade de cent pieds, avec deux ailes de soixante. Le rez-de-chaussée, au lieu d'être abandonné aux remises et aux écuries, est occupé par la cuisine, les offices et les appartemens principaux, et au-dessus sont les chambres à coucher pour les domestiques. Contre l'usage espagnol, toutes les chambres sont plafonnées, et les

murs garnis de papier ; en tout, c'est une résidence agréable ; mais un Anglais n'y ferait pas une très-grande attention. Si la partie la plus belle de son ameublement n'y avait pas manqué, cette demeure m'aurait sûrement plu davantage; mais la duchesse qui y était venue avec ses amis, pendant quelques semaines, passer les plus grandes chaleurs de l'été, était retournée depuis peu à la cour : sa présence aurait répandu des charmes sur une habitation bien plus modeste.

En laissant Piedrahita, nous suivîmes la vallée, enfermée par de hautes montagnes, toutes couvertes de chênes-verts qui, mélangés avec les rochers de granit gris, offrent un coup-d'œil très-agréable. En avançant, nous aperçûmes plusieurs troupeaux mérinos, qui retournaient vers le midi. Près les *casas del puerto*, nous entrâmes dans une autre vallée qui court de l'est à l'ouest pendant près de dix lieues, et qui n'a jamais plus d'un mille de largeur : à son extrémité se trouve Avila.

Le sol est sablonneux ; les champs sont divisés en petites portions, et les pâturages sont communs. On y fait parquer les brebis ; le berger reste toute la nuit avec ses chiens, près

du troupeau, et se met à l'abri d'une cabanne de paille, justement assez grande pour qu'il puisse s'y étendre de toute sa longueur. On n'emploie point de fer pour les charrettes de ce pays, soit pour les roues, soit pour l'essieu; le tout est de bois. Les bœufs sont réunis deux à deux par un joug, et tirent de lourds fardeaux par leurs cornes. L'habillement du paysan est le *coleto*.

Aussitôt que nous fûmes arrivés à Avila, je visitai le marché, afin de faire, comme à l'ordinaire, mes provisions pour la journée; et ayant acheté un chevreau qui, dans le passage des troupeaux mérinos, coûte environ dix réaux, ou deux schellings [1], je l'envoyai à la cuisine, puis je commençai mes courses. Tandis que j'étais occupé à faire quelques questions, un individu m'accosta, me donna les informations que je demandais, s'offrit lui-même pour me servir de guide, et avant de nous séparer, m'engagea à aller dîner avec lui. C'était D. Balthazar Lazarta, chanoine de la cathédrale, qui eut pour moi autant d'attention que si je lui eusse été recommandé par un ami.

Avila ne compte à présent que mille maisons,

[1] 2 francs 50 centimes.

ou un sixième de son ancienne population; cependant les couvens n'ont pas diminué, ils sont au nombre de seize, dont neuf pour les hommes et sept pour les femmes. Outre cela, cette ville renferme huit églises paroissiales, une cathédrale avec quarante chanoines, cinq hôpitaux et une université; aussi, ne doit-on plus s'étonner d'y voir une multitude de mendians sains et vigoureux.

Cette ville, bâtie sur un rocher de granit, et enfermée par un mur, avec quatre-vingt-huit tours saillantes, offre par-tout l'apparence d'une grande antiquité, sur-tout la cathédrale, où il y a plusieurs choses dignes d'attention, sur-tout le cloître, qui est d'un goût parfait et d'une élégante simplicité. La sacristie est bien construite; et en Angleterre, on trouverait inestimables les trésors qu'elle contient, soit en argent, soit en joyaux. La *custodia* est, comme à l'ordinaire, d'argent massif, de quatre pieds de haut, ornée de colonnes d'ordres ionique, composite et corinthien; le dessin et l'exécution en sont de très-bon goût. Parmi les joyaux de cette église, on voit le pectoral du dernier archevêque de Tolède, l'infant don Luis, qui est sur-tout précieux à cause des

pierreries dont il est orné, toutes grandes et de la plus belle eau.

Les plus remarquables de tous les couvens sont ceux des Carmélites, dont un est habité par des religieuses, l'autre par des moines. Le dernier est bâti sur la place où sainte Thérèse est venue au monde, et le premier là où elle a pris le voile. Dans celui-ci, l'objet le plus digne d'attention, et un tableau de Morales, qui représente le Christ mort entre les bras de sa mère. Il n'est pas nécessaire de rien dire de plus sur ce tableau, après avoir nommé le peintre; car tous ses ouvrages ont une telle douceur et une telle expression, qu'on est généralement convenu de l'appeler *divin*. Les Carmelites d'Avila possédèrent jadis un trésor infiniment plus précieux pour eux que tous les tableaux qu'ait jamais faits Morales; c'était le corps de sainte Thérèse. Elle fut d'abord enterrée à Alba en 1582; mais trois années après, son corps fut secrètement enlevé et transporté à Avila, où on ne permit pas qu'il restât long-temps; car le duc d'Alba, trouvant tout autre expédient inutile, s'adressa au pape, et obtint un ordre pour qu'on le lui rendît.

La vie de sainte Thérèse, publiée dernière-

ment parmi celles des autres saints, par le révérend A. Butler, est singulièrement intéressante. Sa constitution était naturellement délicate et son imagination vive; son esprit, incapable de se fixer à des objets vulgaires, se tourna avec avidité vers ceux que lui offrit la religion, dès l'instant où ils se présentèrent à elle; mais ayant malheureusement rencontré les écrits de S. Jérôme, elle devint passionnée de la vie monastique; et quittant la route que la nature lui avait tracée, elle renonça aux liens les plus chers et se lia par un vœu irrévocable. Elle fut alors saisie d'une profonde mélancolie, qui augmenta à un tel degré, qu'elle resta plusieurs jours immobile et privée de sentiment, comme quelqu'un qui serait en extase. Sa faible constitution, ainsi ébranlée, la prépara à des visions, telles qu'on paraîtrait commettre une méchanceté en les répétant, si elle-même et ses plus grands admirateurs ne les rapportaient pas. Elle nous dit que, dans la ferveur de sa dévotion, elle devint non-seulement insensible à tout ce qui l'environnait, mais même que son corps fut souvent soulevé de terre, quoiqu'elle s'efforçât de résister à ce mouvement : et l'évêque

Yepez rapporte, en particulier, que quand elle allait recevoir l'eucharistie, elle était enlevée en extase plus haut que la grille à travers laquelle, comme c'est l'usage dans les couvens de religieuses, on lui présentait l'hostie. Elle entendait souvent la voix de Dieu quand elle se remettait de ses extases; quelquefois le diable chercha, en l'imitant, à la tromper, mais elle parvint toujours à découvrir sa tromperie. Elle vit souvent saint Pierre et saint Paul placés à sa gauche, tandis que Notre-Seigneur se présenta lui-même devant ses yeux, de manière qu'il lui était impossible de croire que ce fût le diable : cependant, pour obéir à l'église, et d'après l'avis de son confesseur, elle insulta la vision, comme elle avait coutume de le faire pour les mauvais esprits, en faisant des signes de croix et en donnant des marques de mépris. Une fois qu'elle tenait dans sa main la croix qui était au bout de son chapelet, Notre-Seigneur la lui prit; et quand il la lui rendit, elle la vit composée de quatre grosses pierreries, incomparablement plus précieuses que des diamans. On y voyait en outre les cinq blessures de Notre-Seigneur, gravées de la manière la plus curieuse; et il

lui dit qu'elle appercevrait toujours la même apparence, ce qui eut lieu en effet; car depuis ce temps elle ne vit plus la matière dont la croix était formée, mais seulement ces pierres précieuses, quoique personne autre qu'elle ne les vît. Toutes les fois que les diables se présentèrent à elle sous leurs formes hideuses, elle les faisait bien vite retirer, en répandant de l'eau bénite à terre. Elle eut souvent le bonheur de voir des ames délivrées du purgatoire, et conduites au ciel; mais elle n'en a jamais vu que trois qui aient échappé à la flamme purifiante, c'étaient celles de frère Pierre d'Alcantara, de frère Ivagnez, et d'un frère carmélite.

Il est reconnu que plusieurs de ses amis, distingués par leur bon sens et leur piété, furent, après un mûr examen, de l'opinion qu'elle était trompée par le diable; cependant, telle était alors la disposition générale des esprits, qu'elle fut à la fin universellement regardée comme une sainte. Elle avait, il est vrai, tout ce qui est nécessaire pour se concilier la bonne opinion de ses amis et l'admiration de la multitude. La grâce et la dignité de son extérieur, la douceur de ses manières, son amabilité, la viva-

cité de son esprit, la force de son entendement, le feu de son imagination, et en un mot, toutes ses qualités naturelles recevant un nouveau lustre par l'exaltation de sa piété et de son zèle, par la sainteté de sa vie et la sévérité de sa discipline, tout en un mot conspira à établir sa réputation, comme si elle avait eu une communication immédiate avec le ciel.

Il est curieux, quoiqu'humiliant, de voir une personne aussi aimable et aussi respectable que sainte Thérèse, trompée; et, avec les meilleures intentions du monde, trompant les autres. On peut aisément rendre raison de son erreur par la délicatesse et la faiblesse de sa constitution, la force de son imagination troublée, et l'ascendant de la superstition. Mais quand nous voyons des hommes doués d'un entendement exquis, en parfaite santé, de nations différentes et éloignées, dans tous les siècles, marcher sur le même terrain enchanté, nous ne pouvons que nous en étonner; car qui peut assigner une cause raisonnable de ces aberrations de notre raison? Si on écrivait l'histoire du mysticisme, elle serait des plus intéressantes, parce qu'on y trouverait quelques-uns des caractères les plus beaux que l'on

ait jamais admiré dans le monde. Si quelqu'habile écrivain entreprenait ce travail, il nous expliquerait les principes d'après lesquels Bossuet, ce prodige de science, persécuta Fénélon, le plus aimable des hommes, tandis que S. François de Sales fut l'objet de son adoration; et pourquoi il accabla de son mépris madame Guyon, tandis qu'il eut le plus grand respect pour sainte Thérèse.

Cette femme extraordinaire, chérie par les princes souverains, universellement admirée pendant sa vie, et adorée après sa mort, eut le bonheur de laisser après elle seize couvens de religieuses, et quatorze de moines, fondés par elle, et soumis à l'ordre des carmélites qu'elle avait réformé.

Quoiqu'Avila ne possède plus ses reliques, cependant, comme c'est le lieu de sa naissance et de sa principale résidence, le concours des fidèles y est très-considérable à l'époque de ses fêtes. Cette ville ne possède aucune manufacture. Il y a quelques années, on commença à y faire des draps; mais sa situation n'étant pas favorable pour cette branche d'industrie, le projet fut abandonné; le peuple n'y vit à présent que des produits du sol. Le pays

abonde en safran, et cette plante donne pendant quelque temps de l'occupation aux femmes et aux enfans. Si ce n'était la cathédrale et les couvens, la ville serait déserte, car aucun propriétaire n'y réside. Tous les fonds de terre sont ascensés ou placés en *administration*, selon leur expression, c'est-à-dire, cultivés par des intendans pour le compte des propriétaires.

Aucun pays ne souffre plus que l'Espagne du manque de riches fermiers; et peut-être aucun pays ne peut, à cet égard, rivaliser avec l'Angleterre. On sait généralement que les richesses produisent les richesses; mais aussi, pour les obtenir de la terre, il faut que le fermier en ait d'avance une portion convenable à sa disposition. Plusieurs propriétaires aisés, par minous, soit pour leur amusement, soit pour augmenter leurs gains, se sont appliqués à l'agriculture, et ont exploité des terrains considérables; ils ont produit de riches récoltes, et ont introduit une bonne culture; mais je crains bien qu'il n'y en ait qu'un très-petit nombre qui puisse se vanter d'avoir fait de grands profits, et la plupart sont prêts à avouer qu'ils ont plutôt perdu. Si en résidant

ainsi sur leurs biens, et en y donnant toute leur attention, ils ont éprouvé des pertes, combien n'auraient-elles pas été plus grandes s'ils se fussent contentés d'employer, dans des provinces éloignées, seulement des fermiers pour labourer, semer, faire les récoltes et absorber tout le produit de leurs terres. On a si bien senti ces inconvéniens en France, que faute de fermiers riches, le propriétaire fournit le fond et prend sa part du produit; mais en Espagne, excepté dans quelques provinces, les terrains sont ordinairement mis en administration; aussi, des districts étendus fournissent à peine de misérables revenus à leurs maîtres.

En quittant Avila, nous fîmes environ une lieue à travers une riche vallée, puis nous commençâmes à gravir ces montagnes qui, séparant les deux Castilles, formèrent pendant plusieurs siècles une forte barrière entre les chrétiens et les Maures, jusqu'à ce que Ferdinand Ier, se précipitant dans la plaine avec les forces réunies de Castille et de Léon, chassa les infidèles devant lui, et arbora ses bannières victorieuses à Guadalajara, à Alcala et à Madrid.

Nous fîmes près de cinq lieues sur ces hautes montagnes, sans voir une figure humaine,

ni une habitation, et même à peine un sentier tracé. Nous trouvâmes dans les endroits bas le chêne-vert; à mesure que nous montions, il était remplacé par le chêne ordinaire (*robles*); mais près du sommet, nous ne vîmes que des sapins, avec le genévrier, le daphne *mezereum*, le *matricaria suavis*, le *genista*, et une grande variété de plantes aromatiques, sur-tout du thym. La famille des cistes abonde à presque tous les degrés de hauteur sur les montagnes granitiques, excepté lorsqu'elles sont, comme celles-ci, couvertes d'une neige éternelle.

Le premier village que nous traversâmes, est appelé *Naval Peral;* nous trouvâmes ensuite à la distance d'une lieue, celui de *Navas del Marquès;* ce dernier, quoique composé seulement de cinquante chaumières, a une église, une chapelle et un couvent. Ensuite nous cheminâmes encore pendant trois lieues, puis nous commençâmes à descendre dans les plaines de la Nouvelle-Castille.

J'observai tout le long de la route, depuis Salamanque, du safran qui croissait naturellement; si on le recueillait, il procurerait de l'occupation aux pauvres dans les villages, et donnerait un profit considérable.

En approchant de l'Escurial, nous arrivâmes sur la route de chasse du roi; en la faisant on a eu en vue, comme en Angleterre, plutôt l'utilité que la beauté. Si les Espagnols se fussent toujours contentés de routes pareilles, ils en eussent achevé qui auraient vingt lieues de long dans les endroits où ils n'ont pu en terminer qu'une lieue. Leur ambition est de tout amener à la perfection; et en cherchant beaucoup trop, ils obtiennent souvent très-peu. L'idée qu'ils se sont formée d'une route parfaite, sous le rapport de l'utilité, est certainement bien fondée; mais quand il s'agit de la réduire en pratique, ils sont obligés de perdre beaucoup de temps et de dépenser plus d'argent que ne nécessite le profit qui en pourra résulter. Si leur ambition eût été moins démesurée, on verrait maintenant chez eux des communications établies entre toutes leurs grandes villes; et une grande quantité de leurs denrées qui sont sans valeur et perdues, eussent trouvé un débouché. Cette route de chasse pourrait convaincre leurs faiseurs de théories, qu'un grand chemin peut être solide sans être appuyé sur des murs de chaque côté, et peut supporter un poids quelconque sans

être soutenu sur des fondemens composés de gros rochers, comme ceux que nécessiterait la construction d'un château. De même, quoique le but unique d'une moins grande perte de temps, doive faire désirer des routes parfaitement droites et bien horizontales, cependant le voyageur est moins ennuyé quand il trouve de la variété; et à mesure qu'il avance, il éprouve du plaisir en découvrant de nouveaux points de vue qui se succèdent sans cesse.

Quand j'arrivai au terme de mon voyage, je trouvai une lettre de notre ministre M. Liston, qui m'informait que la cour avait quitté Saint-Ildefonse, où il était resté quelque temps à m'attendre; qu'il avait été visiter Madrid, et qu'il ne viendrait à l'Escurial qu'au commencement de la semaine.

Ayant ainsi quelque temps à pouvoir employer à des excursions, je repassai immédiatement les montagnes, sans retourner par la même route; mais je me dirigeai à l'est par Guadarrama, et je les traversai par le *Puerto de Fuenfria* [1], passage ainsi appelé à cause de la fraîcheur de ses eaux. Ce col est élevé, et

[1] Col de fontaine froide.

on y jouit d'une vue délicieuse ; mais l'ardeur du soleil en rend la montée presque insupportable. Quand on jète ses regards en bas vers Ségovie, tout le pays paraît uni comme la surface d'un lac et vaste comme l'Océan; mais à mesure que l'on descend dans la plaine, on voit les montagnes s'élever au-devant de soi. Le pays près de ce sommet est d'une majesté sauvage ; il est coupé de profonds ravins, parsemé de rochers saillans, couverts de sapins, par-tout où ils peuvent croître, et déchiré par des torrens furieux.

Dans un profond enfoncement, ouvert et exposé seulement aux vents du nord, on trouve Saint-Ildefonse, qui jouit de toute la fraîcheur d'une pareille position ; on y cueille les fruits du printemps, quand dans tout le pays, au midi de ces hautes montagnes, on est accablé par la chaleur et occupé à moissonner et à recueillir les récoltes d'automne. Ce changement de climat, dans l'espace de huit lieues, car telle est la distance de l'Escurial à Saint-Ildefonse, engagea Philippe V à y bâtir un palais.

Saint-Ildefonse occupe les trois côtés d'un carré ; à chacune des ailes du palais est jointe une longue file de bâtimens destinés à la mai-

son du roi, et fermés par des grilles et des portes en fer ; ce qui forme un ensemble superbe et spacieux. La façade principale qui a cent trente pieds de long, est tournée au midi, et à vue sur le jardin ; les appartemens communiquent ensemble dans toute cette étendue par des portes qui sont toutes sur la même ligne.

Pour donner quelqu'idée des tableaux que ce palais renferme, il suffira de nommer les maîtres dont les ouvrages y ont été rassemblés par Philippe V et les princes ses successeurs. Les principaux peintres sont Leonardo de Vinci, Michel Ange, Raphaël, Annibal Carrache, Guerchin, le Guide, Carle Maratte, le Corrège, Rubens, Poussin, Paul Véronèse, Woverman, Teniers, Martin de Vos, André del Sarte, Vandyk, Dominiquin, Tintoret, Albert Durer, Jordan, Velasquez, Ribera, Ribalta, Valdez, Murillo, Mengs. Les peintures à fresque de l'église sont de Bayen, Mariano et Maella.

Dans les appartemens d'en bas il y a une collection de statues antiques, rassemblée par Christine, reine de Suède, et qui passe pour inestimable.

L'église est sombre, mais élégante ; et quant aux trésors, elle a peu de rivales en Espagne. Parmi la grande variété d'ornemens d'or et d'argent, le plus frappant est une des *custodias*, estimée originairement soixante - dix mille ducats, ou 7,690 liv. 8 sous 6 deniers sterling [1].

Le jardin s'étend sur un côteau qui s'élève au midi et dont les côtes sont inclinées à l'est et l'ouest. Près du palais, il est disposé dans le goût ancien, avec des haies tondues et des allées droites, bien ornées et rafraîchies par de nombreuses fontaines ; mais à mesure que l'on s'éloigne, ce jardin devient plus sauvage, jusqu'à ce qu'il se termine par une forêt inculte et sans chemins tracés, où les rocs raboteux, perçant au milieu des chênes et des pins, offrent un contraste frappant avec les travaux de l'art.

Ce jardin, délicieux par ses allées, qui ne sont ni humides ni obscurs, quoiqu'ombragées, est sur-tout admirable pour ses fontaines. Les principales sont au nombre de huit, dédiées à autant de divinités payennes, et ornées chacune de leurs emblêmes caractéristiques.

[1] Près de 183,800 francs.

Dans l'une, Diane paraît suivie de ses nymphes, qui la cachent aux yeux d'Actéon. Dans une autre, on voit Latone avec Apollon et Diane, environnée de soixante-quatre jets d'eau. La plus surprenante est la Renommée assise sur Pégase, avec une trompette à la bouche, lançant un jet de plus de deux pouces de diamètre à la hauteur de cent trente-deux pieds. Mais la vue la plus agréable est celle qu'offre la *Plazuela de las ocho calles*, où huit allées se réunissent, chacun avec sa fontaine dans le centre, et où huit autres fontaines placées sous de grandes arches, supportées par des pilliers ioniques de marbre blanc Italien, forment un octogone, orné des statues de Saturne, Minerve, Vesta, Neptune, Cérès, Mars, Hercule et la Paix, rangées circulairement. Les statues sont toutes de plomb, verni en imitation du bronze, et ont été faites par Firmin et Thierri. Outre ce grand nombre de fontaines il y a encore de vastes réservoirs et des chutes d'eau, disposés de manière à contribuer beaucoup à la beauté de la place.

Quand on considère que tout ce jardin était un roc aride ; que le terrain a été apporté d'une distance éloignée, et que les eaux sont

conduites au pied de chaque arbre ; quand on réfléchit à la quantité de plomb employée pour ces statues, et de fer fondu pour les conduits, ainsi qu'à la dépense de la main-d'œuvre pour le tout, on ne sera pas surpris d'entendre dire que ce palais a coûté quarante-cinq millions de piastres, ou près de six millions et demi sterling [1].

Rien n'est plus capricieux que le goût ; mais s'il est vrai que la beauté soit fondée sur l'utilité [2], ce palais méritera toujours d'être admiré. Il n'est pas rare à présent de voir bâtir au milieu des champs, des demeures ouvertes et exposées à tous les vents, sans abri, sans une barrière, et entièrement séparées du jardin. Près de l'habitation tout est sauvage ; et l'art, s'il y en a, ne se laisse apercevoir qu'à une certaine distance. Il est difficile de découvrir

[1] 156 millions de France.

[2] Il est nécessaire de remarquer ici que Townsend ne parle point de l'*utilité* de ce palais en général ; mais puisqu'on voulait construire à Saint-Ildefonse une demeure, et y planter des jardins pour y passer les grandes chaleurs, il observe que la distribution de toutes ces promenades est bien entendue, et qu'on les admire d'autant plus, qu'on reconnaît qu'elles répondent parfaitement à ce qu'on en peut attendre.

aucune utilité dans tout cela, et les générations futures n'y découvriront aucune beauté. Au contraire, dans le jardin de Saint-Ildefonse, on trouve tout ce que l'on peut désirer dans une saison brûlante, la libre circulation de l'air, une ombre épaisse, et des vapeurs rafraîchissantes pour absorber la chaleur ; tandis que sa proximité du manoir en rend l'accès facile, et fait que l'on peut jouir à chaque instant des avantages qu'il présente ; cependant, sans ces nombreuses fontaines, ces haies tondues, et ces allées étroites, la circulation de l'air serait moins rapide, l'ombre moins épaisse, et on manquerait de vapeurs rafraîchissantes.

La manufacture des glaces a atteint ici un point de perfection inconnu en Angleterre. Les plus grands miroirs sont faits dans un cadre de cuivre de cent soixante-deux pouces de long, quatre-vingt-treize de large et six de profondeur, et pesant près de neuf tonneaux[1]. Elles sont toutes destinées pour les maisons royales ou pour les présens que fait le roi. Cependant, cette manufacture est mal placée, elle est un monstre dévorant dans un

[1] 8,500 kilogrammes.

pays où les subsistances sont chères; le combustible rare, et les charrois extrêmement dispendieux [1].

Il y a aussi ici une manufacture royale de toile qui emploie environ quinze métiers; mais sur laquelle on dit que le roi éprouve de grandes pertes.

Me trouvant à la distance de deux petites lieues de Ségovie, je ne pus m'empêcher d'aller visiter cette ville intéressante. En suivant le chemin qui y conduit, on voit peu d'apparence de culture; la cause la plus probable en est due aux déprédations continuelles occasionnées par les daims du roi. Nous en

[1] On peut juger des dépenses que doit faire cette manufacture, seulement pour les charrois, puisqu'elle tire toute sa soude des environs d'Alicante, et qu'elle est obligée de faire faire à cette substance tout le trajet par terre; aussi, pour économiser quelques lieues, les directeurs de cette manufacture achètent-ils leur soude dans l'intérieur des terres, ce qui est une mauvaise économie, puisque cette plante est fort inférieure en qualité à celle qui croît au bord de la mer. Son mauvais effet est d'autant plus sensible, qu'on ne la raffine point, ou très-mal, à Saint-Ildefonse; c'est de là que provient en grande partie l'infériorité de l'eau de ces glaces à celles de Saint-Gobin, en France.

aperçumes de nombreux troupeaux dans les bois, avant d'entrer dans la campagne ouverte; ils étaient entièrement libres, et pouvaient courir tout le pays sans être inquiétés.

Le premier objet qui attire l'attention à Ségovie est l'aqueduc. Il est composé de cent cinquante-neuf arches, et a une étendue d'environ six cent soixante-quinze pieds; dans l'endroit où il traverse la vallée, il a un peu plus de quatre-vingt-quatorze pieds de haut.

La cathédrale n'a rien de bien remarquable; cependant dans une des chapelles il y a un bel autel, avec une descente de croix bien exécutée en demi-relief et terminée en 1571 par un disciple de Michel Ange. L'église est à peu près sur le modèle de la grande église de Salamanque, mais elle n'est pas si bien finie.

L'Alcazar, ou ancien palais des Maures, a été si souvent décrit, que je le passerais sous silence, si les politesses dont j'y ai été comblé ne méritaient pas une mention particulière. Je n'avais point de lettres de recommandation, et l'inspecteur, le comte Lacy, était absent; mais quand je me présentai à son lieutenant comme étranger, il me reçut avec une grâce particulière, et me conduisit dans tous les ap-

partemens. Cette forteresse n'est plus, comme auparavant, une prison d'état; elle sert à un usage plus honorable; on y instruit une centaine de jeunes nobles dans l'art militaire [1]. La vue de ce bâtiment me fit beaucoup de plaisir, sur-tout la grande salle où sont les portraits de tous les rois d'Espagne; mais ce qui me causa la plus grande satisfaction, fut de voir le caractère espagnol fortement marqué dans la contenance de plusieurs de ces jeunes gens que l'on y élève. Un Espagnol peut s'enrichir dans le commerce, il peut faire des progrès dans les sciences; mais si on lui laisse suivre son inclination naturelle, il choisira certainement la carrière militaire; et si dans cet état, la générosité, la patience, le courage et un esprit entreprenant sont nécessaires, le véritable espagnol possède toutes ces qualités dans un degré éminent.

Ségovie fut jadis célèbre pour ses draps fabriqués pour le compte du roi; mais d'autres nations sont devenues depuis lors ses rivales

[1] C'est dans cette école militaire que M. Proust, bien connu des savans, professait la chimie avant d'aller à Madrid, où il demeure maintenant, et où il continue à enrichir la science de ses découvertes.

dans cette branche d'industrie, et la manufacture de cette ville a été graduellement en déclinant. Quand le roi la donna à une compagnie particulière, il laissa environ trois mille livres dans le commerce [1]; mais aujourd'hui il n'y a plus aucun intérêt. En 1612 on y fabriqua vingt-cinq mille cinq cents pièces de drap, qui employèrent quarante-quatre mille six cent vingt-cinq quintaux de laine, et occupèrent trente-quatre mille cent quatre-vingt-neuf personnes; mais à présent on n'y fabrique environ que quatre mille pièces. Les principales imperfections de ce drap sont que le fil n'en est pas égal, et qu'il y reste beaucoup de suin quand on le donne au teinturier; ce qui fait que la couleur est sujette à manquer. Cependant, indépendamment de ces imperfections, tels sont les avantages de cette fabrique, que les étrangers payent trois livres sterling par *arroba* de laine fine, pour laquelle les Espagnols ne donnent que vingt schellings [2]; et après avoir payé tous les frais, ils peuvent encore commander le prix du marché, même dans les ports d'Espagne.

[1] 72,000 francs.

[2] 24 francs, au lieu de 72.

En 1525, la ville de Ségovie contenait cinq mille familles; maintenant elle ne s'y élèvent pas au-delà de deux mille; faible population pour vingt-cinq paroisses : cependant, outre ces vingt-cinq églises et la cathédrale, il y a vingt-un couvens. Quand le canal sera terminé et la communication ouverte entre la baie de Biscaye et S. Ander, le commerce et les manufactures de Ségovie pourront revivre; mais en attendant rien ne peut leur inspirer de l'espérance.

En retournant, le 28 octobre, vers la Nouvelle-Castille, mon intention était de voyager sans me presser; mais j'observai que mon guide était un peu impatient de repasser les montagnes avant la nuit. Je me trouvai bien d'avoir cédé à ses désirs; car le lendemain matin, quand je regardai derrière moi, je vis les hautes sommités couvertes de neige, et je compris le motif de ses craintes. Cette neige avait rendu le chemin derrière nous impraticable pour quelque temps, tandis que devant nous le pays avait été arrosé par des ondées abondantes et rafraîchissantes.

Le prix ordinaire que demande un muletier dans la Castille-Vieille, est de quatre réaux par jour pour lui, et autant pour sa mule, et

six pour de l'orge, le tout valant 2 schellings 9 pen.[1]; mais si l'on oublie de faire son marché d'avance, on est entièrement à sa merci. Toute la dépense d'un voyage peut être estimée à dix schellings[2] par jour si l'on chemine directement; mais si l'on fait un détour, ou si l'on revient avec la même mule, elle n'est plus que d'environ 7 schellings 6 pen.[3].

Le couvent de *San-Lorenzo*[4] est situé dans un profond encaissement, au pied des hautes montagnes qui séparent les deux Castilles, et à l'abri de tous les vents, excepté de celui de sud-ouest; il domine sur une plaine large et étendue, et sur toutes les collines environnantes couvertes de bois épais, tandis que les montagnes au nord sont nues, ou couvertes d'une neige presque perpétuelle. Le couvent fut bâti par Philippe II, par obéissance pour son père Charles V, afin d'accomplir son vœu fait après la bataille de S. Quentin[5], qu'il gagna par l'intercession de S. Lau-

[1] 3 francs.
[2] 15 francs.
[3] 9 francs.
[4] L'Escurial.
[5] Livrée le 10 août 1557.

rent. L'architecte, Juan Bautista de Tolède, choisit, en l'honneur de ce saint, la forme d'un gril, instrument sur lequel il souffrit le martyre; il plaça la résidence royale dans la partie qui représente le manche du gril, et il indiqua non-seulement ses barreaux par des divisions multipliées, mais encore les pieds du gril par quatre hautes tours placées dans les angles de cet édifice. Les dimensions de ce couvent sont de sept cent quarante pieds d'Espagne sur cinq cent quatre-vingts, sa hauteur est de soixante; mais le dôme de l'église en a trois cent trente. Le tout fut fini sous l'inspection de Juan de Herrera, élève de Bautista.

Les moines de ce couvent sont au nombre de cent soixante, leur revenu annuel est de cinq millions de réaux ou environ cinq mille livres [1], qui proviennent en partie de biens fonds, et en partie de leurs troupeaux composés de trente-six mille moutons mérinos, outre mille qu'ils conservent toujours chez eux pour la consommation du couvent.

Leur bibliothèque renferme trente mille volumes, dans deux salles magnifiques, chacune de cent quatre-vingt-quatorze pieds es-

[1] Environ 1,250,000 fr. argent de France.

pagnols, ou un peu plus de cent quatre-vingt-deux pieds anglais de longueur. La salle d'en bas comprend principalement les livres imprimés; cependant c'est là qu'est déposé le fameux manuscrit des Quatre Evangiles en lettres d'or, ouvrage du onzième siècle. Dans la salle au-dessus sont rassemblés quatre mille trois cents manuscrits, dont cinq cent soixante-sept sont Grecs, soixante-sept Hébreux, et dix-huit cents Arabes. Les derniers ont été bien décrits dans le catalogue publié dernièrement par Casiri.

Dans le milieu de la salle d'en bas, il y a un petit temple, avec une grande variété de figures; il pese quatorze cent quarante-huit onces d'argent, et quarante-trois onces d'or, outre des pierres précieuses d'un prix inestimable.

Aucun endroit ne peut offrir plus de jouissances, que le couvent de l'Escurial à un connaisseur en peinture. On y voit par-tout les ouvrages des plus grands maîtres et quelques uns de leurs tableaux les plus admirés. On ne finirait pas si on voulait les décrire tous en particulier. Il suffit de dire, que pendant un mois que j'y ai resté, j'ai visité le couvent

chaque jour, et je ne l'ai jamais quitté sans regret; je donnai toujours une attention plus particulière aux artistes qui sont le moins connus en Angleterre. J'éprouvai un plaisir singulier à trouver un si grand nombre d'ouvrages de Titien qui, durant un séjour de cinq ans en Espagne, exerça constamment son pinceau pour enrichir ce pays, et immortaliser son nom. Les tableaux qui fixèrent le plus mon attention, furent la fameuse Cène de Jesus-Christ avec les disciples, par Titien, et une Sainte Famille, par Raphaël; ce dernier a appartenu à notre roi Charles Ier; mais il fut vendu par Cromwell et acheté par l'ambassadeur espagnol pour deux mille livres[1]: il est appelé *la Perla*. Les meilleurs tableaux sont réunis dans cinq appartemens principaux : dans la sacristie, qui a cent huit pieds de long sur trente-trois de large; dans la *Iglesia vieja*, dont les dimensions sont de cent cinq pieds sur trente-quatre, et dans deux grandes salles, avec leur antichambre, qui sont appelées *las salas de los Capitulos*, parce que lors du séjour de la cour elles sont occupées par le comte de Florida-Blanca, les

[1] 48,000 francs.

jours d'audiences publiques. Le grand escalier est beau et orné d'une tableau à fresque de la bataille de S. Quentin, par Luca Jordano.

Le panthéon, ou catacombe, où la famille royale, à compter depuis Charles V, est ensevelie, est un vaste souterrain d'un beau marbre bien finie, qui peut recevoir vingt-six corps, chacun dans son tombeau séparé.

Les trésors de cette église sont inestimables. La statue de S. Laurent seule pèse quatre cent cinquante livres d'argent, et dix-huit livres d'or; cependant elle n'est qu'une très-petite partie du tout.

A une petite distance du couvent, le prince des Asturies [1] et un de ses frères, l'infant D. Gabriel, ont chacun une petite demeure, meublée avec un goût exquis, et ornée des meilleurs tableaux; ils s'y retirent souvent avec leurs amis. Celle du prince est la plus élégante; et autant que l'on en peut juger par cet échantillon, les arts peuvent concevoir d'heureux présages, lorsqu'il montera sur le trône.

L'Escurial, considéré comme résidence royale, n'est nullement agréable; s'il était placé

[1] Depuis Charles IV.

dans une position plus basse et mieux abritée, comme Aranjuez, il offrirait un séjour précieux dans le printemps; ou s'il était élevé, tourné vers le nord et couvert par des bois épais, comme S. Ildefonse, il pourrait être une retraite délicieuse en été; mais exposé comme il est aux rayons du soleil du midi, et situé près des régions couvertes d'une neige éternelle, sans abri et privé d'ombrages, ce local n'a de charmes dans aucune saison de l'année. Les ministres étrangers et ceux du pays donnent de bons dînés, et font tout ce qu'ils peuvent pour rendre cette solitude supportable; mais comme peu de dames peuvent s'en accommoder, les assemblées manquent de cette gaieté qui est l'apanage du beau sexe.

Le roi passe la plus grande partie de son temps à la chasse. Dans le milieu du jour, après une courte excursion, il revient dîner, fait la conversation avec les ministres étrangers, se retire pendant quelques minutes avec son confesseur, et ordinairement avant trois heures, quelquefois beaucoup plutôt, il quitte le palais, et fait vingt ou trente milles avant de commencer sa chasse. Quand le jour

tombe, il se met dans sa voiture et revient; aucun temps ne peut le retenir, car il ne craint ni tonnerre, ni éclairs, ni grêle, ni pluie, ni neige; lorsqu'un de ses habits est mouillé, il en met un autre; et quant à ceux qui le suivent, il leur dit froidement : « La pluie ne brise pas les os ». Les jours de fêtes ne l'empêchent point de se livrer à cet amusement, excepté deux jours de la semaine sainte; et, quoiqu'il soit naturellement d'un caractère doux, on dit qu'il est de si mauvaise humeur, que personne n'aime à l'approcher dans ces momens là. Un de ses fils étant à toute extrémité, il sortit comme à l'ordinaire, insistant sur ce qu'il se rétablirait certainement; et quand on lui apprit que ce fils était mort, il répondit avec son calme accoutumé « Eh bien, puisque l'on n'y peut rien, il faut prendre son parti ». Il est suivi ordinairement par le prince des Asturies, le capitaine des gardes, son premier écuyer, son premier gentilhomme de la chambre, son médecin et son chirurgien. Toutes ces personnes occupent cinq voitures; outre cela, il y en a une pour les remèdes, les fusils, les munitions, les habits de rechange, etc. Chaque

voiture est attelée de six mules ; et comme il y a sur la route plusieurs relais de chevaux, ainsi que ceux des gardes, le nombre qu'il en faut chaque jour est d'environ deux cents. Ces animaux doivent faire douze milles par heure ; aussi arrive-t-il fréquemment des accidens aux hommes et aux mules.

Quand le roi chasse, il ne dépend pas entièrement de ses chiens : il a ordinairement deux cents hommes employés à battre le pays, et à conduire le gibier devant lui à des places convenables, où lui et le prince l'attendent, avec des domestiques occupés à charger les fusils, et à les leur présenter aussi long-temps qu'ils veulent tirer. Tout gibier est indifférent au roi ; mais il est sur-tout flatté de l'idée de délivrer le pays des loups, dont il tient un compte exact ; quand j'étais à l'Escurial, le nombre qu'il en avait tué était de huit cent dix-huit. Dès que l'on en aperçoit un à une distance raisonnable, une multitude de personnes, depuis seize cents jusqu'à deux mille individus, suivant l'étendue de la montagne, sont dépêchées pour veiller la bête, l'environner et la conduire dans quelque endroit où le roi puisse avoir la facilité de la

tuer. Il donne à chacune de ces personnes six réaux; mais s'il tue le loup, les batteurs reçoivent double paye. Cette dépense, il faut l'avouer, est superflue, car un petit nombre de paysans serait souvent suffisant, soit pour détruire l'ennemi, soit pour lui faire quitter le pays; mais si un bon souverain trouve du plaisir à tuer cette bête féroce, ses sujets seront les derniers à penser qu'il paye peut-être ce plaisir trop cher. Il serait cependant heureux, pour l'Espagne, que toute la dépense à ce sujet se bornât là; mais ce n'est certainement qu'une bien faible portion de la somme totale que cette manie du roi pour la chasse fait perdre à la nation. Tout autour des *sitios*, ou résidences royales, les terres vagues ont une très-grande étendue. La forêt de Pardo a trente lieues de circonférence; et si on y ajoute tous les terrains incultes près Aranjuez, S. Ildefonse, et l'Escurial; si on considère en outre que les cerfs, jouissant de leur liberté entière, parcourent tranquillement tout le pays intermédiaire, à combien ne s'élèvera pas l'évaluation de la perte supportée par la nation! Il est vrai que le roi paye amplement aux fermiers les dommages

qu'ils éprouvent; mais le mal dont souffre la communauté en général, ne peut pas être aussi aisément réparé; car le pays, manquant de nourriture, se dépeuple et les villages tombent en ruine.

Des personnes qui connaissent bien le roi, m'ont dit, que dans sa jeunesse, il avait eu du goût pour les lettres; mais qu'ayant été détourné de cette étude, il avait pris le goût de sa famille, goût qui était non-seulement augmenté par une habitude invétérée, mais encore encouragé chez lui par le désir d'éviter tout embarras. C'est certainement un homme qui a des principes; et il est généralement regardé comme un des plus vertueux de son royaume; mais cette pureté de mœurs chez lui, doit être attribuée à ce que son esprit est constamment amusé, et non à sa constitution naturelle.

Je prolongeai mon séjour à l'Escurial, surtout pour être présent à la *Batida* ou chasse royale, dont il y a quatre chaque année. Elle fut ordonnée pour le 28 de novembre, avant le départ de la cour.

Le jour marqué, M. Liston eut la bonté de me placer avec l'embassadeur de Naples,

qui, comme représentant un membre de la famille, donna à cette occasion un somptueux repas; et j'allai dans sa voiture au lieu de l'action. C'était une plaine étendue, et commandée par un terrain en pente: à la distance d'environ un demi-mille de cette éminence, s'élevait un petit bois, dans lequel le roi, avec ses trois fils, suivis de leurs domestiques, se cachèrent. Plusieurs jours auparavant, deux mille hommes avaient été distribués en compagnies sur toute la surface du pays, pour chasser le gibier et le diriger vers le centre commun, en faisant des patrouilles nuit et jour, et en s'approchant constamment, mais lentement les uns des autres.

Bientôt après avoir pris notre poste sur une éminence, nous commençâmes à voir les cerfs à une grande distance, arriver de tous les côtés en bondissant et s'avancer vers l'endroit fatal. A mesure qu'ils approchèrent nous entendions, d'abord faiblement, ensuite plus distinctement le bruit des fusils, et nous vîmes le trouble du gibier qui courait rapidement dans toutes les directions, mais qui en changeait à chaque instant, comme ne sachant où se diriger pour se mettre en sûreté. Quand on

commença à apercevoir les compagnies de batteurs, elles parurent être séparées par des intervalles et reserrer le gibier uniquement par leurs cris et le feu de leurs armes; mais à mesure qu'elles avançaient sur la plaine, elles formaient une espèce de mur; et quand elles furent plus près, elles le renforcèrent en doublant leurs rangs, et obligèrent ainsi le gibier de passer en troupeaux nombreux devant les chasseurs royaux. Alors commença le carnage; et pendant plus d'un quart d'heure le feu fut continuel. Quelques-uns des cerfs, soit qu'ils eussent plus de discernement que les autres, ou une meilleure mémoire; soit qu'ils fussent excités par une crainte plus vive, ou peut-être par un courage plus exalté, refusèrent absolument d'avancer, quand ils approchèrent de l'ambuscade; et faisant un prompt détour, malgré les cris, les mouvemens et le feu des gardes, ils sautèrent par dessus leurs rangs redoublés, et s'échappèrent dans les bois.

Quand le feu eût cessé, les voitures s'avancèrent toutes vers le bois, et la compagnie en descendit pour présenter ses devoirs et voir le gibier. Nous en trouvâmes une partie

étendue sur deux lignes sur le champ de bataille, et le roi avec ses fils occupés à le regarder. Les gardes-chasse revinrent chargés des cerfs qui, blessés mortellement, s'étaient échappés à une distance considérable; et à mesure qu'ils arrivèrent, ils déposaient leur dépouille aux pieds de leurs souverains. La curiosité me fit compter le nombre de ces animaux tués, qui se trouva être de cent quarante-cinq avec un sanglier. Dans ce moment j'entendis un murmure, et vis tout le monde en mouvement. Dirigeant mes pas vers le lieu où on se pressait, je vis à quelque distance des personnes qui s'avançaient avec un sanglier, le cou et les pieds attachés ensemble, et qu'on portait suspendu à un fort bâton. Quand elles se furent approchées, le monarque et ses fils, s'armant de nouveau, se placèrent sur une ligne, et quand ils furent à une distance convenable, on déposa le fardeau; on coupa les cordes les unes après les autres, et le pauvre animal estropié chercha à se mouvoir; mais une décharge bien dirigée le délivra de tous ses tourmens.

La dépense du divertissement de cette jour-

née fut estimée à trois cent mille réaux, ou trois mille livres sterling [1].

Dans la soirée, tout le gibier fut, selon l'usage, déposé dans l'appartement où le roi soupe, et où les ambassadeurs de famille le suivirent pour lui faire leur compliment. On entend par ambassadeurs de famille, ceux de Naples, de Portugal et de France, qui, ayant un plus libre accès, et devant avoir des attentions plus particulières, trouvent qu'il est de leur devoir d'exprimer leur intérêt sur tous les objets qui procurent quelque plaisir au roi, et non-seulement de le féliciter dans les grandes occasions, mais encore chaque soir tandis qu'il soupe, de lui demander ce qu'il a tué, et d'en informer ensuite leurs amis.

M. Liston, désirant quitter l'Escurial avant le départ de la cour, avait ordonné à un *coche de colleras* de se tenir prêt pour le lendemain de la *batida ?* [2] Les ministres étrangers prennent cette précaution pour s'assurer des mules; car lorsque la cour est en mouvement, comme il n'en faut pas moins de vingt mille pour son service, tout le pays est mis en ré-

[1] Environ 72,000 francs.

[2] De la battue.

quisition, et aucun cheval ni aucune mule ne peut être employée à un autre usage.

Je fus extrêmement surpris et satisfait durant ce petit voyage, de la docilité des mules et de l'agilité de leurs conducteurs. J'avais fait la route de Barcelone à Madrid dans un *coche de colleras;* et dans ce voyage, ainsi que dans ceux que j'ai faits par la suite, j'ai toujours été frappé de la promptitude de l'intelligence de ces mules et de la vîtesse et des mouvemens de leurs conducteurs. Mais jusqu'au moment actuel, je n'avais aucune idée du degré que l'intelligence de ces animaux peut atteindre. Les deux cochers [1] sont assis sur le devant de la voiture. Les deux mules les plus proches sont les seules, des six, qui soient guidées par des rênes; les quatre premières ne sont qu'attelées, et on ne les gouverne qu'avec la voix. Ainsi disposées elles vont au galop

[1] Le principal cocher s'appèle ordinairement *mayoral*, et celui en sous ordre *zagal*. Mais ce n'est que dans les routes qui sont entre les différens *sitios* qu'ils ont l'habitude d'aller avec la vîtesse dont parle notre auteur; car dans le reste de l'Espagne, quoiqu'on mette aussi six ou sept mules à une voiture, on voyage très-lentement, excepté quand on traverse une ville ou un village.

tout le temps, et quand elles arrivent à un tournant un peu court, à droite ou à gauche, elles obéissent à l'instant à la voix de leur conducteur, et se détournent toutes ensemble comme si elles étaient menées par un ressort. Il est nécessaire de les surveiller et elles exigent souvent quelque correction; si l'une ne tire pas également avec les autres, si c'est par exemple *Capitana* ou *Coronela*, son nom prononcé avec un certain degré de véhémence, les trois premières syllabes rapidement et la dernière lentement, est suffisant pour exciter son attention, et s'assurer de son obéissance; ses oreilles se dressent et à l'instant elle exerce sa force. Mais si elle n'obéit pas, un des hommes saute vivement du siége, court rapidement à la mule désobéissante, et la frappe sans pitié; puis en un clin d'œil il saute de nouveau sur le siége, et finit tranquillement l'histoire qu'il contait à son compagnon. Je crus dans ce voyage avoir appris le nom de nos six mules; cependant un qui revenait souvent m'embarassa un peu, parce que je ne voyais pas à laquelle il s'adressait individuellement, et parce que je ne pouvais pas entendre très-distinctement le

nom lui-même. Je trouvai qu'il ressemblait à *Cagliostra*, et je m'imaginais que l'animal avait ainsi été nommé d'après le fameux imposteur Cagliostro, en accommodant seulement la terminaison au sexe, parce que les mules de trait sont ordinairement femelles. Dans un voyage subséquent, cette difficulté s'évanouit, et je vis confirmer la haute estime que j'avais pour ces mules sous le rapport de leur sagacité. Le mot en question, prononcé distinctement était *aquella otra*, c'est-à-dire, *cette autre aussi*; et en supposant *Coronela* et *Capitana* réunies ensemble, si le cocher avait appelé la première par son nom, *aquella otra* s'appliquait à la dernière, et était aussi efficace que le coup piquant d'un long fouet; mais s'il excitait *Capitana*, dans ce cas, *aquella otra* servait d'aiguillon pour *Coronela* et produisait chez elle la plus prompte obéissance.

Nous ne quittâmes l'Escurial qu'après midi, et à sept heures et demie nous arrivâmes chez le duc de Berwick, où nous étions engagés à passer la soirée; nous avions mis environ trois heures et demie à faire sept lieues.

RETOUR A MADRID.

Détails sur les principaux Personnages de la Cour, les manières du temps et les palais des Grands.

JE passai tout l'hiver dans la capitale de l'Espagne. Je pense qu'il ne sera pas hors de propos de donner quelqu'idée de la vie qu'un étranger y mène, et de présenter des observations sur les manières du temps actuel.

Une fois qu'on a été introduit à la cour, on peut y aller aussi souvent que cela fait plaisir. Je profitai fréquemment de cette faculté, soit pour voir à loisir les tableaux que renferme le palais, soit pour jouir de la conversation des personnes qu'on y rencontre; car la cour est le rendez-vous général où les gens de distinction se rassemblent tous les matins pour présenter leur devoir à la famille royale lorsqu'elle dîne, et pour s'entretenir sur ce qui se passe dans le monde.

Quand le roi entre dans son carrosse pour

aller, selon sa coutume, prendre son amusement favori, la compagnie se retire; et comme le corps diplomatique est remarquable ici par son hospitalité, une personne bien recommandée n'est jamais embarrassée pour trouver une société agréable à quelqu'heure de la journée que ce soit. La reconnaissance exige que j'exprime ici les obligations que j'ai eues, non-seulement aux ministres étrangers, mais à d'autres personnes qui m'ont honoré de leur amitié et de leur protection. Je prendrai donc la liberté de décrire brièvement le genre de vie que j'ai menée pendant mon séjour près de la cour.

Le comte de Florida-Blanca mérite certainement la première place dans mon souvenir. Quoiqu'il n'ait point donné de divertissemens à Madrid, cependant, dans les *sitios*, il a toujours eu la bonté de m'admettre au nombre de ses hôtes, lorsqu'il donnait ses dînés de la semaine. Quant à notre ministre, non-seulement il m'a accordé sa protection comme à son compatriote, et m'a honoré des attentions délicates pour lesquelles il est généralement admiré, mais il m'a témoigné la bonté, l'hospitalité et l'amitié d'un frère. Sa maison m'a été ouverte en tout temps.

Mon invitation chez le duc de la Vauguion était générale et spéciale. Les dînés y étaient magnifiques, la compagnie nombreuse, et la conversation intéressante; j'y dînais plus fréquemment qu'à aucune autre table de Madrid, parce que j'y étais moins attiré par la magnificence qui y régnait, ou par la compagnie qui la fréquentait, que par l'aisance et l'affabilité du duc et de la duchesse, et l'aimable simplicité de leurs enfans.

J'étais très-bien venu chez les ministres d'Amérique, de Russie et de Prusse, et presqu'aussi bien chez ceux de Gènes et de Venise. Les autres ministres étrangers m'honorèrent souvent de leurs invitations; et j'eus toujours à me féliciter de les avoir acceptées.

Lorsque je voulais cultiver les sciences, ou converser avec quelqu'homme de lettres, je fréquentais la table moins recherchée, mais non moins hospitalière de quelque espagnol, où j'éprouvai toujours une bonne réception. J'augmentai mes connaissances en minéralogie, chez Izquierdo et Angulo; et sur quelque sujet que je désirasse obtenir de l'instruction, j'étais certain que ma curiosité serait satisfaite par eux ou par leurs amis. J'ai déjà fait men-

tion d'Ortéga, comme botaniste; je me ressouviendrai toujours de D. F. Bayer, comme d'un savant rempli de politesse. D. Juan Bantista Muñoz sera célébre comme historien, aussitôt qu'il aura donné au public son travail sur la conquête de l'Amérique. D. Joseph Clavijo mérite les plus grands éloges comme un traducteur fidèle et élégant, et comme un homme d'une instruction très-étendue. Outre ces personnes, je fis connaissance avec les deux frères Fernandez, qui se sont distingués en chimie, et avec l'abbé Guevara, qui connaît à fond l'histoire d'Espagne et l'économie politique.

Je dînais souvent avec le marquis Imperiali, grand d'Espagne, justement admiré par la bonté de son cœur, et la douceur de ses manières; j'ai eu l'honneur de dîner une fois avec le marquis d'Ovieco, aussi grand d'Espagne, et cité comme devant donner une idée d'un vieux espagnol; en ce cas, si nous pouvons juger la totalité d'après un seul individu, la politesse, la probité et la vraie dignité, qui frappent dans toute sa conduite, doivent faire concevoir le plus grand respect et la plus haute estime pour la nation espagnole.

Les Espagnols, comme les Français, boivent leur vin pendant le dîné; mais aussitôt qu'ils ont fini leur dessert et pris leur café, ils se retirent pour faire leur *siesta*. Quand elle est terminée, ils montent en carrosse pour aller se montrer au Prado, où les voitures ne vont qu'au pas. Comme elles se meuvent dans la même direction, chacun regarde dans les voitures qui cheminent dans l'autre sens, et salue ses connaissances chaque fois qu'elles passent. Je comptai quatre cents voitures lors de certaines occasions remarquables; quelquefois il leur faut deux heures pour parcourir l'espace d'un mille.

A la fin du jour, chacun dit la prière accoutumée, on se souhaite mutuellement le bon soir, et on commence à se retirer chez soi, où l'on va prendre le *refresco* ou *chocolate*, avec des biscuits [1] et un verre d'eau.

Quand vous avez été présenté dans une famille espagnole, on vous dit en partant : « Maintenant, monsieur, vous êtes le maître

[1] Les biscuits dont parle ici Townsend, sont probablement l'*espongado*, qui est une espèce de pain en sucre très-léger, poreux et parfumé, qui se fond dans l'eau dès qu'on l'y plonge.

« de cette maison » ; mais votre sagacité naturelle doit vous faire comprendre jusqu'où s'étend une offre pareille ; car telle est la politesse d'un Espagnol, qu'il fait usage de cette expression, quoique souvent elle indique simplement que vous avez la faculté de venir le voir ; aussi voit-on plusieurs personnes se retirer avant les repas, ou entrer après qu'ils sont achevés ; mais quand cette offre est prise dans toute son étendue, elle comprend le dîné, le *refresco*, le soupé, auxquels vous pourrez venir prendre part toutes les fois que cela vous conviendra.

La plupart des maisons, sur-tout celles des grands, ont leur *tertulla*, ou société du soir, où l'on joue aux cartes, et où l'on fait la conversation ; après quoi, ceux qui sont sur le pied d'intimité, restent à souper. Vous voyez tous les jours les mêmes personnes à ces soirées. La société que je fréquentais le plus, était celle de la duchesse de Berwick ; mais j'allais souvent aussi chez la duchesse de la Vauguion, quelquefois chez la comtesse del Carpio, et trop rarement chez le comte Campomanes. Je fus aussi dans d'autres maisons, afin de mieux connaître la société ; mais n'y rencon-

trant personne de connaissance, à l'exception de la maîtresse de la maison, je m'en fatiguai bientôt, et rarement je m'y arrêtais longtemps.

Je puis dire, sans faire tort aux autres sociétés, que celle de la duchesse de Berwick était la plus agréable; elle était composée des ministres étrangers. Non-seulement la présence de la duchesse et de sa sœur, la princesse de Stolberg, mais aussi l'aisance et la liberté dont on y jouissait, contribuaient à faire passer le temps délicieusement. La duchesse et trois de ses amis occupaient une table de whist; quelques personnes se tenaient à part pour causer; ordinairement la princesse s'amusait à dessiner, pendant une partie de la soirée, sous l'inspection et la direction du ministre de Prusse qui, pour le goût et l'exécution, est un des premiers maîtres dans cet art. D'autres étaient occupés au *piano-forte*; pour moi, je prenais presque toujours mon pinceau, et je profitais des leçons données à la princesse. A onze heures du soir on s'asseyait à un soupé élégant, et vers une heure du matin je me retirais, ayant à peu près deux milles à parcourir. Le duc rentrait généralement pour

souper, mais il ne tardait pas à s'aller coucher.

La société, chez la duchesse, était principalement composée de Français. Les amusemens étaient les cartes, le trictrac et les échecs, terminés par un soupé.

Chez la comtesse del Carpio, tout était Espagnol, excepté un Italien; on y jouait aux cartes. La soirée se terminait par un léger soupé. Le comte rentrait ordinairement avant dix heures; et, excepté quand il allait à la comédie, il passait les soirées avec sa famille. C'est un homme d'esprit, et très-instruit. La comtesse doit animer toutes les sociétés où elle se trouve. Elle est loin d'être belle; cependant la vivacité de son esprit et la douceur de ses manières la rendent fort intéressante; sentiment qu'augmentent la délicatesse de sa constitution et la faiblesse de sa santé.

Le comte de Campomanes ne donne point de soupés, et on voit rarement des cartes chez lui; mais sa conversation remplit tout le temps, et rend toutes les autres espèces d'amusemens inutiles. Sa société est particulièrement composée d'habitans des Asturies, où il est né.

Outre ces tranquilles *tertullas,* les duchesses de Berwick et de la Vauguion donnent des

bals une fois la semaine pendant l'hiver, et les comtesses de Cogulludo et Peñafiel donnent des concerts et des bals, où l'on voit des tables chargées de glaces, de gâteaux et de gelées.

Quand vous faites une visite à une dame (car toutes les fois qu'il y a une dame dans une maison, la visite est pour elle), vous ne frappez point à la porte, ni n'adressez aucune question au portier; mais vous allez droit à la chambre où la dame a coutume de recevoir sa société. Vous manquez rarement de l'y trouver le matin, l'après-midi et le soir; en hiver, assise près du brasier et entourée de ses amis, à moins qu'elle n'ait été à la messe. Les amis sont pour la plupart des hommes; car il est rare que les femmes se visitent familièrement. Parmi ces hommes ainsi assemblés, un d'entre eux est ordinairement le *cortejo ;* je dis ordinairement, car ce n'est pas toujours ainsi. Pendant tout le temps de mon séjour en Espagne, je n'ai jamais entendu parler de la jalousie d'un mari, et je n'ai jamais pu savoir s'il était bien certain que ce sentiment eût jamais existé; cependant il est aisé d'apercevoir une précaution, une circonspection et une réserve bien marquées dans la conduite de plu-

sieurs femmes, lorsqu'elles sont en présence de leurs maris, soit que cela provienne de quelque reste de délicatesse, ou d'un sentiment de convenance ou de crainte. Quelques-unes ont assez d'adresse pour faire en sorte que l'on ne s'aperçoive pas qu'elles ont un *cortejo;* et cela n'est pas très-difficile en Espagne, car lorsque les dames vont à la messe, elles sont si déguisées, qu'il n'est pas aisé de les reconnaître. Leur habillement, dans cette occasion, est particulier au pays. Elles ont toutes la *basquina*, ou jupon de serge noire, et la *mantilla*, qui sert au double but de manteau et de voile, et est assez grand pour cacher la figure, si cela est nécessaire. Les femmes, ainsi déguisées, peuvent en toute liberté aller où il leur plaît; mais si elles sont suivies par un domestique, il est nécessaire de le gagner, et alors elles ne sont que peu ou point gênées. Outre cela, toutes les parties de la maison sont si accessibles pendant le jour, et le mari est si complètement nul chez lui, si rarement visible, ou, s'il se fait voir, il est si parfaitement étranger à ceux qui visitent sa famille, que l'ami peut aisément ne point être remarqué. Cela cependant ne satisfait pas toujours les

dames espagnoles qui, ayant les sentimens très-vifs, et étant remarquables par la force de leur attachement, sont souvent malheureuses quand leur *cortejo* est hors de leur vue. Il doit être présent à chaque instant du jour, en particulier ou en public, que la dame soit en santé ou malade, et il doit être par-tout invité à l'accompagner. Il y a eu des exemples récens de femmes, même d'une condition élevée, qui se sont enfermées plusieurs mois pendant l'absence de leurs *cortejos;* et cela non-seulement par ennui, mais aussi pour éviter de les offenser. Si la dame est chez elle, il est à ses côtés; quand elle va promener, elle s'appuie sur son bras; quand elle s'assied dans une assemblée, on laisse toujours auprès d'elle une chaise vide pour lui; et si elle danse une contre-danse, c'est ordinairement avec lui. Comme chaque dame danse deux menuets dans un bal, le premier est avec son *cortejo;* le second avec un étranger. Quand elle danse avec le premier, si elle a quelque peu de vivacité, elle la laisse apercevoir; et si elle peut se mouvoir avec grâce, c'est le moment où elle la déploie; mais quand elle danse avec le dernier, elle montre non de l'indifférence, mais du dégoût,

et semble regarder son danseur avec dédain.

Aussitôt qu'une dame se marie, elle est tourmentée par un essaim de compétiteurs qui ambitionnent la faveur d'être distingués; cela dure jusqu'à ce qu'elle ait fait un choix; alors les candidats qui n'ont pas réussi se retirent, ou se contentent de devenir, par la suite, ce que l'on peut appeler *cortejos de brasier*, sans autres prétentions que celles de s'asseoir autour de cendres chaudes, pour se chauffer en hiver.

On regarde comme honteux d'être volage; cependant on a des exemples innombrables de femmes qui changent souvent d'amans. Il doit y avoir en cela une progression naturelle, car on ne peut pas imaginer que des femmes douées de jugemens et distinguées de bonne heure dans le monde par la délicatesse de leurs sentimens, par leur prudence et par l'élévation de leur esprit, arrivent si promptement à ce point extrême où la passion triomphe de tout et où toute considération de décence est perdue. Il est cependant humiliant de voir que des personnes qui paraissent avoir été désignées par la nature, pour commander le respect du genre humain, parviennent à

se dégrader, et à décheoir tellement dans l'opinion du public, que l'on n'en parle jamais qu'avec mépris. Elles ont changé si souvent, et ont été si infidèles à tous leurs engagemens, qu'elles sont universellement méprisées, et qu'elles finissent par ne plus avoir de *cortejo*.

J'ai dit qu'on ne découvrait que très-rarement, et peut-être même jamais, quelque symtôme de jalousie dans un mari; mais on ne peut pas en dire autant de l'autre genre de liaisons, car les deux parties sont perpétuellement en proie aux soupçons; il faut avouer que c'est naturel, car les deux amans sentent bien qu'ils ne sont unis que par le lien précaire d'une affection mutuelle; chacun doit trembler à l'approche de quiconque pourrait interrompre leur union. De là vient qu'ils sont constamment occupés à surveiller mutuellement leurs regards; et le défaut de confiance les prive, en grande partie, des charmes d'un commerce intime. Même en public, ils sont comme seuls, absorbés, rêveurs, et uniquement occupés l'un de l'autre. Le *cortejo* ne doit faire attention à aucune autre femme; et si quelqu'homme converse avec sa dame, au bout de quelques minutes elle a l'air confus;

et paraît craindre que son *cortejo* ne puisse en prendre de l'ombrage. S'il se croit offensé, la dame fût-elle la première duchesse du royaume, et lui un simple officier de l'armée, elle peut essuyer les traitemens les plus indignes. On a entendu parler d'une grande dame que son amant avait traînée par les cheveux autour de sa chambre. Mais si au lieu de causer l'offense, c'est elle qui la reçoit, alors la femme la plus délicate devient une tigresse, elle saute aux yeux de son amant, et le frappe au visage jusqu'à ce qu'il soit meurtri. Il arrive quelquefois, qu'une dame se lasse de son premier choix; ses vœux se fixent sur un nouvel objet et elle désire changer; mais le premier amant, dont la vanité est flattée par cette liaison, ne consent point à rompre. Dans les basses classes, c'est ce moment qui occasionne une grande partie de ces assassinats, si fréquens en Espagne; mais dans les classes plus élevées, où le poignard est proscrit, si le premier possesseur a du caractère, il conserve sa possession, et la femme n'ose pas le congédier, de peur qu'un duel ne devienne fatal à l'objet de ses affections. Pendant toutes ces contestations il n'est point

question du mari et on le compte pour rien.

Il est naturel de demander ce que devient la conscience dans un pays catholique, où règne une morale si dépravée, et s'il y existe quelque discipline religieuse ? On sait que tous les individus sont obligés de se confesser, au moins une fois par année, avant de recevoir la communion. Chacun à la liberté de choisir son confesseur et son prêtre; avant de quitter l'autel, il prend un certificat qu'il a communié, et il le donne au curé de sa paroisse. S'il y manquait il serait excommunié. Quand donc une femme mariée se présente, tous les ans, devant son confesseur, pour avouer qu'elle a toujours vécu et qu'elle continuera à vivre dans l'adultère, comment peut il lui accorder son absolution, ou comment peut-il modérer la pénitence qu'il lui impose. Il ne peut y avoir absolution sans pénitence, et si le prêtre n'est pas assuré qu'il y a contrition, et une ferme intention d'amendement; or sans absolution il ne peut y avoir participation à la communion; et si on néglige ce sacrement, on encourt l'excommunication. Cependant quand on voit que ce péché prévaut généralement, on peut être sûr qu'il existe quelque moyen

d'esquiver la rigueur de la loi. Rien n'est plus aisé en effet quant à la pénitence; car étant imposée par des personnes qui peuvent avoir compassion de la foiblesse humaine, elle ne vaut presque pas la peine d'être mentionnée; dans plusieurs occasions elle est ridicule. Si un confesseur s'avisait d'être sévère, il n'aurait que très-peu de monde à son confessionnal. L'absolution est ordinairement une affaire plus sérieuse, parce que le pénitent doit, non-seulement faire acte de contrition, mais doit donner aussi quelque marque d'amendement, en s'abstenant, au moins pour une saison, de commettre le crime qui est le principal objet de sa confession. La première absolution peut s'obtenir aisément; mais quand le coupable vient, chaque année, avouer le même péché, il faut, s'il veut obtenir l'absolution, qu'il change de confesseur: or cette pratique est non-seulement honteuse, mais quelquefois sans effet. Il est alors nécessaire d'avoir recours à quelque nouvel expédient. Il s'en présente deux naturellement: car, ou on peut trouver quelque prêtre sans principes, qui, pour certaines considérations, fournisse des billets, ou bien on emploie un moyen qui est

plus usité à Madrid. Les filles publiques se confessent et reçoivent le Saint-Sacrement dans plusieurs églises; elles recueillent une multitude de billets, qu'elles vendent, ou les donnent à leurs amies. J'ai un de ces certificats : comme ils ne contiennent ni nom ni signature, il est aisé de les passer à quelqu'un. Ils sont conçus ainsi : *Comulgò en la iglesia parroquial de San-Martin de Madrid. Ano de mil setecientos ochenta y seìs.*

Les principaux *cortejos* dans lés grandes villes sont les chanoines des cathédrales; lorsqu'il y a garnison, les militaires choisissent, et l'église n'a que leur rebut. Quant au clergé séculier, il est certain que beaucoup de prêtres ont famille, et tous sont compris dans la censure générale. Même dans les Asturies, mon ami le bon évêque coadjuteur d'Oviédo, homme de principes austères, mais très-humain; sévère pour lui seul, et compatissant pour les autres, avait décidé qu'aucun de ses curés n'aurait d'enfant dans sa maison. Il exigea qu'ils fissent au moins ce sacrifice à la décence. Mais il ne pensait pas qu'il dut mettre trop de rigidité dans ses recherches. En un mot, pendant mon séjour en Espagne, je n'ai

trouvé personne disposé à justifier les curés de l'accusation générale portée contr'eux; mais en même temps, tous, d'une voix unanime, rendent témoignage à la vertu éminente des évêques. En effet, d'après ce que j'ai appris de ces hommes vénérables et ce que j'en ai vu, car ils ont eu la bonté de m'admettre près d'eux, on ne peut assez admirer leur pureté, leur piété et leur zèle. Mais il est trop petit le nombre des membres du clergé, soit séculier soit régulier qui, avant le moment où ils portent leurs regards vers la mitre, semblent croire nécessaire d'imiter ces beaux exemples, et d'aspirer à une si haute perfection.

On doit, si je ne me trompe, attribuer une morale si généralement dépravée, au célibat du clergé. Il est vrai que l'exemple de la cour, depuis l'avénement du monarque actuel, a fait prévaloir des usages qui auparavant étaient réprimés, et a rendu honorable ce qui autrefois était accompagné de déshonneur; cependant l'effet doit jusqu'à un certain point avoir pris naissance en même temps que sa cause, et même si on est tenté de blâmer, dans le premier moment, les Italiens, qui, dit on, ont

introduit l'usage des *cortejos* en Espagne, on finira par être obligé de l'attribuer à ce principe mal entendu, que *l'affection conjugale est incompatible avec l'exercice convenable du ministère anglais*. En conversant librement avec le clergé sur ce sujet, je n'ai rencontré personne, excepté l'archevêque de Tolède, qui ait essayé de justifier ce principe; par-tout où je me trouvais, je n'avais aucune peine à lui déclarer la guerre, parce qu'on ne le considère pas comme un article de foi. Le principe est absurde; cependant c'est sur lui qu'est fondé le célibat du clergé; et de-là, suivant moi, provient cette morale dépravée. Il a toujours été d'usage parmi les protestans qui voyagent, de déclamer contre le clergé catholique, et de railler le peuple comme étant mené par les prêtres : une telle conduite est extrêmement injuste. On doit avoir pitié des prêtres; mais la loi qui les lie, la cruelle loi qui exige qu'ils fassent violence à la nature, ou plutôt, le pouvoir qui pourrait abroger cette loi, doit supporter tout le blâme.

L'intention de la loi est cependant éludée; car la nature est comme un torrent rapide

qui, arrêté dans ses progrès, surmonte les obstacles, et qui, détourné de son cours, inonde le pays, ou se forme un nouveau lit. Que gagnera-t-on par-là ? Le clergé séculier, le seul qui devrait exister dans un état, a des liaisons et des enfans ; mais cela n'est nullement honorable pour lui ainsi que cela devrait l'être. Il perd sa considération aux yeux du peuple, auquel il apprend, par son exemple, à vivre dans la violation des lois ; et ses enfans, faute d'une bonne éducation, ne sont propres qu'à occuper les plus vils emplois de la société. Combien ce tableau est différent dans les pays où le mariage des prêtres est permis. Le ministre est comme le père de sa paroisse, et sa femme y remplit les devoirs d'une mère ; tous deux donnent l'exemple de la vertu et enseignent aux paysans, combien ils doivent estimer leur bonheur domestique. On distingue dans les rues leurs enfans, ordinairement nombreux, à leur air de santé, à leur propreté, et à la décence de leur conduite ; lorsqu'ensuite ils paraissent dans le monde, ils sont les membres les plus précieux de la société.

Si le gouvernement Espagnol prenait la

résolution de rendre la liberté à cette partie du clergé, il faudrait qu'il lui allouât une somme pour son entretien, plus considérable que celle qu'il a aujourd'hui et qui est à peine suffisante pour le nourrir, il atteindrait aisément ce but, soit au moyen des grands revenus des évêques, soit par la suppression de quelques couvens inutiles.

Les théâtres de Madrid ne sont pas très-fréquentés : le génie de la nation ne la porte pas vers ce genre d'amusement. C'est ce qui paraîtra évident par la recette des deux théâtres[1]; car en prenant le produit moyen du mois de décembre, il est à peu près de cinquante livres sterling par soirée, pour chacun ; quelquefois il ne va pas même à vingt, et pas à plus de soixante-seize pendant la semaine de Noël. On a introduit dernièrement l'opéra Italien, mais avec peu d'espérance de succès, car la plupart des personnes aisées ont tous les jours leurs sociétés.

Peu de personnes montrent de l'amour pour les sciences. Le cabinet d'histoire naturelle est ouvert à tout le public, mais il n'est point fréquenté ; et quoique D. Ant.-Fern. Solano,

[1] Celui de la *Crux* et celui *del Principe*.

professeur royal de philosophie expérimentale, puisse, sous le rapport de la clarté, de l'élégance et de la précision dans le discours, être placé parmi les hommes les plus distingués de l'Europe, et quoiqu'il donne ses leçons *gratis*, personne ne les suit [1]. On lit peu ; toutes les personnes qui n'ont pas quelqu'occupation, passent leur temps à faire leur cour aux dames, avec lesqu'elles on ne peut jamais avoir de conversation sur des objets scientifiques.

Moyennant de bonnes recommandations, j'eus l'occasion de voir la plupart des principaux hôtels de la noblesse à Madrid. Le premier sans contredit, sous le rapport de la magnificence, est celui du duc d'Alba. La face principale regarde le midi, et a deux cents pieds de long, avec quatre-vingt-cinq fenêtres. Les faces de l'est et de l'ouest, auront six cents pieds quand elles seront finies; cependant ce vaste bâtiment ne renferme pas une chambre analogue au rang et à la fortune de son maître. Les étages supérieurs seront occupés par

[1] J'ai souvent entendu M. Proust proférer la même plainte, et regretter ses élèves de Ségovie qu'on lui a fait quitter, pour venir donner des cours publics à Madrid.

quatre cents chambres à coucher, qui suffiront à peine pour les domestiques, si l'on considère que tous ceux qui sont hors de service, avec leurs femmes et leurs enfans, doivent y être logés et pensionnés. Le duc m'apprit qu'il payait cent mille réaux, c'est-à-dire, mille livres par mois de gages à ses domestiques, seulement à Madrid.

Aucune maison dans cette capitale, n'égale, pour la commodité et l'élégance, celle du duc de Berwick. Bâtie sur une colline, avec la face principale à l'ouest, elle occupe, comme les autres maisons espagnoles, les quatre côtés d'un carré; mais l'architecture et l'ameublement sont modernes. On entre dans une salle spacieuse, et montant ensuite par un large escalier, on trouve une suite de magnifiques appartemens qui communiquent entr'eux en faisant le tour du bâtiment, et qui sont de plain-pied avec le jardin au midi et à l'est. De cette manière tout le rez-de-chaussée forme une habitation extrêmement fraîche en été, et les appartemens principaux sont chauds et agréables en hiver. Une pareille habitation serait mal disposée pour recevoir un grand nombre de domestiques, avec leurs veuves

et leurs enfans, comme ceux qui sont attachés au duc, et qui lui ont été en grande partie légués par ses ancêtres : aussi se contente-t-il très-sagement de leur donner de petites pensions et les laisse-t-il se pourvoir eux-mêmes d'un logement.

Le duc de Berwick fut assez obligeant pour me laisser examiner ses bureaux, dans lesquels il a introduit un système d'économie peu connu en Espagne. Ils sont, comme à l'ordinaire, divisés en quatre départemens; mais dans chacun de ceux-ci il n'y a qu'un chef, avec trois commis; il a outre cela son secrétaire principal, avec trois autres secrétaires en sous-ordre, un trésorier, et un garde des archives, avec un aide. Il a de semblables établissemens dans tous ses biens, mais ils sont moins nombreux. Ses propriétés lui produisent un revenu d'un million huit cent quatre-vingt-huit mille six cent quatre-vingt trois réaux; et si on en déduit trois cent quarante-un mille neuf cent huit pour les charges et les frais d'administration, son revenu net est d'un million cinq cent quarante-six mille sept cent soixante-quinze réaux ou 15,467 liv. sterl [1].

[1] Près de 370,000 francs.

Le feu duc d'Arcos avait plus de trois cents personnes occupées à Madrid. Le marquis de Peñafiel, qui a épousé la jeune duchesse de Benevente, qui est à la fois duc d'Ossuna, d'Arcos, de Vejar, de Candia, etc., etc., et jouit d'un revenu d'environ cinquante mille livres sterling, occupait, quand il était à Madrid, vingt-neuf chefs de bureau, y compris ses deux secrétaires; et j'ai appris qu'il en avait encore augmenté le nombre; en outre il a un avocat et un médecin pour lesquels, ainsi que pour son secrétaire principal et ses trésoriers, il entretient quatre voitures.

Le duc de Medina-Cœli a trente chefs de bureau à Madrid, outre de vastes établissemens dans ses biens, sur-tout en Catalogne, dont la plus grande partie lui appartient, et dans la province de l'Andalousie où il a des propriétés immenses. Son fils, le marquis de Cogolludo, qui a un établissement séparé, m'a appris qu'il paye, seulement à Madrid, trente mille réaux par mois, ou près de quatre mille livres sterling par année, pour les gages de ses domestiques [1].

Il est difficile d'estimer quels seraient,

[1] Plus de 95,000 francs.

avec une bonne administration, les revenus de ces grands seigneurs. Une propriété comme celle du duc d'Alba, qui, administrée aussi mal qu'elle l'est, rapporte quatre-vingt mille livres sterling par année, que ne produirait-elle pas si elle était confiée à de riches fermiers ? si au lieu de labourer, de semer, de moissonner, de battre, et de vendre les denrées le tout pour son propre compte, et de nourrir toutes les personnes nécessaires pour ces travaux, le duc en recevait uniquement la rente, à combien ne s'éleverait-elle pas si chaque pouce de terrain devenait plus productif, et si ce produit était dépensé avec économie ? Avec d'aussi vastes possessions bien administrées, le duc d'Alba pourrait mener un train presque aussi brillant que celui des plus grands souverains de l'Europe. Mais bien loin de là, dévorés par leurs domestiques, la plupart des grands d'Espagne sont criblés de dettes ; éprouvant l'atteinte de la pauvreté, ils vivent extrêmement retirés et se hasardent à peine à donner quelquefois à dîner à leurs amis.

On trouve dans plusieurs de leurs maisons de bons tableaux, réunis par leurs ancêtres ;

mais la génération présente paraît avoir peu de goût pour les beaux-arts; elle semble perdre son temps et son attention à des niaiseries. Les principales maisons où l'on voit des ouvrages des meilleurs maîtres, sont celles d'Alba, Medina-Cœli, Sant-Iago, Infantado et Sant-Estevan. Dans la première, il y a une collection très-nombreuse et très-précieuse ; et entr'autres le portrait du duc actuel, par Mengs, et le grand duc d'Alba, par Titien; une Vénus par Velasquez; une sainte famille, par Raphaël, et la fameuse école de l'amour, par le Corrège. Dans ce beau tableau, Vénus et Mercure apprennent à lire à l'amour : il fut vendu à Londres avec d'autres tableaux précieux de Charles I. Toutes ces richesses, quand je les ai vues, étaient abandonnées dans l'ancienne demeure de la famille d'Alba; aussi paraissaient-elles à leur désavantage. Mais dès qu'elles seront nettoyées et convenablement placées, elles formeront certainement une des collections les plus précieuses. Toutes les autres sont parfaitement conservées, excepté celle du feu duc de Sant-Estevan, possédée maintenant par son gendre, le marquis de Cogolludo, quoiqu'elle soit inestimable, parce

qu'elle est composée des ouvrages des plus anciens artistes; mais elle est entièrement négligée et on la laisse dépérir. Le marquis fut assez poli pour nous accompagner, le ministre de Prusse et moi, quand nous fûmes la visiter, et il fut témoin de nos lamentations sur le triste état de ses tableaux.

RECHERCHES

Sur les Impôts, les Revenus et les Dettes de l'Espagne. Observations sur ses Finances et la Banque de S. Charles.

J'ESSAYAI pendant l'hiver que j'ai passé à Madrid, de prendre quelque notion sur les revenus de l'Espagne, j'espère que l'on trouvera que ma peine n'a pas été inutile; mes recherches me portent à croire que, jusqu'à ce que quelque grand financier, comme M. Necker, vienne en Espagne, le désordre actuel continuera à régner dans ce département de l'état.

Quand les impôts étaient perçus par des fermiers-généraux, il était aisé de connaître la rente qu'ils payaient; mais à présent que tout est en régie; il est très-difficile de connaître le produit et la dépense. Si tout le royaume était soumis à un régime uniforme, si on était toujours ponctuel dans le paiement, et si tous se faisaient par un trésor commun, ces recherches seraient très-faciles; mais

comme aucune de ces dispositions n'a lieu, nous sommes obligés de prendre les matériaux où nous les trouvons, et faire du mieux qu'il nous est possible. J'essayerai de donner un aperçu des revenus et des dépenses ; il est fondé sur des documens authentiques que m'ont procuré les ministres étrangers, et que j'ai comparé avec une note officielle que l'on m'a remise à la trésorerie. Mais il sera d'abord nécessaire de désigner les différens articles du revenu, et d'expliquer les termes relatifs aux finances, en les faisant précéder d'un détail historique succint, tel qu'on peut le recueillir dans les écrivains Espagnols qui ont traité ce sujet.

Les principales ressources de la couronne pour supporter sa dignité, se trouvaient anciennement dans les domaines du souverain; mais pendant les minorités ou pendant les guerres, au sujet de la succession, ces domaines ayant été la proie de la grande noblesse, le roi fut obligé de demander des subsides aux assemblées nationales. Ce fut ainsi qu'Alfonse II, après avoir forcé quelques-uns de ses barons à rendre les terrains qu'ils lui avaient pris ainsi qu'à son prédé-

cesseur immédiat pendant leur enfance, trouvant qu'ils ne suffisaient pas à ses besoins, obtint des cortès, alors assemblés à Burgos, en 1734, un *alcavala*, ou impôt sur toute propriété transférée, afin de le défrayer des dépenses du siège d'Algeziras. Plusieurs villes lui avaient donné le cinquième de la valeur de toutes les marchandises destinées à être vendues ou échangées; mais quand cet impôt lui fut accordé par les états, la taxe fut fixée à dix pour cent, et devint générale pour la Castille. Tandis que Pierre, surnommé, peut-être improprement, le cruel, chassé de son royaume, était fugitif en France, Henri, son frère naturel, ayant été proclamé roi en 1361, les cortès lui accordèrent l'*alcavala* à perpétuité, comme une marque de leur grand attachement pour le souverain qu'ils avaient choisi. Mais, ni cette concession, ni l'aide de la France, ne furent pas suffisantes pour établir l'usurpateur sur le trône; car Pierre, puissamment soutenu par Edouard, prince de Galles, à la tête de trente mille hommes, lui livra bataille et le força de se retirer. Quand Pierre eut ainsi regagné sa couronne, il songea à se venger du pape,

Urbain V, qui l'avait excommunié; sa sainteté trouva un moyen facile d'appaiser le monarque offensé, en lui cédant les tiers royaux, ou les deux neuvièmes de toutes les dîmes recueillies en Castille, sous le prétexte d'une croisade. Pierre prit l'argent, et renforça son armée, mais sans la moindre intention d'augmenter ses troupes contre les infidèles. Il avait des ennemis plus formidables chez lui, et il portait toute son attention sur eux; ce fut en vain, car le prince de Galles ayant conçu quelque dégoût, s'était retiré, et son père, Edouard III, n'était pas tenté de continuer à soutenir Pierre. Aussi, quand Henri, suivi de la plupart des principaux nobles, reparut sur le champ de bataille, Pierre fut renversé Cet événement arriva en 1369.

Au commencement du siècle suivant, Henri III fut obligé de prendre les rênes du gouvernement, à l'âge de quatorze ans, dans le but de prévenir une guerre civile. Il trouva, à son avénement au trône, le trésor entièrement épuisé; et tandis que les grands barons vivaient dans la débauche au moyen des dépouilles dont ils s'étaient emparés pendant sa minorité, il était réduit au plus pressant

besoin. On rapporte que, revenant un jour de la chasse et demandant quelque chose à manger, son intendant lui dit franchement, qu'il n'avait ni argent ni crédit pour se procurer un morceau de viande. « Eh bien, dit-il, prenez mon habit et mettez-le en gage ». Il ne se contenta pas de faire éclater son indignation par des paroles; mais, excité par le besoin, il obligea les nobles à rendre les châteaux et à renoncer aux pensions, que le régent avait été forcé de leur accorder.

En 1500, quand les richesses de l'Amérique commencèrent à affluer en Espagne, le revenu de l'intérieur cessa de fixer l'attention. Les ministres des finances jetèrent principalement leurs regards sur les mines du Mexique et du Perou, pour subvenir aux besoins de l'état. Mais avant qu'un siècle se fut écoulé, le fantôme s'évanouit; le trésor, épuisé par des guerres continuelles, avait contracté une masse de dettes, telles que le pays était incapable de les supporter; et pour payer les dépenses de la flotte invincible, on inventa de nouveaux impôts sous la dénomination de *millones*, ainsi appelés, parce que la concession fut de huit *millions* de ducats (878, 906 liv. ster-

ling) [1]. Quelques années après, les cortès ajoutèrent à cette somme vingt-quatre millions, qui devaient être versés en six ans; quatre millions et demi furent imposés sur le sel, et les dix-neuf autres millions et demi, sur le vin, l'huile, le vinaigre et la viande de boucherie.

Le pays n'était pas en état de supporter des impôts : riche en mines, mais pauvre en argent; épuisé par des guerres continuelles en Italie, en Flandre, et par des émigrations en Amérique, et manquant en même temps d'encouragement pour l'industrie intérieure, la misère était si générale, que le Dr. Moncada, en 1660, et Osorio, en 1686, estiment à plus de trois millions les personnes qui ne portaient point de chemises, parce qu'elles n'avaient pas les moyens d'acheter de la toile. L'argent se prêtait alors communément à vingt, et même trente pour cent; et s'il se faisait des remises en Italie ou en Flandre, l'escompte était de quatorze à cinquante pour cent, suivant la différence de valeur entre le *vellon* ou monnaie de cuivre, dans laquelle les impôts se percevaient, et l'or ou l'argent dans lesquels

[1] 20,894,744 francs.

les remises se faisaient ; et cet escompte si désavantageux, était indépendant du change, qui, comme on le conçoit aisément, était très-haut [1]. Tel était l'état des finances de l'Espagne, sous le règne de Philippe IV. Son successeur, Charles II, qui mourut à la fin du dix-septième siècle, fut une fois réduit à une détresse extrême. On peut voir par une lettre écrite de sa propre main, qu'il sollicita de l'argent du conseil de Castille pour payer les dépenses du voyage de sa cour à Aranjuez, où il était allé pour sa santé. Le conseil lui répondit que, si après y avoir réfléchi, il n'y avait pas d'autre moyen de rétablir sa santé, il lui accorderait cet argent.

On peut aisément supposer que les recettes du trésor étaient peu considérables, quand on jète les yeux sur les comptes, et que l'on voit que jusqu'en 1714, ils étaient tenus en maravedis, dont quatre valent à peu près un denier [2].

Au commencement du siècle présent, Philippe V, à son avénement au trône d'Espagne, trouva un revenu qui ne se montait qu'à dix

[1] *Camp. E. P. Apend.* 4, p. 274.

[2] Environ 2 centimes et demi.

millions de livres, ou 416,666 liv. sterling [1], et point d'argent dans le trésor; mais il eut des ressources inépuisables dans les talens supérieurs du président Orry. Ce grand homme qui avait accompagné ce jeune prince à son départ de France, devint son ministre, et éleva le revenu à près de deux millions sterling. Après une guerre dispendieuse, il laissa le trésor, non-seulement exempt de dettes, mais avec des sommes considérables en caisse. Il se retira en 1714.

Avant cette époque, les taxes étaient affermées, et le peuple était cruellement opprimé par les fermiers-généraux, par leurs juges, et encore par d'autres individus qui étaient les sous-fermiers des fermiers. Les pauvres paysans étaient impunément pillés et volés; s'ils se trouvaient dans l'impuissance de rassasier ces harpies, ils se réfugiaient dans un couvent; leurs voisins étaient obligés de payer pour eux. Pour remédier à ces abus, le nouveau monarque pensa qu'il convenait de réunir plusieurs des fermes les moins importantes; et pour empêcher que ses sujets ne fussent vexés, il recommanda la modéra-

[1] Près de 10 millions de France.

tion aux fermiers. Ses recommandations restèrent sans effet. Les fermiers continuèrent à nommer et à payer les juges; les juges continuèrent à opprimer le peuple, et le peuple continua à exprimer ses plaintes; cependant lorsque le nouveau ministre qui succéda à Orry eût réfléchi que, tant que les impôts continueraient à être affermés, le peuple serait sujet à être opprimé, il mit, en entrant en sa charge, en 1714, tout le revenu en régie; mais au bout de deux années, il consentit, malgré lui, à renouveler les fermes. Lorsqu'après avoir joui de ce répit de si courte durée, le poids du joug se fit de nouveau sentir, et que les fermiers se furent encore une fois armés du pouvoir d'opprimer, le peuple s'impatienta, et ses clameurs parvinrent jusqu'au trône; mais elles eurent peu d'effet pour le moment, parce qu'on allégua les besoins de l'état; et tant que Philippe vécut, le mal dont on se plaignait ne fut que pallié et non détruit.

En 1746, à l'avénement de Ferdinand VI, D. Martin de Lognaz, entreprit de défendre la cause d'un peuple lézé, ainsi que l'avait fait D. Michael de Zavala, sous le règne de

Philippe V; il eut plus de succès, car le ministre, le marquis d'Ensenada, abolit entièrement les fermes, et depuis lors elles n'ont jamais été rétablies. En conséquence du nouveau régime, les magistrats de toutes les villes et districts, dans les vingt-deux provinces de Castille, administrent les rentes provinciales et en envoient le produit à Madrid; ils reçoivent six pour cent pour leurs frais de perception.

Il faudrait pour traiter systématiquement des impôts, les diviser et subdiviser jusqu'à ce que notre attention put les suivre dans leurs classes, ordres, genres et variétés; mais comme cela ne contribuerait en rien à la clarté ni à la précision du sujet, je me contenterai de les ranger par ordre alphabétique.

Les *Annates*, appelées *Medias Annatas*, est un impôt de la moitié du revenu d'une année des grands et de la noblesse titulaire, quand ils prennent possession de leurs propriétés ou qu'ils succèdent à quelque charge. Le marquis de Squilace avait volontiers recours à cette ressource; et, depuis lui, on a distribué près de mille nouveaux titres. Les souverains d'Espagne ne recevaient point

d'*annates* du clergé, excepté en Amérique et dans les provinces conquises, avant le concordat de 1753, conclu entre Benoit XIV et Ferdinand VI; depuis lors on ne les envoie plus à Rome. On comprend avec ces annates les *mois ecclésiastiques*, qui sont le douzième de tous les bénéfices au-dessous de trois cents ducats, ou à peu près 33 liv. sterling, et cela suivant l'ancienne évaluation. Depuis ces concessions, le pape a, en 1783, donné en survivance au roi un tiers de tous les bénéfices simples, qui rendent plus de deux cents ducats par année.

Quant au reste du revenu public qui provient de l'église, voyez les mots *excusado*, *effets de la camara* et *subsides*, le tout réuni forme des ressources toujours croissantes et presque inépuisables pour la couronne.

Aposento, ou *Casa de Aposento*. Quand Philippe V, succéda au trône, son intention était d'établir à Séville le siége du gouvernement; mais les citoyens de Madrid parvinrent à lui faire changer de résolution en lui offrant une somme d'argent, à condition qu'il resterait chez eux. Cette somme fut ensuite changée en un impôt annuel d'un tiers sur toutes

les maisons, avec la faculté de le racheter en payant vingt-cinq années.

L'eau-de-vie est un des monopoles de la couronne ; le roi prend comme impôt un huitième de toutes les liqueurs spiritueuses; quant au reste, il se réserve le droit de l'acheter, en payant pour l'eau-de-vie vingt-deux réaux l'arroba de vingt-huit livres, et vingt-huit réaux pour l'esprit-de-vin ; il vend ensuite la première à soixante-quatre réaux et le dernier à cent. Madrid consomme à ce prix quatre-vingt-dix mille arrobas, ou environ cinq mille muids d'eau-de-vie, outre dix-huit mille arrobas d'esprit-de-vin. Les villes entrent en composition pour ces droits.

Les *cartes à jouer* sont un autre monopole du roi.

Catalonia et *Arragon.* Sous cet article on comprend le *catastro* de Catalogne avec l'équivalent pour l'Arragon, Valence et Mayorque.

Crusadas. La bulle pour les croisades accorde les mêmes indulgences que les papes accordaient ordinairement à ceux qui allaient faire la conquête de la Terre-Sainte, et qui s'étendaient d'abord à ceux qui faisaient per-

sonnellement la guerre aux infidèles ; ensuite à ceux qui y envoyaient un député ; et enfin, à tel qui aidait par des contributions libérales, les soldats occupés à cette guerre sainte.

Voici quelles sont les indulgences :

1° On peut manger de la viande les jours d'abstinence, avec le consentement du médecin et du confesseur, et manger des œufs et du lait sans leur consentement.

2° Chaque jour qu'on jeûnera volontairement, et qu'on priera pour l'union entre les princes chrétiens et pour obtenir la victoire sur les infidèles, on sera exempté de quinze années et quinze fois quarante heures de pénitence, imposées ou dues de quelque manière que ce soit ; et de plus, on participera à toutes les prières, aumônes, pélerinages, même à celui de Jérusalem, qui seront faits par l'église militante, ou par quelques-uns de ses membres.

3° Si l'on visite cinq autels, ou cinq fois un autel, et si on y fait les prières mentionnées ci-dessus, on obtiendra des indulgences plénières pour soi, ou pour celui de ses amis absens, en faveur duquel on l'aura fait.

4° Une fois dans la vie, et une fois au mo-

ment de la mort, on pourra obtenir de son confesseur la rémission de ses péchés, même de ceux dont l'absolution est réservée au pape, excepté l'hérésie, aussi souvent qu'on se confessera.

5° Si l'on meurt subitement sans confession, on obtiendra la même indulgence plénière que si l'on était mort en contrition.

6° Si l'on visite cinq autels, et si on fait les prières mentionnées ci-dessus, les jours désignés dans le calendrier, et qui sont au nombre de onze, on pourra, par ses prières, délivrer chaque jour une ame du purgatoire.

7° La personne qui achète deux copies de cette bulle, peut jouir deux fois dans une année de toutes les indulgences, faveurs et priviléges mentionnés ci-dessus, et obtenir un bénéfice double de ce qu'elle pourrait prétendre si elle n'en avait acheté qu'une.

Les nobles payent, pour cette bulle, environ six schellings et quatre pences, les personnes du commun deux schellings et deux pences en Arragon, mais quelque chose de moins dans le royaume de Castille. Les domestiques même en achètent; et la demande est telle, qu'on estime son produit à plus de

200,000 livres sterling par année. Aucun confesseur ne peut accorder l'absolution à quiconque n'a pas cette bulle.

Les *effets de la chambre* proviennent des bénéfices vacans. Par le concordat de 1753, les rois d'Espagne jouissent non-seulement de la nomination aux emplois ecclésiastiques qui appartenaient auparavant aux papes, mais ils ont aussi le bénéfice des vacances, et s'emparent des dépouilles des prélats, c'est-à-dire, de leur mobilier, ainsi que des effets de tout ecclésiastique qui meurt *ab intestat.* On appèle ces biens *espolios y vacantes*. Le pape, il est vrai, nomme à cinquante-deux bénéfices; mais il doit désigner des Espagnols qui ne doivent point payer les *cedulas bancarias,* ou sommes stipulées, au siége apostolique, ni aucun intérêt à la place de cette somme stipulée. Le comte de Campomanes porte les *espolios y vacantes* à six millions de réaux par année.[1]

Excusado. Dans chaque paroisse de Castille et d'Arragon, le roi choisit la meilleure ferme pour les olives, les grains ou le vin dont il prend la dîme. Le clergé s'arrangeait aupara-

[1] Voyez *Industria popular*, p. 35.

vant avec lui pour cet objet; on l'a affermé aux *gremios*[1], ou cinq compagnies de Madrid réunies, pour douze millions de réaux; mais dans l'année 1778, on l'accorda au clergé pour un tiers meilleur marché. La plupart acceptèrent l'offre; mais ceux qui se trouvèrent trop pauvres pour courir ce risque, refusèrent; et ces fermes furent abandonnées aux *gremios* pour quatre millions. Les *gremios* ont été accusés de s'être prévalus de ce marché pour acheter du grain dans tous les villages, quand il était bon marché, le loger dans leurs greniers, et ensuite le revendre de nouveau à un prix élevé pour affamer le peuple, et s'enrichir à ses dépens.

Les *effets extraordinaires* proviennent des saisies, des permissions d'exportation de marchandises sur les vaisseaux de registre, et du droit d'exportation de l'argent. On n'estime leur produit qu'à trente-cinq millions; mais il s'est élevé quelquefois à cent. Cet objet devrait proprement être mis à l'article de la douane, (*à duana*).

Les *amendes* de la chambre sont levées par

[1] Les *gremios* sont des communautés de marchands à Madrid.

le conseil de Castille sur les magistrats qui commettent quelque transgression.

Le *revenu des Indes* doit être considéré à part. Il se monte en Amérique à près de quatre millions et demi sterling. Mais quoique dans les différens états cités ci-après il ait toujours été porté comme un revenu productif, il est cependant douteux s'il procure du bénéfice ou s'il est à charge à l'Espagne.

Lances. Cette taxe se paye en remplacement du service militaire; elle est pour les ducs, comtes, marquis, de deux cents ducats, ou environ 22 liv. sterling [1] pour chaque titre; mais un grand paye huit mille réaux [2]. On la désigne sous le nom de *Pecuniaris compensatio pro hastatis militibus*.

Le *plomb* est un monopole royal; mais le revenu qu'il produit doit être très-variable.

Les *manufactures de drap et de glaces* sont désignées comme produisant un revenu. Les glaces se font à S. Ildefonse; elles sont principalement destinées pour les maisons royales; car celles dont on se sert communément sont importées du dehors. Il est à

[1] 528 francs.

[2] 2000 francs.

croire que ni la manufacture de glaces ni celle de draps ne produisent aucun bénéfice à la nation. Il est même impossible que cela soit.

Les *maîtrises* des trois ordres de Calatrava, Alcantara et de S. Iago furent accordées par le pape à Ferdinand et Isabelle, et abandonnées à perpétuité aux souverains d'Espagne par Adrien VI, pour donner à Charles une preuve de sa reconnaissance de ce qu'il l'avait élevé à la papauté. Comme grand-maître de ces ordres militaires, le roi d'Espagne a la disposition de près de deux cents fiefs militaires, qui se montent en tout au revenu annuel de quinze millions de réaux [1], que l'on peut considérer comme une partie du revenu national, quoiqu'il ne soit pas porté en compte. Si ces fiefs recevaient des améliorations et une culture convenable, je suis assuré, d'après les informations que j'ai pu prendre, qu'ils rapporteraient dix fois autant.

Les *notaires*. Chacun paye deux cents ducats pour son admission.

Les *paturages* des maîtrises proviennent de prairies étendues qui appartiennent aux

[1] 3,750,000 francs.

trois grands ordres ; et le pâturage de la *serena* consiste en une étendue de pays située en Estramadoure , autrefois considérable, mais qui depuis les fréquentes concessions de la couronne à la grande noblesse, est tellement réduite, qu'elle ne fournit plus qu'environ 2,500 livres de notre monnaie [1]; tandis qu'encore en 1722 , Uztariz porte son revenu à plus de deux millions et demi de réaux, ou environ vingt-six mille liv. sterling par année [2].

La poste et *les courriers*. C'était d'abord une propriété particulière des comtes d'Onate, grands d'Espagne ; mais ces deux objets forment maintenant une des branches les plus productives du revenu de l'état. M. Wall a établi une poste régulière pour l'Amérique ; jusqu'alors l'ambassadeur Espagnol à la cour d'Angleterre était chargé de se procurer, à Londres, des informations sur tout ce qui se passait dans l'Amérique espagnole, et de les transmettre à sa cour.

Les *proprios* et *arbitrios*. Les villes établirent anciennement des impôts sur les ter-

[1] 60,000 francs.

[2] 624,000 francs.

rains vagues qu'elles accordaient à des particuliers, ainsi que sur les denrées, afin de fournir aux dépenses de l'administration municipale; le roi prend maintenant deux pour cent de ce produit, pour les dépenses générales.

Les *rentes générales* sont les droits levés dans les ports de mer.

Les *rentes provinciales* sont : 1° les *Alcavalas*, impôt de dix pour cent sur tout ce qui se vend ou s'échange, lors même que ces objets servent à l'agriculture et aux manufactures, et ils doivent payer chaque fois qu'ils changent de propriétaires : à des époques subséquentes on a augmenté le droit de quatre pour cent. 2° *Millones*, impôt accordé par les cortès en 1601, pour six années, mais toujours perçu depuis lors. Cette rente consiste en huit maravedis ou environ un demi penny par livre [1], pour la viande de boucherie et les graisses vendues au marché, et huit réaux pour chaque bête, soit qu'on l'amène au marché, ou qu'on la tue pour l'usage d'une famille particulière. D'après cet octroi, le vin, le vinaigre et l'huile, payent un huitième de leur valeur; le vin est estimé à soixante-quatre maravedis

[1] 5 centimes.

l'arroba, le vinaigre à trente-deux et l'huile à cinquante. 3° *Fiel medidor*, qui est un autre droit sur le vin, le vinaigre et l'huile, de quatre maravedis par arroba, accordé en 1642. 4° *Les tiers royaux*, ou les trois neuvièmes des dîmes, accordés pour la première fois aux monarques Espagnols en 1274. 5° Le *service ordinaire et extraordinaire* établi en 1580. C'est une taxe sur tout ce qui appartient à ceux qui ne sont pas nobles, c'est-à-dire *hidalgos*, ou chevaliers.

Les ecclésiastiques étant exempts de l'*alcavala*, *millones* et de tous les impôts municipaux, on leur restitue chaque année une somme proportionnée à leur consommation.

Toutes ces rentes provinciales produisirent, en 1778, cent trente millions de réaux [1]; cependant jusqu'en 1745, elles n'étaient affermées que pour quatre-vingt-dix millions [2].

Les *rentes de Madrid*, appelées aussi *effectos y sisas de Madrid* et *rentas de arrendamiento*, sont le produit de l'*alcavala* et des *millones* de cette ville et de cinq lieues à la ronde, le tout affermé par les *gremios*.

[1] 32,500,000 francs.

[2] 22,500,000 francs.

Les *rentes patrimoniales* proviennent des tiers des dîmes, des rentes réservées, et des terrains affermés en Catalogne, Arragon, Valence et Mayorque.

Les *rentes du prieuré de S. Juan* ou S. Jean sont citées seulement par Uztariz, parce qu'elles ont été ensuite accordées à l'infant D. Gabriel.

Les *salines* produisent un revenu considérable. On les considérait anciennement comme une propriété particulière ; mais Alphonse II s'en empara en 1348, et en 1564 Philippe II en forma une partie de son domaine. Les principales sont en Andalousie, dans le royaume de Valence, en Catalogne et à Mayorque. Les salines de Mata, dans le royaume de Valence, produiraient aisément un million et demi de fanegas, d'environ cent livres pesant chacune, ce qui, à vingt-deux réaux le fanega, si on trouvait un débouché, ferait trois cent trente mille livres sterling par année ; mais en haussant le prix de cette denrée, les Espagnols ont fait diminuer les demandes ; en sorte que le produit de toutes les salines du royaume n'est environ que les deux tiers de ce qu'une saline seule pourrait rapporter.

Le *droit de timbre* a été introduit en 1637.

Le *subside* est un pour cent, accordé par le pape aux rois d'Espagne, sur tous les revenus ecclésiastiques de leur possession, pour les frais de la guerre contre les infidèles.

Le *salpêtre*, le souffre, la poudre à canon, la cire à cacheter et le tabac, sont tous des monopoles royaux. Je parlerai plus particulièrement de ce dernier, quand je traiterai de Séville. Cet impôt a été accordé par les cortès en 1336.

La *laine*. En 1437 on mit sur toute les laines en général un impôt, appelé *servicio y montazgo;* mais Ferdinand VI pour encourager cette production, changea cet impôt en un droit sûr la laine *fine exportée.* La laine grossière reste dans le pays.

Uztariz évalue le revenu des Indes à quarante millions, et le comte de Grepi, consul impérial, l'estime a plus de dix fois cette somme. Le premier parle du produit net, le second du produit brut. Le terme moyen de dix années pris par M. Liston répond à peu près à l'évaluation d'Uztariz; mais M. Carmichael, envoyé Américain, le porte à soixante

millions. Toutefois, si nous devons croire ceux qui sont le mieux informés, les colonies Espagnoles ne fournissent aucun revenu direct à leur mère patrie. Si cela est ainsi, je ne puis concevoir sur qu'elle autorité l'abbé Raynal évalue le revenu net de l'Amérique à trente-quatre millions cinq cent mille livres tournois, ou en réaux de vellon, à cent trente-huit millions net; outre quatre-vingt-deux millions trois cent trente-sept mille huit cents réaux de droits en Europe.

Le comte de Grepi établit le revenu de l'Amérique comme suit :

	Réaux de vellon.
Droits sur les marchandises européennes, d'après les années 1785 et 1786	42,240,000
Alçavala sur lesdites, introduit en 1591..	54,120,000
Revenu du tabac dans la Nouvelle Espagne et les autres provinces, introduit en 1752.	100,000,000
Droits sur l'or et l'argent exporté........	60,000,000
Tribut des Indiens..................	40,000,000
Croisades introduites en 1509..........	20,000,000
Vente du mercure..................	6,000,000
Droit de timbre introduit en 1641.......	20,000,000
Fabrication de la monnaie............	6,000,000
Réaux de vellon.........	348,360,000

…mte ORRPI, …774.	ZIENOWIEFF, 1778, par approxim.	CARMICHAEL, moyenne de 5 années.	LISTON, moyenne de 10 années, 1778.
82,060	1,300,000	1,470,000	1,986,000
33,714	1,200,000	1,000,000	1,084,257
24,817	4,525,000	1,500,000	. . . .
93,367	1,500,000	1,000,000	400,233
. .	47,000,000	30,529,303	32,109,481
. .	. . . .	140,000	235,779
82,380	20,000,000	16,000,000	11,052,209
85,639	786,800	. . . .	340,237
33,166	12,000,000	10,000,000	8,525,000
65,131	35,000,000	. . . .	. . . .
71,314	72,000	950,000	711,030
60,000	240,000,000	60,000,000	39,899,918
. .	. . . .	1,590,000	. . . .
17,886	. . . .	450,000	3,241,097
[illegible],416	4,500,000	. . . .	4,192,000
5,326	. . . .	. . . .	6,213,686
58,692	. . . .	. . . .	
. .	1,800,000	2,600,000	1,128,050
61,688	62,000	. . . .	. . . .
47,186	. . . .	3,000,000	426,645
24,679	140,000	. . . .	
. .	34,000,000	. . . .	. . . .
. .	. . . .	1,200,000	2,335,344
95,284	196,800	. . . .	. . . .
25,233	500,000	. . . .	1,196,005
30,602	48,060,000	31,949,102	70,584,604
83,706	130,000,000	73,010,902	97,948,256
17,551	6,418,552	5,500,000	6,538,856
. .	. . . .	741,800	. . . .
. .	. . . .	. . . .	. . . .
37,194	20,000,000	20,749,208	26,508,384
11,866	4,312,000	3,300,000	2,480,308
31,850	. . . .	3,530,000	5,865,310
. .	. . . .	. . . .	305,311
60,855	80,000,000	70,000,000	67,138,082
58,271	14,500,000	16,549,767	17,397,745
. .	. . . .	3,615,000	6,912,008
103,873	707,873,152	360,375,081	417,264,835

Copie d'une note officielle qui établit le Revenu tel qu'il est porté en 1768.

	RENTES.	PERSONNES EMPLOYÉES.	SALAIRES.	DÉPENSES.	PRODUIT NET en réaux de vellon.
Pâturages de *Serena*	280,977	12	17,100	4,929	258,948
Maitrises des ordres militaires.	4,158,486	17	15,764	2,657,877	1,484,845
Tabac.	101,226	18,291	21,878,505	12,481,365	66,866,319
Rentes générales et agrégées.	67,259,482	4,433	4,540,248	4,744,412	55,944,822
Salines.	37,200,610	. . . .	3,935,979	9,641,380	23,633,251
Pâturages des maitrises	458,847	16	30,220	4,170	424,457
Rentes provinciales.	102,113,467	2,249	7,016,836	4,271,521	90,825,110
Droits sur le plomb.	1,668,126	100	441,226	. . . .	1,226,900
Cartes.	724,355	8	12,433	422,059	289,863
Poudre et salpêtre.	3,401,041	117	570,054	1,739,965	1,091,011
Soufre.	242,567	5	31,198	93,938	117,431
Bulles des croisades.	18,663,440	49	354,253	1,015,447	17,293,740
Droit de timbre.	5,545,745	104	330,530	1,087,946	4,127,269
Excusado.	12,000,000	13	91,300	. . . .	11,908,700
Subsidio.	3,576,497	. . . .	. . . .	. . . .	3,576,497
Medias annatas.	633,610	14	112,500	. . . .	521,110
Laine et rentes agrégées.	14,998,284	223	584,505	1,811,475	12,602,304

Je me procurai des ministres étrangers différens états des dépenses, tels qu'ils les ont transmis à leurs cours respectives. Celui dont je fus le plus satisfait, fut celui de D. Estevan Zienowick, ambassadeur de Russie, confirmé par celui de M. Liston, notre ministre, à l'exactitude duquel je puis avoir une entière confiance.

DÉPENSES. 1778.

		Réaux de vellon.
Maison du Roi	24,000,000	
Pensions des princes	10,000,000	
Chapelle royale	2,000,000	
Pensions pour les serviteurs âgés	3,000,000	
Garde-robe et bijoux	8,000,000	
Voyages aux *sitios*	15,000,000	
Écuries	12,000,000	108,000,000
Chasse, y compris les dommages	18,000,000	
Charités et offrandes	5,000,000	
Bâtimens	9,000,000	
Dépenses secrètes de la cour	2,000,000	
Armée de terre.		
Gardes-du-corps	18,000,000	
Infanterie, 45 régimens de 953	39,235,810	
Milice, 10,880	5,848,036	
Artillerie, avec les officiers 3,050	4,439,008	
Invalides, 7,200	6,289,357	
Ingénieurs	1,400,000	191,523,579
Cavalerie, 14 régimens de 480	10,581,815	
Dragons, 8 régimens de 480	5,763,88[illegible]	
Officiers généraux	3,600,000	
Trésoriers, commissaires, etc.	10,344,282	
Fortifications	12,000,000	
Habillement, entretien, etc.	74,021,389	
		299,523,579

Ci-contre		299,523,579
Veuves des officiers et orphelins	4,378,615	
Hôpitaux militaires	5,800,000	
Recrutement en pays étrangers.	700,000	12,678,615
Département du conseil de guerre	1,000,000	
Ministre de la guerre et ses commis	800,000	
Marine. 64 vaisseaux de ligne et 47 frégates, 50,000 matelots et 12,096 soldats de marine		100,000,000
Département des Indes		8,000,000
——— des finances		4,500,000
——— de la justice		1,100,000
Tribunaux de justice		8,422,769
Département des affaires étrangères, le ministre et ses commis	1,140,000	
Ambassadeur à Rome	900,000	
——— à Londres	710,000	14,753,162
——— aux autres cours.	6,003,162	
Courriers, consuls et service secret	6,000,000	
Manufacture de porcelaine au *Retiro*	436,188	
Tapisserie des Gobelins et tapis de Perse	397,100	
Peintres, architectes et pensions.	44,000	
Académie, cabinet et bibliothèque	900,000	9,873,288
Hôpitaux	400,000	
Grands chemins et canaux	4,000,000	
Pensions à des étrangers et dépenses accidentelles	5,300,000	
Pour les intérêts de la dette publique, et liquidation		30,000,000
TOTAL en réaux de vellon		488,851,413

Dans le tableau précédent, la manufacture de porcelaine du *Buen-Retiro*, est passée comme débitrice seulement de quatre cent trente-six mille cent quatre-vingt-huit réaux [1]; mais d'après un compte plus exact que m'a remis M. Carmichael; je suis tenté de croire qu'on a mis par inadvertance un million; ce qui porterait cette dette à un million quatre cent trente-six mille cent quatre-vingt-huit réaux [2]. Outre cette erreur, si c'en est une, on a omis dans ce tableau la dépense de la manufacture des glaces, que M. Carmichael estime un million cent trente-six-mille huit cent quatre-vingt-quatre réaux [3]. En outre, on n'y a point mentionné les pertes que font éprouver les manufactures de draps. Au contraire, dans les reconnaissances du gouvernement, les manufactures de glaces et de draps passent pour rapporter en dix ans un bénéfice moyen de six millions deux cent treize mille six cent quatre-vingt-six réaux [4].

D'après un examen attentif de tous les

[1] 109,047 francs.
[2] 352,047 francs.
[3] 284,221 francs.
[4] 1,553,421 francs 50 centimes.

documens que j'ai pu me procurer, je suis persuadé que, pendant plusieurs années, les revenus n'ont pas égalé les dépenses; et pendant que j'étais à Oviédo, en 1786, le ministre des finances, dans sa circulaire envoyée dans toutes les provinces, recommandait aux collecteurs une grande activité et la plus stricte exactitude dans la perception des taxes, parce que les dépenses du gouvernement surpassaient ses revenus de quarante millions de réaux. Depuis que j'ai quitté l'Espagne, les revenus se sont accrus; et je sais, d'après les meilleures autorités, que le dernier rapport de M. Eden les porte à cinq cent millions [1], ou à cinq millions de livres sterling, et que maintenant il y a un excédent de recette pour éteindre les anciennes dettes.

Les dettes de l'Espagne sont de différentes espèces; quelques-unes sont anciennes, d'autres plus récentes. Les premières tirent leur origine de la révolte des provinces Belges, en 1566, et d'une guerre de plus de quarante-trois ans, pendant laquelle l'Espagne contrac-

[1] Suivant M. Bourgoing, le total du revenu de l'Espagne a été, en 1806, de 615 millions, et de 616 en 1807. (*Tableau de l'Espagne moderne*, 4e édition, page 32).

tant une dette de deux cent millions de piastres [1], sans prendre aucune disposition pour la réduire, laissa un tel désordre se glisser dans ses finances, que depuis lors elle a été gênée dans ses opérations, toutes les fois qu'elle s'est trouvée engagée dans une guerre. Le pays épuisé par une contestation aussi longue, demanda à grands cris la paix, et Philippe III consentit à une trève, en 1609, quoiqu'il ne voulut pas reconnaître la souveraineté de la nouvelle république : mais son successeur qui avait d'autres vues, provoqua les hostilités, entreprit une guerre très-couteuse, et découvrit, avant de consentir à la paix de Munster et à l'indépendance des Provinces-Unies, en 1646, qu'il avait doublé ses dettes, qui se montaient alors à soixante millions sterling [2].

Les principaux créanciers étaient des Génois et d'autres négocians étrangers, à qui le gouvernement assigna comme sûreté du paiement du capital et des intérêts qu'on leur devait, certaines portions du revenu public que l'on appela *juros*, parce qu'elles pouvaient passer

[1] 1,050,000,000 de francs.

[2] 1,440,000,000 francs.

à d'autres personnes par héritage ou transfert.

Comme ces Génois et autres négocians étrangers devinrent, après l'expulsion des Juifs, les principaux fermiers du revenu public, et comme ils étaient en même temps les principaux créanciers, on les accusa de fraudes sans nombre dont ils se rendirent coupables aux dépens de l'intérêt public, par leurs accointances avec les commis et les contrôleurs de la trésorerie. Quand leurs méfaits furent mis au jour, ils vendirent leurs *juros* aux natifs du pays, aux *gremios*, aux couvens et à la principale noblesse ; cependant la fraude continua toujours, et ce genre d'administration faisait que l'intérêt de la dette absorbait tous les revenus.

Toutefois, dans le but de racheter les *juros*, les cortès accordèrent la taxe appelée *millones*, dont nous avons déjà parlé à l'article des rentes provinciales ; et malgré cela, le déficit ne cessa pas. En conséquence plusieurs de ceux dont les ancêtres avaient acheté des *juros*, s'estimèrent heureux de les vendre à quatre-vingt-dix pour cent de perte, tandis que les Génois et d'autres étrangers, toujours fermiers du revenu, les achetaient

pour les revendre au pair au gouvernement, en paiement de ce qu'ils lui devaient.

Ces abus n'échappèrent point à l'observation des écrivains les plus distingués par leur habileté et leur zèle; mais le gouvernement ne fit aucune attention à cette branche de l'économie politique. On lui donna les avis les plus salutaires, qui furent sans succès, et il ne fit pas un pas pour remédier à ce mal jusqu'au changement de dynastie, où un héritier de la maison de Bourbon succéda au trône.

Philippe V, réduisit l'intérêt qui avait été originairement à cinq, dix et même quinze pour cent, à trois, ce qui était l'intérêt légal; mais ce ne fut qu'en 1749 qu'on établit une cour et une commission destinée à examiner les *juros* et à arrêter les comptes avec leurs propriétaires[1].

Les dettes avaient été à différentes périodes considérablement amorties, en payant les propriétaires qui faisaient les offres les plus avantageuses à l'état, ou qui consentaient à se défaire de leur intérêt dans les revenus, au prix le plus bas; mais en même-temps la somme totale de la dette, si on prend en con-

[1] *Camp. Ind. pop. Ap. I,* 211-250 *Ap. IV,* 36-380.

sidération les arrérages des intérêts, s'était considérablement accrue.

Pour donner une idée plus distincte de ce que je viens de dire. Je fixerai, d'après l'autorité du comte Campomanes, la dette pour la sûreté de laquelle on établit les *millones*, ou droits d'accise de Madrid, et on pourra, par cet exemple, se former une idée du reste; en observant, comme je l'ai déjà fait souvent, qu'en retranchant les deux dernières figures, on convertit à peu près les réaux en livres sterling.

Cette dette, en 1685, était de cent quatre-vingt-sept millions cinq cent mille réaux [1], dont l'intérêt à cinq pour cent serait de neuf millions trois cent soixante-quinze réaux [2]; mais les droits d'accise de Madrid étant affermés à huit millions huit cent quarante-un mille cent soixante-seize réaux [3], il y avait un déficit.

[1] 1,440,000,000 de francs.

[2] 46,875,000 francs.

[3] 2,343,750 francs.

En 1775, la dette, dont une portion portait intérêt à trois, tandis que le reste était stipulé par contrat à deux et demi pour cent, se trouva accrue et se	Réaux de vellon.
monta à	206,782,159
Arrérages des intérêts dus aux créanciers..	74,872,546
Redevance de la *Junta de Abastos* aux *gremios*	6,002,624
D° ——— à la *Junta de Lisas*.........	4,987,220
	292,644,549
Dont il faut déduire la perte considérable que les créanciers ont bien voulu supporter, estimée à.....................	5,643,546
Total de la dette	287,001,003

Il est clair, d'après cet état, que depuis l'année 1685, y compris les arrérages des intérêts, cette partie de la dette publique, au lieu d'avoir diminué, s'est accrue de près de cent millions de réaux, ou un million sterling [1].

La seconde classe de la dette publique comprend celles contractées par l'empereur Charles V pendant ses guerres. Elles montaient, suivant l'abbé Raynal, à mille millions de livres tournois; ce qui, à vingt-quatre pour la livre sterling, fait 41,666,666 livres. Mais comme l'intérêt seul était plus fort que tout

[1] 24,000,000 francs.

le revenu, l'état fit banqueroute dans l'année 1688.

A la mort de Charles II et à l'accession d'une nouvelle famille au trône, le crédit public reprit de la vigueur; et en moins d'un demi-siècle, on vit Philippe V se prévaloir de cette nouvelle confiance et contracter de nouveaux engagemens pour la somme d'environ sept millions sterling [1]. Son successeur, Ferdinand VI, consulta les casuistes les plus éclairés pour savoir si un souverain était obligé d'acquitter les dettes de son prédécesseur. Cette question fut solennellement décidée par la négative. Ferdinand ayant donc décidé qu'il ne remplirait pas les engagemens de Philippe V, accumula trésors sur trésors, et laissa, à sa mort, ses coffres bien remplis. Charles III, à son avénement au trône, trouva dans son trésor, suivant l'abbé Raynal, cent soixante millions de livres, et forma la pieuse résolution de payer toutes les dettes de son père; mais lorsqu'il eut dépensé cette somme, il consuma le reste en guerres inutiles. Il remit ensuite, pour gagner l'amour de ses sujets, comme avaient fait ses prédécesseurs, aux

[1] 168,000,000 francs.

différentes villes et provinces de son empire, tous les impôts arriérés; ce qui fut pour la plupart une très-grande faveur, car excepté la Gallice, toutes les provinces sont très-lentes à faire leurs paiemens.

Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'au moment où les Espagnols commencèrent la guerre pour l'émancipation de l'Amérique. Le ministre éprouvant alors le besoin d'argent, chercha les moyens de s'en procurer par le crédit du papier; faible expédient sous un gouvernement despotique et qui n'a jamais montré d'égard pour la foi publique. Il commença par donner cours à neuf millions de piastres [1], en quinze mille billets de six cents piastres chacun [2], portant intérêt à quatre pour cent. J'aurai dans la suite occasion de parler plus au long de cette transaction, lorsqu'il sera question de la nouvelle banque, qui a si bien rétabli le crédit de ce papier, que de vingt-quatre pour cent de perte qu'il éprouvait, il est venu à porter maintenant une prime.

Le gouvernement avoue l'émission de vingt-

[1] 47,250,000 francs.

[2] 3,150 francs.

huit millions sept cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cents piastres [1], à trois différentes époques durant la guerre; mais il prétend en avoir retiré un million deux cent mille [2]; de manière que si on estime la piastre trois schellings, le total de cette dette se monte à 4,139,985 liv. st., et son intérêt annuel, à 165,599 liv. st., ce qui n'est qu'une bagatelle en comparaison des dettes d'Angleterre et de France. Les *juros* ne sont pas compris dans ce calcul, parce qu'ils sont déduits sur le produit total des revenus, et la somme que j'ai portée est le montant net de la dette.

Tous les bons Espagnols se sont récriés contre les opérations de leur gouvernement relatives aux impôts. En conséquence de ces plaintes, le gouvernement, dans les relations avec l'étranger, a réglé les droits sur les importations et exportations, sur les marchandises manufacturées et sur les matières brutes, de manière à encourager les productions du pays; mais les *alcavalas* et *millones* agissent si puissamment contre ces mesures, que l'industrie du pays ne peut pas lever la tête ni

[1] 103,669,640 francs.
[2] 4,320,000 francs.

entrer en concurrence avec celle des nations qui ont le bonheur de jouir d'un système de finances plus raisonnable.

L'*alcavala* et ses *quatre pour cent* sont une taxe de quatorze pour cent qui se prélève sur tout ce qui se vend et s'échange, même sur les bœufs et les mules dont on se sert pour l'agriculture, sur les matières premières dont on se sert dans les manufactures, et sur les marchandises elles-mêmes toutes les fois qu'elles se vendent. Si on exigeait cet impôt avec rigueur, il occasionnerait une stagnation générale dans le commerce, peut-être même une résistance opiniâtre qui ferait chercher quelque remède au mal.

L'opération des *millones* n'est pas plus favorable aux manufactures. Cet impôt peut être considéré comme un *alcavala* additionnel, sous un autre nom et uniquement appliqué aux denrées; mais il est exigé avec une si grande rigueur, que même les particuliers sont obligés de payer huit réaux ou 1 s. $7\frac{1}{8}$d.[1] pour chaque brebis ou cochon tué sur leur domaine et destiné à leur propre consommation.

[1] 2 francs.

Lorsque le marquis de la Ensenada, premier ministre de Ferdinand VI, porta son attention sur cet objet, il vit clairement que l'Espagne ne pourrait jamais se relever tant qu'elle serait sous l'oppression de taxes semblables, et il conçut l'idée de leur subtituer une contribution fixée selon les moyens de chaque individu, et dont le total aurait équivalu à la somme perçue l'année précédente. Il établit, dans ce but, une commission de trente mille personnes pour faire les recherches nécessaires à l'exécution de son projet; mais son maître mourut avant qu'il eût pu accomplir cette entreprise, à laquelle il mettait beaucoup d'ardeur. Charles III succéda au trône, et on permit au marquis de la Ensenada de se retirer. Son successeur, homme de grands talens, ne perdit point de vue son excellent projet; c'était le marquis de Squilace, qui avait servi en Italie avec le nouveau roi, comme commissaire général, et l'avait suivi en Espagne où, après être devenu son ministre, il parvint bientôt, par ses intrigues, à réunir en lui seul tous les pouvoirs de l'état. On a accusé cet homme extraordinaire de rapacité; mais, quoi qu'il en soit, il est certain

que s'il avait continué à remplir sa place, l'Espagne aurait eu de grandes raisons d'admirer la sagesse de son administration. C'est à lui que le peuple de Madrid doit non-seulement la propreté de ses rues, mais sa sûreté contre les assassins, parce qu'il lui fit quitter la *capa* et le grand chapeau qui ne servaient qu'à cacher les desseins criminels. Quelque excellente que fût cette innovation, cette violence faite à un préjugé profondément enraciné, excita l'indignation générale; et comme elle fut accidentellement accompagnée d'une disette de blé, on vit un orage qui ne put se calmer que par la disgrace du ministre. Le roi lui-même en sentit le choc jusque sur son trône, et prit la fuite avec son favori; mais on l'engagea à revenir et à se montrer sur son balcon à son peuple furieux. Là, le vénérable comte de Revillagigedo, vice-roi du Mexique, sur la parole duquel le peuple pouvait compter, assura la multitude que le ministre, objet de leur ressentiment, était renvoyé et ne reviendrait plus. L'orage s'appaisa; Squilace se retira en Italie; et ainsi un moment de frénésie populaire rendit inutile et fit évanouir tous ses plans pour la réforme des finances, l'en-

couragement des manufactures et la restauration du royaume.

Les commissaires qui furent nommés pour évaluer les terres, l'industrie et le commerce des vingt-deux provinces que comprend le royaume de Castille, après avoir fait une déduction du tiers pour les cas imprévus, estimèrent le reste à deux mille cent cinquante-deux millions cent cinquante-sept mille trois cent soixante-quatre réaux de vellon [1], ou un peu plus de vingt-un millions et demi sterling. Ils estimèrent ensuite le produit des rentes provinciales, à cent trente-neuf millions de réaux de vellon [2], ou 390,000 liv. st. Il fut donc nécessaire pour percevoir un équivalent de cette somme, d'imposer une taxe de 6 $\frac{15}{34}$ pour cent sur les terres, les maisons, l'industrie et le commerce, en y comprenant les médecins, comédiens, musiciens, domestiques, agriculteurs et artisans; sans en excepter le clergé, qu'on estime posséder les deux cinquièmes de toutes les terres cultivées. Ce fut dans ce but qu'on publia, dans l'année 1770, un édit qui, comme tant d'autres, reste malheureuse-

[1] 534,039,341 francs.

[2] 34,750,000 francs.

ment sans effet. Un article de cet édit prouvait la sagesse de la tête qui l'avait conçu, car il y était ordonné que toute terre susceptible de rapporter payerait l'impôt, quoique non cultivée.

Nous avons vu que le papier-monnaie, auquel le gouvernement donna cours, perdit vingt-quatre pour cent jusqu'au moment où M. Cabarrus fit renaître le crédit public, et sauva l'état par l'institution d'une banque nationale. Cet homme est distingué par des talens extraordinaires, un jugement sain et une élocution facile. J'ai raconté plus haut dans quelle occasion j'eus le bonheur de me rencontrer avec lui. Il me fit alors l'honneur de me remarquer, et depuis il m'admettait chez lui chaque fois qu'il avait le temps de rassembler ses connaissances.

L'histoire de la banque de saint Charles est trop singulière pour la passer sous silence. Elle fut très-maltraitée dans les commencemens; mais l'application infatigable de celui qui en avait formé le plan, aidée du bon sens du comte de Florida-Blanca, surmontèrent toutes les difficultés, et donnèrent à cet établissement des fondemens solides, si l'on peut

appeler ainsi ce que le souffle d'un monarque faible ou un trait de plume d'un mauvais ministre peuvent détruire en un instant [1]. Lors de la première institution de la banque, elle consistait en cent cinquante actions de deux mille réaux chacune [2], ce qui constituait un capital de trois millions sterling [3]; avec la liberté d'ajouter annuellement pendant trente ans, trois mille actions, afin qu'aucun citoyen de l'empire espagnol ne fût exclu du bénéfice de cette entreprise.

Pour exciter la confiance du public, les directeurs ne devaient entrer dans aucune spéculation, excepté lorsque le roi leur donnerait une commission pour un commerce étranger ou lointain, ou pour favoriser l'agriculture et les manufactures du royaume; pour éloigner toute occasion de jalousie, la

[1] En effet, il y a quelques années que le ministre Sarena, mû par sa haine pour M. Cabarrus, a porté à cet établissement une atteinte fâcheuse, en lui retranchant une partie de ses priviléges, et en le discréditant aux yeux du public. Cependant, cette banque de S. Charles a continué de distribuer presque toutes les années un dividende de cinq à six pour cent.

[2] 500 francs.

[3] 75,000,000 francs.

banque ne devait avoir aucun *privilége exclusif* ni aucun monopole ; elle devait recevoir au pair les effets du gouvernement, et par conséquent leur procurer une circulation, même dans un temps où ils perdraient de vingt à vingt-quatre pour cent.

En dédommagement, ou comme on l'appelait, pour équivalent, la banque devait passer les contrats pour la nourriture et l'habillement des troupes et l'entretien de la marine, en se réservant dix pour cent de commission pour ses peines, et quatre pour cent par année pour tout l'argent qu'elle avancerait. Outre cela, elle devait jouir de l'*extraction* ou du *privilége exclusif* d'exporter des espèces en se faisant payer des négocians quatre pour cent pour le gouvernement, et trois pour cent pour la banque. Elle devait avoir un pour cent sur toutes les remises de la cour de Madrid à ses ministres en pays étrangers, et quatre pour cent pour escompter ses traites ; aucune substitution ne pouvait être valide contre les demandes de la banque.

Malgré tous ces encouragemens, les Espagnols n'eurent point de confiance dans cet établissement. Ils gardèrent leur argent dans

leurs coffres, ou prièrent les *gremios* de le prendre à deux pour cent d'intérêt, tandis qu'en France et en Suisse, les capitalistes entrèrent dans ce plan avec un tel empressement, que les actions gagnèrent jusqu'à trois cent pour cent; mais tout d'un coup les actionnaires furent saisis d'une terreur panique, et toute l'entreprise fut sur le point d'être entièrement détruite.

La banque, pour regagner la confiance, acheta plusieurs actions, prêta de l'argent à quatre pour cent aux actionnaires en prenant leurs actions en nantissement, et s'engagea en même temps à leur payer le dividende de sept pour cent, ou plus, s'il y avait lieu. Cette manœuvre singulière produisit l'effet désiré; car à Paris les propriétaires empruntèrent à la banque la somme de vingt millions de réaux [1], pour lesquels ils ne payaient que quatre pour cent, tandis qu'ils en retiraient neuf pour cent sans courir aucun risque; aussi les demandes d'actions se renouvelèrent de toutes parts.

On ne peut pas croire que la banque eût pu continuer long-temps cette singulière pratique. Une telle conduite l'eût bientôt dépouil-

[1] 5,000,000 francs.

lée de ses capitaux; car chaque propriétaire aurait emprunté de l'argent pour la valeur entière de son action, et la banque aurait été anéantie. Il fut donc résolu, à la quatrième assemblée générale, qu'on n'avancerait plus que cinq cents réaux sur une action de deux mille [1].

On pourra juger de la prospérité de ce nouvel établissement par l'état de ses bénéfices annuels.

Dans les années	Réaux vellon.	Ms.
1783, la banque gagna............	3,301,255	8
1784.........................	17,137,622	23
1785.........................	48,346,675	18
1786.........................	20,473,093	13

Cette dernière année, les actionnaires ne retirèrent que sept pour cent; mais dans la précédente, ils en avaient eu neuf, outre leur droit sur vingt-un millions de réaux placés dans la nouvelle compagnie des Philippines, dont je parlerai plus bas. On concevra aisément la raison de cette différence dans les bénéfices, et la nature des opérations de la banque, par les rapports faits aux propriétaires dans l'assemblée générale annuelle des années 1785 et 1786.

[1] 125 francs sur 500.

1785.

	Réaux.	Ms.
Intérêts sur le papier du gouvernement..	3,569,533	27
Escomptes des traites...............	1,260,519	18
Intérêt de l'argent avancé............	594,106	23
D° —— pour l'Amérique.............	503,118	32
D° —— pour l'approvisionnement de l'armée......................	1,435,109	12
D° —— pour le département de Cadix..	617,180	28
D° —— sur les lettres de change.......	1,411,904	5
Commission d'un pour cent sur les effets du gouvernement.................	253,164	14
D° —— pour l'Amérique............	197,450	3
D° —— de Cadix..................	870,913	29
Extraction d'espèces à trois pour cent...	11,883,656	23
Commission de dix pour cent sur les fournitures..........................	3,066,763	3
D° —— pour les *presidios*...........	407,024	32
D° —— pour la marine.............	1,187,221	13
D° —— pour les bois de construction...	765,892	29
D° —— pour le fer.................	201,434	27
Augmentation de valeur sur les actions..	21,552,840	»
	49,777,835	12
Dépenses à déduire.	1,431,159	28
Bénéfice total....	48,346,675	18
A déduire : fonds mis dans la compagnie Philippine..........................	21,000,000	»
Reste à être partagé.	27,346,675	18

1786.

	Réaux.	Ms.
Intérêts sur le papier du gouvernement.	936,920	»
Escompte des traites en déduisant le courtage	2,513,857	32
Intérêt de l'argent avancé sur les actions	2,386,803	15
Opérations de la banque à Cadix	4,007,960	20
Lettres de change pour le gouvernement.	20,602	15
Commission d'un pour cent pour les traites du gouvernement	247,264	28
D° —— pour l'Amérique	3,963	1
Extraction des espèces à trois pour cent.	10,234,299	22
Profit sur l'achat et les ventes des actions.	510,960	»»
Augmentation de valeur sur cinq mille quatre cent cinquante-trois actions achetées	1,616,210	20
	22,278,842	17
Frais d'administration à déduire.	1,805,749	4
Reste à être partagé	20,473,093	13

D'après ce rapport il paraît que

1° Le crédit de la banque procure une prompte circulation au papier du gouvernement, parce que l'intérêt de la portion qui, pendant le cours de cette année, était dans la possession de la banque, baissa de plus de trois milions et demi, à moins d'un million.

2° L'opération de l'escompte augmenta presque du double dans l'espace de douze mois.

3° Les intérêts pour l'argent avancé sur les actions montrent clairement que les propriétaires d'un cinquième du capital, avaient retiré leur portion; voulant ainsi que la chance d'un dividende restât au seul risque de ceux, qui par témérité, par folie, ou par inattention négligeaient de suivre leur exemple.

4° L'extraction ou l'exportation des espèces baissa considérablement; il était naturel de s'y attendre. Avant l'institution de la banque, lorsque le gouvernement permettait l'exportation des espèces, c'était moyennant un droit de quatre pour cent, dont le revenu était d'environ trois millions de réaux; mais lorsqu'il devint de l'intérêt de la banque de surveiller les contrebandiers, les droits s'élevèrent à seize millions. Cependant lorsqu'un chemin est fermé aux marchands, ils s'efforcent d'en trouver un autre, et sur-tout s'il s'agit de l'argent, ils surmontent aisément les obstacles qui s'opposent à son exportation.

5° Une source de revenu, qui produisit plus de cinq millions et demi dans l'année

1785, fut tarie l'année suivante. C'est une chose qui demande à être expliquée.

Le gouvernement étant fort embarrassé par le besoin d'argent avait été forcé, comme tous les prodigues, d'emprunter à des conditions très-désavantageuses, et il s'en repentit ensuite. La commission de dix pour cent parut exorbitante, et les cautions produites par les directeurs de la banque pour les articles qu'ils avaient achetés pour l'armée et la marine, ne satisfirent pas le ministre des finances. Outre ces objections le trésor épuisé n'était pas en état d'acquitter les dettes les plus justes envers la banque, ni de payer les arrérages que lui-même reconnaissait être légitimement dus. Tout était dans le désordre ; le ministre continuait à faire des menaces, et le directeur de la banque se plaignait très-haut. Le dernier insinua très à propos que dans un pays où la justice et les lois étaient muettes, et où le pouvoir arbitraire dominait, le ministre pouvait une fois piller la banque et se saisir par violence du capital entier; mais que dans un pareil cas, il ne devait pas s'attendre qu'on se fiât à lui une seconde fois, et qu'il devrait par conséquent renoncer pour jamais à l'idée d'une

banque. Cet argument ne fut pas sans effet, et le ministre décida que la banque conserverait le droit de fournir l'armée et la marine aux mêmes prix que l'avaient eu dernièrement les *gremios*, et que cette nouvelle ordonnance aurait un effet rétroactif. Ce marché fait ainsi fut plus avantageux au public; mais c'est au ministre des finances à décider s'il fut dans les règles de la justice.

Les *gremios* ou les cinq compagnies incorporées de Madrid, ont formé un capital pour acheter toutes les marchandises, et les vendre aux marchands en détail; les manufacturiers ne pouvant d'après les lois vendre en détail. Ce corps, outre le capital considérable qu'il possédait, et les emprunts immenses qu'il faisait à deux pour cent, passait tous les marchés pour la cour, les *présidios* et l'armée, soit pour la nourriture, soit pour les vêtemens des troupes; mais depuis l'établissement de la banque ce monopole à changé de main; et le gouvernement au lieu de se prévaloir de la concurrence entre les *gremios* et la banque, s'est confié à celle-ci pour augmenter son crédit.

Mais comme il ne suffit pas d'accorder

des marchés avantageux, si on ne remplit ses engagemens, le gouvernement convint de donner à la banque la délégation d'un droit de quatre pour cent sur l'extraction de l'argent, pendant trois ans, à moins que ses arrérages ne fussent payés avant ce terme.

En donnant ainsi les mains à un arrangement mutuel, les directeurs de la banque consentirent à avancer l'argent nécessaire pour faire un canal depuis Guadarama, au pied de la Sierra qui divise les deux Castilles, jusqu'à Séville, et de surveiller l'ouvrage, en recevant dix pour cent de commission, et quatre pour cent par an de tout l'argent qui se dépenserait.

Je pourrais donner ici quelqu'idée de la compagnie Philippine, dans laquelle la banque a engagé deux cent dix mille livres sterling, comme je l'ai déjà dit; mais je me réserve à en parler lorsque je serai à Cadix, ou j'aurai occasion de traiter du commerce, et plus particulièrement de celui qui se fait entre la métropole et ses colonies.

ÉTAT

De la Population de l'Espagne, et causes probables de la diminution considérable qu'elle a éprouvée plus anciennement.

Si on peut compter sur les derniers rapports faits au gouvernement, il paraîtrait que le total de la population de l'Espagne se montait, en 1787, à dix millions deux cent soixante-huit mille cent cinquante individus.

Ce nombre se compose comme suit [1] :

Hommes non mariés	2,926,229
Femmes dites	2,753,224
Hommes mariés	1,947,165
Femmes dites	1,943,496
Veufs	235,778
Veuves	462,258
Total	10,268,150

[1] Ces tableaux de la population de l'Espagne doivent inspirer assez de confiance, puisqu'ils sont les mêmes, à très-peu de chose près, que ceux que Bourgoing donne dans sa 4e édition de son *Tableau de l'Espagne moderne*, tome 1er, page 288. Ils

Dans ce nombre sont compris :

Le clergé paroissial, appelé *curas*.......	16,689
Assistans, appelés *tenientes curas*.......	5,771
Sacristains........................	10,873
Acolitos, ou aides pour assister à l'autel..	5,503
Ordinados de patrimonio, qui ont un patrimoine de trois réaux par jour........	13,244
Ordinados de menores, avec les ordres ecclésiastiques mineurs................	10,774
Beneficiados, ou chanoines des cathédrales, ou autres bénéficiers................	23,692
Moines............................	1,617
Religieuses........................	32,500
Béates............................	1,130
Sindics qui font les collectes pour les mendians............................	4,127
Inquisiteurs........................	2,705
	188,625
Domestiques mâles (*criados*)...........	280,092
Laboureurs journaliers (*jornaleros*).....	964,571
Paysans (*labradores*)................	907,197
Artisans...........................	270,989
Manufacturiers......................	39,750
Marchands.........................	34,339
Nobles (*hidalgos*)..................	480,589

nous montrent au moins que les deux voyageurs ont puisé à la même source, et que M. Bourgoing a tort dans son introduction de vouloir insinuer des doutes sur la véracité de Townsend.

Parmi ces derniers, quatre cent mille quarante habitent les provinces des Asturies, de Biscaye, de Burgos, de Gallice et de Léon.

Etat des Villes, etc. *suivant le dernier Rapport.*

Villes, cités (*ciudades*)	145
Bourgs (*villas*)	4,572
Villages (*lugares*)	12,732
Hameaux (*aldeas*)	1,058
Fermes (*granjas*)	815
Parcs, ou vastes enclos (*cotos redondos*)	611
Villes dépeuplées	1,511
Paroisses	18,972
Couvens	8,932

Proportion entre les Hommes et les Femmes dans plusieurs provinces.

	NON MARIÉS.		MARIÉS.		VEUFS.	
	Hommes.	Femmes.	Hommes	Femmes.	Hommes.	Femmes.
Andalonsie. . . .	219,770	191,141	132,589	131,445	20,666	42,542
Arragon	178,762	151,009	121,711	121,095	15,262	26,229
Asturies	94,503	101,799	63,886	64,166	7,410	14,069
Castille - Vieille.	20,638	19,424	14,806	14,816	1,442	2,764
Catalogne	222,369	225,392	146,630	151,195	18,671	37,345
Gallice.	264,313	394,633	243,568	243,568	33,321	60,789
Grenade	187,305	176,907	120,484	121,389	14,243	32,662
Madrid.	42,057	33,275	30,215	28,313	3,505	10,178
Minorque	7,763	7,213	5,441	5,441	384	1,486

Tels sont les résultats des derniers rapports faits au gouvernement. Comme dans l'année 1770, la population, d'après les mêmes documens, avait été évaluée à neuf millions trois cent sept mille huit cent trois individus, on en peut aisément conclure que, dans le cours de dix-sept ans, le nombre des habitans

de l'Espagne s'est accru de près d'un million. En 1723, il était de sept millions sept cent vingt-cinq mille; il est évident que depuis cette époque, la population a augmenté de plus de deux millions et demi. Mais les rapports faits au gouvernement ne sont pas toujours exacts, et Uztariz nous assure que le peuple, pour diminuer ses contributions en hommes et en argent, cache le montant réel de la population, et présente des rapports erronés. Il en a trouvé plusieurs qui étaient d'un cinquième, et quelques-uns même de moitié au-dessous de la vérité.

Si, de la quantité énoncée plus haut, et qui indique la population de l'année 1787, on déduisait trois cents cinquante huit mille deux cent soixante-quatre individus qui sont hors de la presqu'île, et qui habitent les îles ou les côtes d'Afrique, il nous en restera neuf millions neuf cent neuf mille huit cent quatre-vingt-six ; ensuite, en considérant que l'Espagne a cent quarante-huit mille quatre cent quarante-huit milles quarrés de surface, nous trouverons à peu près soixante personnes par mille. Cette population est considérable si on la compare à celle de la Russie, mais

elle est plus que médiocre en comparaison de celle de la France. En Russie, on compte cinq habitans par mille quarré, et en France, cent cinquante-sept. L'Angleterre est, à cet égard, entre la France et l'Espagne; mais ce dernier royaume, s'il était bien cultivé et bien gouverné, pourrait être le plus peuplé de l'Europe, sans en excepter la Hollande, qui doit, à ses lois sages et équitables, une population qui se monte à deux cent soixante-douze personnes sur un mille quarré. Bernardo [1] Ward, qui était employé dans le gouvernement espagnol, assure que dix-huit mille lieues quarrées des terres les plus fertiles de l'Espagne, y sont laissées en friche, et que plus de deux millions de personnages y vivent dans l'oisiveté [2].

Tous les écrivains conviennent qu'à des époques reculées l'Espagne était plus peuplée qu'à présent, et plusieurs ont essayé de découvrir la cause de sa dépopulation; mais comme ils se bornent ordinairement à une, ou qu'ils indiquent rarement plus de deux

[1] Necker et Zimmerman.

[2] *Proyecto Econ.* 1750.

ou trois de celles qui sont les plus frappantes, il peut être de quelqu'utilité de rappeler ici les différentes circonstances qui ont contribué à affaiblir cette nation, jadis si puissante, et à répandre, au moins comparativement, la désolation dans une des contrées les plus fertiles de l'Europe.

1° En 1347, la peste se manifesta avec une violence extraordinaire à Almeria. Pendant trois années consécutives, elle ravagea tellement l'Espagne, que plusieurs villes restèrent presque sans population; et que dans toute la presqu'île, le nombre des habitans se réduisit au tiers de ce qu'il était avant ce désastre. C'est de cette épidémie que mourut Alphonse XI, en assiégeant Gibraltar [1]. Dans les années suivantes, ce royaume fut souvent dévasté par des fièvres pestilentielles, venues d'Afrique, ou occasionnées par des disettes. En 1649, il périt plus de deux cent mille ames dans les provinces méridionales; et cette partie du pays n'est presque jamais sans fièvres putrides, intermittentes ou conta-

[1] *Campomanes, Industria popular*, page 168. *Ponz Viage*, tome VIII. *cap.* 5. *sect.* 60.

gieuses [1]. Une aussi grande étendue de terrain que celle occupée par cette presqu'île, sans communication par le moyen de canaux ou de chemins, divisée en une multitude de royaumes indépendans, et partagée ensuite en provinces, dont chacune exige des droits très-considérables sur l'introduction des grains qui viennent d'une autre, doit avoir souvent éprouvé des disettes.

En effet, on a fréquemment vu une province réduite aux extrémités de la famine, tandis que les autres étaient ruinées par la trop grande abondance de blé. En 1652, il se vendait à Séville 15 s. 3 d. [2] le boisseau; et en 1657, il ne valait que 1 s. 4 d [3]. Ce ne fut qu'en 1752, que par un sage réglement du marquis de la Ensenada, le blé put passer librement d'une province à l'autre; avant cette époque,

[1] Cette assertion de M. Townsend n'a été que trop confirmée par ces fièvres meurtrières et épidémiques, qui ont régné dernièrement pendant plusieurs années dans le midi de l'Espagne; mais le gouvernement paraît avoir senti la nécessité de prendre des mesures actives pour garantir autant que possible ces provinces du retour des pareils fléaux.

[2] 18 francs 30 centimes.

[3] 1 franc 60 centimes.

ce commerce était prohibé, même sur des vaisseaux espagnols [1]. On sait que la peste est une suite ordinaire de la famine.

La nourriture ordinaire du pays dispose ses habitans à recevoir plus aisément les miasmes; et la méthode suivie par les médecins, qui est d'ordonner indistinctement la saignée à tous leurs malades, ne tend qu'à augmenter le mal.

Il n'est donc pas surprenant que peu de pays aient éprouvé d'aussi grandes pertes par des maladies épidémiques, et aient été aussi fréquemment ravagés par des fièvres pestilentielles.

2° Pendant plus de sept siècles, depuis 714 jusqu'en 1492, l'Espagne fut dévastée par des guerres continuelles entre des nations belliqueuses, qui combattaient pour la souveraineté dans le cœur même de ce pays, divisé en plusieurs souverainetés, jusqu'au mariage de Ferdinand avec Isabelle, qui unit les deux couronnes de Castille et d'Arragon, et à la conquête de Grenade qui mit fin à l'empire des Maures.

3° En 1492, Colomb ouvrit une nouvelle route à l'ambition des Espagnols, et donna

[1] *Camp. Educ. pop. ap. part. ii.* p. 16.

naissance, par la découverte de l'Amérique; à ces *émigrations* qui n'ont point eu de fin.

Avant cette époque les nobles résidaient ordinairement dans leurs terres, et lorsqu'ils n'étaient pas à la guerre, ils s'occupaient eux-mêmes de leurs affaires. Sans accumuler des trésors, plusieurs étaient en état de mettre en campagne cinq ou six mille soldats; mais lorsqu'ils eurent vu l'or et l'argent du Pérou et du Mexique, ils devinrent impatiens d'obtenir des emplois dans ces régions lointaines, et négligèrent les moyens plus lents, mais plus certains, d'acquérir de la fortune en cultivant leurs terres. Il passa aussi une si grande quantité d'individus en Amérique, que les provinces maritimes éprouvèrent une grande diminution dans le nombre de leurs habitans.

Les émigrations, lorsqu'elles ont lieu régulièrement, et dans une proportion convenable, n'affaiblissent pas un état, ni ne diminuent point sensiblement la quantité des habitans qui restent; mais si elles sont soudaines et portées au delà de certaines bornes, elles causent la faiblesse et la dépopulation d'un pays. On peut observer l'effet des premières en Ecosse, en Suisse et dans une partie de l'Alle-

magne; celui des dernières fut sensible lors de la première découverte de l'Amérique, et a continué depuis lors à se faire sentir [1].

4° Depuis l'avénement de Charles Ier [2] au trône d'Espagne en 1506, ce pays fut engagé pendant plus de deux siècles dans des guerres qui ne laissèrent que de très-courts intervalles de paix, épuisèrent les trésors de l'Amérique, et firent verser le sang des sujets les plus braves, en Italie, en Allemagne, en Flandre, en Portugal et en France, dans le seul but de satisfaire la vanité des souverains et d'étendre les bornes de leur injuste puissance. Les successeurs immédiats de Charles restèrent possesseurs de l'Espagne, de Naples, de la Sicile, de la Sardaigne, de Milan, de la Franche-Comté, et des dix-sept provinces des pays-bas, outre le Portugal dont ils devinrent souverains en 1580, et leurs immenses territoires dans les deux Amériques; mais cet empire dispersé et faible en proportion de sa vaste étendue, consumait perpétuellement une quantité énorme d'hommes et d'argent,

[1] *Vido Osorio discurso universal*, adressé à Charles II, en 1686.

[2] Charles V, comme empereur d'Allemagne.

sans qu'il lui fût possible d'unir solidement, sous un seul commandement, des provinces aussi éloignées et aussi peu d'accord.

L'Espagne successivement en guerre avec toutes les puissances de l'Europe, enrichit ses ennemis, et s'appauvrit; parce que toutes les fois qu'elle déployait ses bannières, elle dispersait ses trésors, et après la victoire la plus brillante, elle ne manquait jamais de trouver ses forces entièrement épuisées. A la fin des deux premiers siècles qui suivirent la découverte de l'Amérique, elle fut réduite à la triste nécessité d'altérer ses monnaies; et son crédit était si bas, qu'elle donnait plus de trente pour cent pour se procurer de l'argent. Notre autorité à cet égard, est l'université de Tolède, comme le dit le comte de Campomanes dans son *éducation populaire*.

5° La cause de la dépopulation du royaume que l'on a généralement désignée comme étant la seule, est *l'expulsion des Maures* en 1613. On peut y ajouter l'expulsion antérieure des juifs, au nombre de huit cents mille, par Ferdinand et Isabelle, qui bannirent ces infidèles en signe de reconnaissance envers le ciel pour la prise de Grenade. Cette blessure

fut profonde; mais avant que la nation eût repris ses forces, bannir neuf cent mille de ses sujets les plus industrieux, fut un coup dont on se ressent encore cruellement, même de nos jours. Sous le gouvernement le plus sage, et dans les circonstances les plus favorables, il faudrait des siècles pour réparer une si grande perte.

6° En conséquence de l'expulsion des Maures, leurs *déprédations* répétées et presque continuelles, le long des côtes de la Méditerranée, rendirent les parties les plus fertiles de l'Espagne peu sûres à habiter, et leur produit précaire. Pendant le dernier siècle, le nombre des Espagnols captifs à Alger, a été environ de trente mille, et leur rançon est estimée l'une dans l'autre à mille piastres ou à cent cinquante livres sterling [1], ce qui monte en total à quatre millions et demi sterling [2]. Ces pirates trouvent dans le produit de la rançon de leurs prisonniers, des sommes suffisantes pour équiper leurs galères [3].

Le gouvernement a fait dernièrement un

[1] III. *Camp. Ap. i.* 373.

[2] 3,600 francs.

[3] 108,000,000 francs.

traité avec les Algériens, dans lequel, suivant l'opinion du comte de Campomanes, les ministres ont montré plus de prudence que lorsqu'ils ont cherché à détruire ce nid de forbans. Son jugement est fondé sur cette maxime *divide et impera;* soutenez les Algériens, afin de pouvoir affaiblir l'empire de Maroc.

7° On doit mettre au nombre des causes de dépopulation les *changemens de gouvernement;* non par rapport au sang des meilleurs citoyens, versé dans les combats, cette perte peut se réparer dans la suite des temps, mais à cause des variations continuelles d'un mauvais gouvernement. On doit avouer qu'on peut trouver sous un gouvernement despotique, la prudence et l'équité unies aux richesses et à la puissance; mais c'est ce que l'on n'a pas encore vu en Espagne. Dans des assemblées nationales, des hommes capables peuvent présenter leurs griefs, et chercher à les faire redresser; si l'Espagne avait joui de ses cortès depuis que les lumières se sont répandues en Europe, et que les citoyens ont commencé à soutenir leurs droits [1] et à secouer les chaînes de la tyrannie féodale, elle

[1] Il faut se ressouvenir que notre auteur écrivait avant

n'aurait pas gémi aussi long-temps sous l'oppression.

Quelques griefs ont à la vérité été redressés sur les représentations du comte de Campomanes; mais leur longue durée avait produit les plus funestes effets sur le royaume. Il est donc nécessaire d'en parler; je ne citerai que les principaux, et j'appuyerai ce que je dirai sur l'autorité d'écrivains estimables. Ces griefs sont relatifs aux revenus, à l'armée et à la police.

Jamais pays n'inventa un système de finance plus ruineux, ou moins favorable aux manufactures et au commerce. L'*alcavala* et ses *cientos*, qui est un impôt de quatorze pour cent sur toutes les marchandises, soit matières premières ou manufacturées, et qui se paye aussi souvent que la propriété change de mains; cet impôt, dis-je, fixé, non d'après le premier prix, mais d'après celui de la vente, et qui par conséquent augmente toujours, suffit seul pour causer une stagnation générale. L'effet en est évident en Castille, tandis

la révolution française, et dans un temps où on était bien éloigné de prévoir les excès auxquels elle entraînerait.

qu'en Catalogne et dans les provinces d'Arragon, ou Philippe V changea cette taxe contre un *équivalent*, l'industrie est générale et les manufactures y fleurissent. Le *millones*[1] qui est un impôt sur les denrées, tend à augmenter le prix du labour, et par-là devient indirectement un obstacle au commerce étranger. Des impôts aussi mal conçus et aussi onéreux, doivent nécessairement faire naître le désir de les frauder; alors à combien de vexations les marchands et les fabricans ne doivent-ils pas avoir été exposés de la part du gouvernement, sur-tout lorsque les revenus ont été loués à des fermiers, qui avec leurs employés, montaient au nombre de cent mille; ces harpies vigilantes étaient autorisées à placer leurs espions à la porte de chaque boutique, à examiner les livres des commerçans, à mettre leur sceau sur leurs marchandises, à requérir les témoignages de ceux qu'on envoyait acheter, avec l'attestation de l'acheteur lui-même, et à exiger des certificats de ceux sur qui les marchandises étaient trouvées. Les fermiers des impôts

[1] *Vide Camp. E. P. Ap. iv.* page 244.

étaient originairement des juifs, mais les richesses qu'on acquérait par les rapines, rendirent cet emploi honorable. La conduite malfaisante des fermiers exigeait hautement une réforme, et ce grief n'existe plus en Espagne. Mais que dirions-nous, si une nation plus éclairée qui se vante de sa liberté, se soumettait à une pareille oppression?

Il est évident que les vexations mentionnées ci-dessus, tendaient à dépeupler le pays; et Osorio, cité par le comte de Campomanes, dans son discours sur les maux que souffrait la nation, nous assure qu'ils ont produit cet effet. Il affirme que dans les villages, il n'y a pas un tiers des maisons qui aient échappé à la rapacité de ces fermiers des impôts, parce que lorsqu'il ne restait rien aux misérables paysans, ces exacteurs impitoyables saisissaient leurs maisons et en vendaient les matériaux au premier individu qui était tenté de les acheter. Cette cause de dépopulation ne fut détruite que dans l'année 1749 [1].

Parmi la multiplicité des causes qui produisent ce triste effet, une des principales, et

[1] *Vide Camp. E. P. Ap. I.* page 347.

qui est une conséquence nécessaire d'un mauvais gouvernement, c'est le *manque d'un marché libre*. On a pensé que pour prévenir une augmentation trop forte du prix des denrées, le magistrat devait intervenir entre l'acheteur et le vendeur; en conséquence il fixe le prix de toutes les denrées, même du blé, et des objets manufacturés; il n'en résulte de l'avantage que pour les alguazils, régidors et notaires, car cette opération ruine l'agriculture et décourage toute industrie. Ce mal fut introduit par Philippe II, lorsque l'or et l'argent de l'Amérique eurent diminué la valeur de celui de la mère patrie; ou comme le peuple s'en plaignait généralement, lorsque toutes les marchandises s'élevèrent à un prix exorbitant. Les effets de ce système désastreux ne s'étendirent qu'au royaume de Castille; car les provinces de Catalogne, d'Arragon et de Valence qui n'y furent pas soumises, sont plus peuplées et mieux cultivées, quoique leur sol, à l'exception de celui de Valence, soit loin d'être fertile [1]. Quant aux manufactures, ce fut sous le règne d'Alphonse-le-Sage, en 1256,

[1] *Vide Camp. E. P. Ap. i.* page 240, 254, 365, 418.

que les magistrats intervinrent pour la première fois, pour taxer le prix de leurs produits, et ils le fixèrent sans avoir égard à la bonté des matériaux, ou à la valeur de l'ouvrage. La conséquence fâcheuse d'une pareille coutume est frappante [1].

Dans l'intention de maintenir les denrées à un bas prix, le gouvernement avait, jusqu'en 1765, défendu l'exportation des grains; mais pour l'honneur de l'Espagne, nous pouvons observer que ce ne fut que neuf ans après cette époque que M. Turgot engagea Louis XVI à donner à la France la même liberté dont jouissait déjà l'Espagne, et que cette mesure produisit un aussi bon effet. Les progrès de l'agriculture, l'accroissement prodigieux de la quantité des grains, et la diminution de leur prix, qui furent une conséquence de ce sage réglement et de la liberté accordée au boulanger pour la vente de sa marchandise, suffirent pour prouver combien la population devait avoir souffert de la restriction qui régnait auparavant.

L'ignorance et la jalousie du gouverne-

[1] *Vide Camp. E. P. Ap. iv.* page 64.

ment ne se bornaient pas à ce qui avait rapport au blé, car dirigé par les mêmes vues étroites et la même fausse politique, le roi d'Espagne à découragé, et décourage encore, l'éducation des chevaux, qui, si elle n'était pas entravée, serait une source intarissable de richesses. Les différens moyens adoptés pour donner de l'accroissement à cette branche d'industrie agricole, produisent un effet opposé. En borner le marché, c'est en diminuer le prix; obliger les fermiers à enregistrer leurs chevaux avec leur âge, leur couleur et leur taille; en exiger un rapport exact et les soumettre à des amendes onéreuses; les barrasser de visiteurs incommodes, et les laisser à la merci d'employés sans éducation; toutes ces mesures ne peuvent exciter l'industrie des cultivateurs, ni les encourager à s'occuper de la production d'un article si utile. L'intention du roi est de monter sa cavalerie à peu de frais; mais si l'on continue à vexer ainsi ceux qui élèvent des chevaux, la race en manquera et les mules les remplaceront. Ouvrez les portes, multipliez les marchés, donnez la liberté au commerce, et laissez les fermiers poursuivre tranquillement leurs diffé-

rentes opérations; donnez à leur industrie un vaste champ; protégez leurs personnes et leurs propriétés, et alors la sévérité des magistrats deviendra inutile.

C'est par les mêmes principes erronés qu'on à découragé les *commerçans* ou faiseurs d'affaires en blé et en bétail, dans l'idée qu'ils en faisaient hausser le prix. Cette erreur n'a pas été bornée à l'Espagne; car, dans les statuts Anglais, on trouve des lois contre les blattiers. Cependant, faute d'intermédiaires, l'attention du fermier serait sans cesse distraite, et faute d'une prompte vente de ses denrées, il n'aurait ni assez de temps ni assez de capitaux pour conduire ses affaires d'une manière avantageuse. Ces intermédiaires facilitent les débouchés, contribuent ainsi à augmenter les productions; mais par une singulière fluctuation de principes, tandis que l'on décourageait ainsi ces commerçans en blé et en bétail, on défendait aux manufactures de vendre en détail, de peur que cela ne nuisit au commerce des *gremios* [1].

Avant 1750, les *pêcheries* étaient très-

[1] *Vide Camp. E. P.*

découragées par la rapacité des *corrégidores*, *alcaldes*, *régidores* et autres magistrats, qui dépouillaient les pêcheurs de leurs meilleurs poissons, comme une récompense de leur peine à tenir les assises, et les ruinaient en fixant un prix trop bas. Je parlerai de ces griefs, en traitant de la pêche de Carthagène.

Depuis l'avénement de la famille actuellement régnante, une sage politique a engagé à établir des casernes. Avant le commencement de ce siècle, les militaires étaient logés dans les maisons des paysans. En 1686, Osorio représenta qu'on avait détruit la plupart des villages en Espagne en y mettant des soldats en quartier. On peut aisément le concevoir, lorsqu'on saura que le salaire des militaires n'était nullement une paye régulière.

Je traiterai de la *police*, en décrivant Cadix et Malaga; il suffit d'observer ici que comme les *régidores* ont acheté leur place, ils doivent naturellement chercher à s'indemniser; et quoique les députés et les syndics aient une autorité égale à la leur, et soient à présent élus par le peuple, ce n'est que depuis 1766, que ce palliatif a été imaginé.

Le peuple étant ainsi par-tout pillé et opprimé, ne pouvait ni s'accroître ni multiplier comme sous un gouvernement équitable.

8° Les *couvens* ne sont en aucune manière favorables à la population. Ceux d'Espagne sont au nombre de huit mille neuf cent trente-deux; ils contiennent plus de quatre-vingt-quatorze mille moines ou religieuses, et les personnes vouées par leurs vœux au célibat, ne sont pas beaucoup au-dessous de deux cent mille. Cependant cette surabondance de fainéans, peut-être considérée non comme la cause, mais comme l'effet de la décadence du pays; car leur nombre est fort augmenté par la stagnation du commerce. L'université de Tolède, dans un mémoire présenté à Philippe III, au commencement du dix-septième siècle, se plaint de ce qu'il n'y a pas eu un dixième du nombre ordinaire des mariages; et que dans quelques provinces, pendant que le commerce y fleurissait, on disait : *Quien ha oficio, ha beneficio; celui qui à un commerce à le meilleur bénéfice;* tandis qu'à présent, tous les parens, redoutant la pauvreté et la misère attachés au commerce, sont enclins à élever leurs enfans pour en faire des moines,

des religieuses et des prêtres, ou même à les exposer à périr dans leur enfance. Quelques-uns des meilleurs auteurs Espagnols qui ont écrit sur l'économie politique, se sont déclarés contre la multiplication des couvens; et les cortès, avec le consentement de Philippe IV, ont décidé, vers le milieu du dernier siècle, qu'on n'en bâtirait plus; mais comme l'opinion générale est plus puissante que les lois, cette résolution est restée sans effet. Une fois établis, ils ne sont pas aisément supprimés, à cause des messes innombrables qui doivent se dire journellement pour les ames en purgatoire.

9° Les fêtes multipliées tendent à dépeupler un pays. Benoît XIV en diminua le nombre dans ses états temporels, et recommanda une pareille réduction à son clergé. En conséquence, dans le diocèse de Tolède, les habitans n'ont pas maintenant plus de quatre-vingt-treize fêtes générales, sans comprendre les fêtes spéciales de chaque paroisse et des maisons religieuses, qui dans toutes les villes augmentent le nombre des jours inutiles. Si nous y ajoutons les fêtes occasionnelles de combats de taureaux, et les lundis réclamés

par les apprentis et journaliers pour leurs récréations, nous diminuerons considérablement le nombre des jours ouvrables; alors même nous serons encore obligés de faire une réduction sur le temps du travail, parce qu'il est rare que toutes les heures y soient employées; de manière que si on porte en compte les heures d'oisiveté, on verra qu'il n'en reste pas plus d'un tiers, et peut-être même plus d'un quart pour le travail. Comment donc serait-il possible de supporter la concurrence avec des nations plus laborieuses [1].

10° Le *droit de parcours* tend à dépeupler un pays. Les pâturages et le labour doivent toujours être unis. La même quantité de terre, qui, en vaine pâture, n'exige que le travail d'une seule famille, donnerait de l'occupation à vingt ou même à quarante si elle était cultivée. En Espagne, depuis 1350, époque à laqu'elle la peste emporta les deux tiers des habitans, les lois de la *Mesta* ont mis une différence fâcheuse entre le berger et le laboureur, en empêchant l'un de tirer le moindre avantage de l'autre; de manière que sous la sanction d'un code particulier, cinq millions de

[1] *Vide Camp. E. P.* page 274.

moutons empêchent non-seulement d'enrichir les terres sur lesquelles ils se nourrissent, mais mettent un obstacle à ce qu'on les cultive. Indépendamment des troupeaux de mérinos, plusieurs grands propriétaires ont laissé des villages tomber en ruines, pour avoir changé leurs terres en pâturages.

11° Le manque d'un *code rural*, est encore une source de dépopulation. Avant qu'on eût enlevé les provinces méridionales à la domination des Maures, l'état de division et de bouleversement de la péninsule, obligeait les paysans à chercher un refuge dans les villes, ou du moins à réunir plusieurs villages pour leur défense mutuelle; c'est pourquoi on voit rarement dans les provinces méridionales de l'Espagne, des fermes isolées, séparées et éloignées des villes. Les villes et les villages furent bâtis dans les endroits les plus fertiles, et il restait entr'eux de vastes espaces de terre peu susceptibles de culture. Lorsque la peste de 1347 eut répandu la désolation dans le pays, plusieurs villes et villages tombèrent en ruines; aussi la distance entre ceux qui restèrent fut-elle considérablement augmentée. On peut attribuer à cet événement le terri-

toire étendu qu'un grand nombre de villes possèdent autour d'elles, qui est quelquefois de dix à quinze milles de diamètre, et dont les extrémités sont par conséquent trop éloignées de l'habitation des fermiers pour qu'il soit possible de les cultiver. On voit près des villages des vignes, des oliviers, des figuiers et des grains; mais au delà tout est nud et désert.

Avant la conquête de l'Espagne sur les Maures, lorsque les princes chrétiens conçurent le projet de faire la guerre à ces infidèles, ils invitèrent la grande noblesse des autres contrées, et leurs grands vassaux[1], à se joindre à eux. Plusieurs d'entre ceux-ci pouvaient mettre en campagne cinq à six mille vassaux, et s'engageaient à les entretenir, au moins jusqu'aux frontières, à leurs dépens. Mais comme la plupart étaient réellement de petits souverains indépendans, le prince était obligé de les flatter, et ne pouvait les engager à se ranger sous ses drapeaux, que par l'espérance de faire des conquêtes pour leur propre compte; ce seul motif les décidait à le suivre,, et c'est de-là qu'ils ont acquis par les armes, des villes et des villages, avec des districts très-étendus.

A des époques subséquentes, la grande noblesse prenant avantage de la minorité de ses souverains, soit en prétendant elle-même à la régence, soit en causant de l'embarras aux régens, extorquait des parties considérables des domaines du roi, telles que des villes et des villages, avec le pays adjacent que ces nobles transmettaient à leur postérité.

Plusieurs de ces immenses propriétés ont été réunies par des mariages; de manière que trois grands seigneurs, les ducs d'*Osuna*, d'*Alba* et de *Medina-Cœli*, possèdent presque toute la province d'Andalousie, et le dernier réclame par héritage la plus grande partie de la Catalogne.

De pareilles possessions, qui passent par substitution, sont loin de favoriser la population, sur-tout lorsque le propriétaire ne réside jamais dans ses terres; et comme il est souvent gêné pour trouver des ressources, il a peu d'inclination et encore moins de possibilité de faire des changemens avantageux pour ses héritiers.

12° A ce manque de paysans, on peut ajouter celui de *riches fermiers*. J'ai déjà remarqué en parlant de la cour, que la plu-

part des grandes propriétés, sont en administration, c'est-à-dire, cultivées par des économes pour le compte du seigneur, et que par conséquent elles produisent peu. Les fermiers payent ordinairement la rente en denrées; ainsi, quand une mauvaise récolte rend les blés chers, le fermier est ruiné: aussi est-il difficile à un fermier de se charger d'une ferme avec des capitaux suffisans pour la conduire. Il est prouvé en agriculture que pour tirer un parti avantageux d'une propriété, il faut un capital au moins égal à cinq fois la rente; mais en Espagne, on n'en trouve guère de pareils. Cependant si on exécutait ce que le comte de Campomanes a cherché depuis loug-temps à établir, c'est-à-dire, un code rural; si on permettait, comme il l'a proposé, à chaque individu de cultiver la quantité de terres incultes qu'il lui plairait, sans une concession spéciale du propriétaire, et d'en jouir comme un fermier en en payant une rente égale à sa valeur avant cette amélioration, ces terres cultivées formeraient par la suite une métairie et une ferme, et par conséquent, la population s'accroîtrait.

13° Les *manufactures et monopoles du*

gouvernement, ont une influence funeste sur la population; car aucun entrepreneur particulier ne peut entrer en concurrence avec son souverain; et par-tout où il y a un grand monopole, le commerce ne prospérera jamais. Le monarque Espagnol a des manufactures de draps, à Guadalajara et à Brihuega:

De Porcelaine, au palais de Buen-Retiro;
De cartes, à Madrid et à Malaga;
De glaces, à Saint-Ildefonse;
De papier, à Ségovie;
De poterie, à Talavera;
De salpêtre, à Madrid et ailleurs;
De bas, à Valdemoro;
D'épées, à Tolède;
De tapisseries, à Madrid;
De tissu d'or, à Talavera;

Il a le monopole de l'eau-de-vie, des cartes, de la poudre à tirer, du plomb, du mercure, de la cire à cacheter, du sel, du soufre et du tabac.

14° On peut ajouter encore, comme une cause de la dépopulation, le *préjugé national* contre le commerce. Lorsque les juifs étaient marchands, et que les arts mécaniques étaient abandonnés aux Maures, ou au plus

bas peuple, les grands ou nobles n'ambitionnaient que les honneurs militaires. Après la conquête de Grenade, les Maures continuèrent à avoir les principales manufactures; ils excellaient dans la culture des terres. Lorsqu'ils furent bannis ainsi que les juifs, ils laissèrent un vide que le fier Espagnol était peu disposé à remplir, accoutumé depuis des siècles à l'exercice des armes, et regardant avec dédain les occupations mécaniques; l'aversion qu'elles lui avaient inspirée fut augmentée par sa haine et son mépris pour ceux qu'il avait été accoutumé de voir s'en occuper. On lui avait appris de bonne heure à regarder le commerce comme déshonorable; et soit qu'il fréquentât le théâtre, ou qu'il prêtât l'oreille aux discours de ses orateurs, il ne pouvait qu'être confirmé dans son opinion. Aujourd'hui même, plusieurs individus qui se targuent de la noblesse de leurs ancêtres, aimeraient mieux mourir de faim que de travailler, et sur-tout que d'exercer une profession qui, suivant leurs préventions, les dégraderait et les ferait déroger à leur noblesse.

Nous ne devons pas croire que les Espa-

gnols soient naturellement indolens; ils sont remarquables par leur activité, capables des exercices les plus rudes, et patiens dans la fatigue; si donc ils sont inactifs, on doit en chercher la cause ailleurs que dans leur caractère : une des principales est certainement le préjugé national.

15° Qu'il me soit permis d'exposer ici une des causes de la dépopulation de l'Espagne, qui m'a été indiquée par un Espagnol, car je n'ai pas eu moi-même l'occasion d'en apercevoir aucune trace. Il est reconnu par le comte de Campomanes, qu'il existe un préjugé national contre *l'établissement des étrangers en Espagne*. En 1623, on permit aux étrangers de se faire naturaliser, et de prendre des fermes, ou d'exercer des arts mécaniques, pourvu qu'ils se fixassent à la distance de deux lieues des côtes; mais comme très-peu d'étrangers, peut-être même aucun, ne se prévalurent de cette indulgence, le roi actüel étendit ce privilége, en 1773, à tous les marchands, et leur permit d'habiter tous les ports quelconques. On sait que les Espagnols ont peu de communication avec les autres nations, car ils ne quittent guère leur

pays que pour aller en Amérique; et peu d'étrangers passent dans cette presqu'île; cette espèce d'isolement fait que les arts, les sciences et les manufactures n'y ont pas fait des progrès, et y paraissent être en arrière au moins d'un siècle, de celles du reste de l'Europe. En 1655, D. Francisco Martinez de Mata, auteur de beaucoup de réputation, se plaignit dans son septième discours sur la dépopulation de l'Espagne, de ce que cent vingt mille étrangers qui travaillaient à meilleur marché et mieux en apparence que les gens du pays, avaient eu la permission de se répandre dans le royaume; qu'ils y étaient entrés pauvres; mais qu'ils avaient su, par leur habileté et leur industrie, acquérir de grandes richesses, et s'étaient retirés chez eux chargés d'or. Il affirme qu'ils emportaient avec eux annuellement plus de huit cent mille livres, ou sept millions trois cent vingt mille ducats; mais il oublie de dire que ces hommes ne faisaient que remplir le vide occasionné récemment par l'expulsion des Maures, et s'adonnaient à des occupations que les fiers Espagnols dédaignaient. Il recommande de faire l'aumône aux étrangers, mais de ne pas leur

donner de l'ouvrage; et pour appuyer ses conseils, il raconte l'histoire d'un maréchal Espagnol, comme un exemple à suivre. Cet homme était allé à Paris pour y travailler de son métier; mais étant menacé d'être mis à mort s'il se hasardait à exercer son art, il se retira à Bordeaux, espérant y éprouver une réception plus hospitalière; mais arrivé là, on lui fit couper un bras, afin qu'il fût hors d'état de travailler, et on le priva ainsi du moyen de gagner sa vie [1].

16° La *persécution* est une grande cause de la dépopulation, et a empêché, comme le préjugé contre les étrangers, plusieurs sujets utiles de devenir membres de l'état. Il serait trop long d'énumérer tous les avantages attachés à la tolérance. De même que sans une religion établie, les pauvres seraient négligés, et que les villages courraient au moins le risque de perdre toute connaissance de la divinité; de même sans la tolérance, il ne peut y avoir de concurrence, ni par conséquent d'émulation, sans laquelle le zèle languit et les mœurs se détruisent; et ainsi dans la suite

[1] *Camp. E. P. Ap.* 4, page 184.

des temps, les vérités les plus importantes finissent par être entièrement oubliées.

Le bon évêque d'Oviédo, s'affligeant sur les mœurs du temps, se consolait au moins par la persuasion que, grâces au zèle de l'inquisition et à son autorité, il n'y avait point d'infidèles en Espagne. Quant à moi, je suis persuadé qu'on en trouvera un plus grand nombre au milieu de l'engourdissement de l'ignorance en Espagne, qu'au milieu de l'activité des sciences en Angleterre et en France.

Toutes les nations éclairées de l'Europe, ont au moins reconnu la folie de la persécution. Elles semblent persuadées que l'affluence des étrangers, avec leurs biens, leurs connaissances et leur industrie, est proportionnée à l'étendue de la tolérance. On convient généralement qu'ils contribuent à enrichir un pays, et qu'en augmentant la masse du peuple, ils rendent plus puissante une contrée dans laquelle tous les citoyens sans distinction jouissent de la liberté civile et religieuse[1].

[1] Il est bien reconnu que la tolérance est un bienfait dont tout bon gouvernement doit faire jouir ses sujets; mais les Espagnols sentent peu cette vérité, puisqu'ils ont tant de peine à accorder un coin de terre pour ensévelir

17. *L'or et l'argent d'Amérique*, au lieu d'animer le pays et d'exciter l'industrie, au lieu de donner de la vie et de la vigueur à toute la communauté par l'accroissement des arts, des manufactures et du commerce, ont produit un effet opposé, et ont amené la faiblesse, la pauvreté et la dépopulation. Les biens qui proviennent de l'industrie, ressemblent à un fleuve large, mais tranquille qui, coulant silencieusement et sans presque se faire apercevoir, fertilise toute la contrée qu'il traverse; mais les trésors du nouveau monde, se précipitant comme un torrent, se sont fait voir, entendre, sentir, et même admirer; cependant leur premier effet a été de ruiner et désoler l'endroit sur lequel ils ont afflué. Le choc fut soudain, et le contraste trop violent. L'Espagne avait une surabondance d'espèces, tandis qu'en comparaison les autres nations étaient dans la plus extrême misère. Le prix du travail des manufactures et des denrées, se proportionna à la quantité d'argent en cir-

le corps mort d'un réformé. Il y a cependant à Alicante un petit cimetière, fermé de murs, réservé aux protestans; mais il ne leur est permis d'y enterrer leurs morts que de nuit, et sans flambeaux.

culation. La conséquence est facile à apercevoir : l'industrie fit des progrès dans les contrées les plus pauvres, et elle déclina dans celles qui étaient riches; toutes les manufactures y tombèrent en décadence. Tout y fut apporté du dehors, et jusqu'au commencement du siècle actuel, l'Espagne acheta de la Hollande tous ses soldats, ainsi que ses mâts et ses cordages; de la France, ses agrets; de l'Angleterre, ses munitions, et des Génois, jusqu'à ses gallions [1].

Cette cause de dépopulation, combinée avec toutes celles dont nous avons parlé ci-dessus, devint plus désastreuse pour la prospérité de l'Espagne, que si les autres circonstances eussent été plus favorables. Si le pays eût été plus peuplé et mieux gouverné; si la paix y eût régné; s'il eût été bien cultivé; si les manufactures y eussent fleuri; si les couvens y eussent été récemment détruits et les fêtes abolies; si l'émigration eût cessé, et si les étrangers y eussent abondé avec leur industrie et leurs talens; seulement alors ces richesses eussent pu donner une nouvelle vigueur à la nation. Mais au lieu de ce bon

[1] *Voyez* Martinez de Mata, *Discurso* 8.

effet, on dota un grand nombre de couvens; on multiplia les fainéans, et cette surabondance soudaine de principes vivifians, produisit un engourdissement qui se termina par une maladie politique, semblable à celle qui, dans de pareilles circonstances, affecte le corps humain. Aujourd'hui même la valeur des espèces étant d'environ six pour cent moindre en Espagne que dans les autres pays, cette différence opère précisément dans la même proportion contre ses manufactures et sa population.

18. Parmi les causes de dépopulation, le comte de Campomanes reconnaît les *corporations*[1] avec des privilèges exclusifs qui gênent les gens industrieux, les empêchent de se vouer à ces arts mécaniques pour lesquels ils se sentent de l'aptitude, et établis-

[1] On a bien senti tous les inconvéniens de ces corporations en France; aussi les y a-t-on entièrement abolies : peut-être a-t-on été trop loin, car il suffit maintenant qu'un ouvrier ménuisier, charpentier, mâçon, etc. ait de quoi acheter quelques outils et payer une patente, pour qu'il se croie maître dans son art, avant même qu'il ait fait un apprentissage suffisant pour en connaître tous les principes.

sent des monopoles qui font tort à tout le pays.

En Espagne, les priviléges sont certainement nuisibles à un degré dont ne peuvent se faire d'idée ceux qui n'ont pas été témoins de pareils abus. Toutes les compagnies de commerçans ou *gremios* se sont formées en associations religieuses; quelques-unes sont créées par l'autorité royale, et avec des lettres-patentes; d'autres, par la connivence de la couronne; mais toutes par une violation des lois.

Chaque association est gouvernée par un *mayor* et des commissaires, qui font des lois, jugent les coupables, et prétendent, dans plusieurs cas, être exempts des tribunaux publics de leurs pays. Il n'y a que les membres de ces communautés qui puissent exercer ces arts mécaniques, ou être intéressés dans ce commerce : pour y être admis comme membre, on paye une forte somme, et ces associations sont une source annuelle de dépense pour chaque individu.

Ce n'est pas cependant le plus grand mal; mais le *mayor* et ses officiers, pendant leur année de service, non-seulement négligent leurs affaires, mais la vanité et l'ostentation

les induisent à faire des dépenses qui ruinent leur famille, ou du moins les gênent extrêmement eux-mêmes dans leur commerce.

Ces corporations une fois établies, leurs lois oppressives ont banni tous les arts mécaniques des petites villes et des villages. Elles ont aussi étendu leur monopole dans les grandes cités, en limitant le nombre d'individus qui pouvaient s'occuper de chaque branche d'industrie, et en fixant, dans des bornes peu raisonnables la résidence de ceux qui y sont intéressés. Elles opérèrent cet effet en assignant la distance d'une boutique à l'autre, sous prétexte que deux boutiques vendant les mêmes marchandises, ne devaient pas être trop rapprochées, de crainte de se faire tort l'une à l'autre; ou bien en assemblant dans une même rue ou dans un même quartier tous les artisans de la même profession, comme les orfévres, etc., sous le prétexte plausible que de cette manière le magistrat pouvait plus aisément surveiller leurs ouvrages, et le titre des matières qu'ils travaillaient.

Dans plusieurs cas, les différens *grémios* se nuisent les uns aux autres. Ainsi, par

exemple, le charpentier ne peut pas exercer son industrie sur de l'acajou, ou tout autre bois que du sapin, et il ne peut non plus faire aucun ouvrage qui appartienne au tourneur. Le tourneur, de son côté, doit borner son industrie et son travail à des bois doux, et ne doit pas se hasarder à travailler l'ivoire, ni aucun métal, lors même qu'il serait réduit à la pauvreté par le manque d'ouvrage. De même le charron ne peut pas, dans une pareille détresse, quelle que soit son habileté, étendre ses opérations au delà des bornes prescrites, et empiéter sur les ouvrages du faiseur de carrosses, qui ne peut pas non plus raccommoder des roues de chariots d'aucune espèce. Le barbier doit raser, arracher des dents et saigner; mais il ne peut pas occuper ses momens de loisir à faire des perruques. De même que les mécaniciens sont obligés de s'en tenir à leur art, les marchands se bornent aux seuls articles de leur commerce, et les fabricans ne peuvent, sous aucun prétexte, prétendre ouvrir un magasin et vendre en détail.

Mais ces abus ne sont pas les seuls qui demandent à être réformés. Plusieurs corpo-

rations se sont ingérées, mal à propos, de lier les mains des manufacturiers par des réglemens concernant leur conduite dans les affaires et les productions de leur art; réglemens qui, s'ils étaient rigidement observés, empêcheraient toute amélioration, et détruiraient le commerce, en donnant aux étrangers un avantage manifeste pour leurs marchandises.

Dans les royaumes de Castille et d'Arragon, les associations enregistrées sont au nombre de vingt-cinq mille cinq cent quatre-vingt-un, et leurs dépenses réunies se montent à environ onze millions six cent quatre-vingt-sept mille huit cent soixante-un réaux. Leur revenu n'est pas tout employé en repas, en salaire des officiers, en pensions pour les veuves, ni même en procès qu'on dit être nombreux et fort coûteux; mais des sommes considérables sont dépensées pour faire dire des messes, soit pour les ames qui viennent de quitter ce monde, soit pour celles qui sont en purgatoire, soit pour la prospérité de l'association dans laquelle chaque individu a un intérêt proportionné. Cette circonstance fait que ces communautés jouissent de la pro-

tection des cours ecclésiastiques auxquelles, dans des cas de nécessité, elles appèlent fréquemment.

Ces corporations patentées prétendent à un privilége exclusif par une concession royale; et sous ce prétexte, elles résistent à toute réforme, sans considérer, comme le comte de Campomanes le remarque fort bien, qu'une condition essentielle de ces concessions est *sin perjuicio de tercero*, c'est-à-dire qu'elles ne doivent rien contenir qui puisse être *préjudiciable à un tiers* ou faire tort aux citoyens en général.

19° Les *lois somptuaires* peuvent être rangées de même parmi les opérations qui entravent les manufactures et contribuent par-là à la dépopulation d'un pays. C'est Montesquieu qui applique cette remarque à l'Espagne, et les faits prouvent la vérité de son observation; si on avait abandonné le choix des habillemens au goût et au caprice des habitans, un grand nombre de leurs manufactures, qui maintenant sont perdues, auraient été soutenues par la certitude d'un prompt débit.

20° Si toute l'Europe était restée au même

niveau qu'au quinzième siècle, les causes de dépopulation citées ci-dessus, n'auraient pas été si vivement senties en Espagne; mais malheureusement pour ce pays, elles lui sont devenues plus funestes encore par l'accroissement de l'industrie, et par conséquent de la prospérité des nations rivales, dans lesquelles les couvens furent abandonnés, les fêtes nombreuses abolies; où les étrangers purent affluer, où les propriétés avaient été depuis long-temps plus également divisées, et où le commerce nouvellement introduit, introduisait la puissance et les richesses. Ces nations s'élevaient et s'agrandissaient à mesure que leur liberté civile, religieuse et commerciale s'établissait. Semblable au chêne majestueux qui étend son ombrage jusque sur les faibles arbrisseaux qui l'entourent, elles ne permirent point à l'Espagne de s'élever.

Si on suppose toutes les nations également bien gouvernées, et jouissant du même degré de liberté civile, commerciale et religieuse, les richesses et la prospérité de l'une, s'étendraient également à toutes. Mais si une nation continue à être libre, en pleine possession de la confiance et du crédit public, tandis qu'une

autre gouvernée par un pouvoir despotique, soumise au caprice d'un monarque faible, ou d'un ministre inepte, se trouve par conséquent dénuée de toute confiance et de tout crédit public, on verra la première croître en opulence et en pouvoir, tandis que l'autre déchoira, et les hommes libres feront la loi aux esclaves.

Avec tant de causes de dépopulation, ce fut en vain, qu'en 1623, Philippe IV chercha à encourager les mariages par une prime spéciale; en vain accorda-t-il la jouissance pendant quatre ans de tous les priviléges de la noblesse à tous les nouveaux mariés; en vain priva-t-il les nobles de leurs priviléges, s'ils étaient encore célibataires à l'âge de vingtcinq ans; et en vain offrit-il pour la vie, toutes les exemptions dont jouit la noblesse à tout homme père de six enfans : mais si le peuple profitait de la crise actuelle pour bannir ses inquisiteurs et recouvrer sa liberté; si, heureux de posséder une des plus fertiles contréesde la terre, les Espagnols savaient mettre des bornes à leur vaste empire et fixer les limites de leur ambition à leur péninsule et y cultiver les arts de la paix; s'ils chérissaient

l'industrie, abolissaient les ordres monastiques, diminuaient le nombre de leurs fêtes, établissaient un code rural, et secouaient les fers qui entravent leur commerce, on peut, en considérant le sol, le climat, l'abondance d'eau, les productions naturelles, les rivières, les ports et la situation locale de ce royaume, se hasarder à affirmer qu'il n'y a pas de pays de la même étendue qui put être plus populeux, plus riche et plus puissant que l'Espagne. Qu'elle ait une fois son véritable intérêt en vue, et toute l'Europe se réjouira de sa prospérité.

DES MINISTRES D'ÉTAT,

ET DE QUELQUES INDIVIDUS EN PLACE.

Avant de quitter Madrid, je dois donner une légère idée des ministres d'état, et de quelques-uns des principaux personnages de la cour, en commençant par exposer le changement opéré dans la forme du gouvernement.

On sait que le gouvernement était féodal, que l'Espagne jouissait de la protection de ses cortès, et que le pouvoir du monarque était circonscrit par les lois. A présent il n'y a pas de souverain plus absolu.

La transition d'un de ces régimes à l'autre, forme une époque mémorable dans l'histoire de l'Espagne; mais elle exigerait pour être développée d'une manière précise, plus de temps que ne peut en donner un voyageur. Si j'ai l'occasion de reprendre ce sujet, je m'efforcerai de montrer que cette contrée, comme toutes celles qui ont perdu leur li-

berté, fut ruinée par l'ambition démesurée et les injustes prétentions des grands. En travaillant à abaisser le monarque et à opprimer le peuple, ils se sont anéantis eux-mêmes, ils ont perdu leur pouvoir et sont devenus de parfaits zéros, assemblés autour de leur souverain comme des prisonniers ou des domestiques, et non comme des colonnes faites pour soutenir un trône.

Cependant si ce changement dans la forme de leur gouvernement les avait finalement conduits à un système plus parfait, il aurait produit beaucoup de bien pour la communauté; car pendant les temps féodaux, l'autorité suprême n'était pas réglée par des principes sages et raisonnables. Le pays fut pendant plusieurs siècles divisé et subdivisé en de nombreux royaumes; quelques-uns faisant profession de christianisme, d'autres dévoués aux doctrines et aux préceptes de l'Alcoran. Les sujets de ces derniers, c'est-à-dire, des princes mahométans, accoutumés depuis longtemps au pouvoir despotique, n'avaient ni l'habileté, ni le désir de conquérir leur liberté; et les sujets des premiers, ou plutôt leurs chefs militaires, ignorant complètement les prin-

cipes qui font la base d'un gouvernement, n'auraient jamais pu être amenés à une juste subordination ou à l'obéissance que méritent des lois équitables. Les nobles orgueilleux, descendans des Goths et des Vandales, frémissaient à l'idée de la soumission, tout en opprimant leurs vassaux; et non-seulement ils se faisaient la guerre les uns aux autres, comme des princes indépendans, mais toutes les fois qu'ils se croyaient vexés, même par leur souverain, ils le menaçaient avec hauteur.

Comme parmi les tributs gothiques, chaque chef aventurier était obligé de consulter ses officiers, qui suivaient ses étendards, non par obligation, mais par goût; de même lorsqu'au moyen des conquêtes dues à leur valeur commune, ce chef parvenait à la tête de l'empire, et que ces officiers devenaient ses *barons*, il continuait à demander leur avis dans toutes les occurrences, particulièrement lorsqu'il s'agissait de paix ou de guerre. Mais lorsqu'il avait besoin d'un secours pécuniaire, il s'adressait, comme de raison, à des villes commerçantes, il les invitait à envoyer leurs députés, pour s'assembler avec les barons, assistés des

officiers de la cour, afin de délibérer sur la convenance des mesures qu'on soumettrait à leur considération. C'est ainsi que les communes furent introduites pour la première fois dans les cortès d'Arragon en 1133, et dans ceux de Catalogne en 1283, afin de voter pour des secours pécuniaires. Quant aux *ecclésiastiques,* ce ne fut, au moins en Arragon, qu'au commencement du quatorzième siècle, qu'ils furent invités à assister aux cortès.

C'était là les trois ordres qui composaient en Castille le grand conseil du royaume; le premier était composé des grands, de la noblesse titulaire, et de ceux d'entre les guerriers qui pouvaient prétendre à cette distinction, au moyen de leurs ancêtres; les évêques et archevêques composaient le second; et les députés des communes le troisième. Les derniers venaient comme représentans des royaumes de Burgos, Léon, Grenade, Séville, Cordoue, Murcie, Jaen et Tolède; des cités de Valladolid, Ségovie, Salamanque, Avila, Toro, Zamora, Cuença, Soria et Guadalajara; du village de Madrid, et dans les derniers temps de la Gallice, sous la dénomination d'une cité.

Lorsque les cortès s'assemblaient, le roi assis sous un dais et entouré du conseil suprême de Castille, les informait de la raison pour laquelle il les avait fait convoquer, et fixait les différentes matières qui devaient faire le sujet de la discussion. Un des députés de Burgos, répondait, comme orateur, qu'ils étaient disposés à servir sa majesté, et demandait la permission de s'assembler avec le président de son conseil, pour délibérer sur les propositions soumises à leur examen. Les chambres s'assemblaient alors, et considéraient séparément qu'elle réponse il était convenable de faire; et après une courte délibération, et s'être communiqué réciproquement leurs résolutions, elles transmettaient au roi leur détermination finale. Les communes faisaient connaître en même temps leurs griefs et demandaient qu'on y portât remède; en conséquence le roi faisait les règlemens que lui dictait la prudence et qu'exigeait le besoin du moment.

En Arragon, outre les *ricos hombres* ou les nobles, les ecclésiastiques et les communes, les chevaliers ou *hidalgos*, constituaient un quatrième ordre dans les cortès. Ces as-

semblées des états paraissent avoir été plus nombreuses que les cortès de Castille. Outre l'archevêque de Saragosse, et les évêques du royaume, plusieurs abbés et prieurs prétendaient au droit d'être consultés, et vingt-neuf cités, communautés et villes envoyaient des députés à la chambre des communes. Telles étaient les cités de Saragosse, Huesca, Tarazona, Jaca, Balbastro, Catalayud, Daroca et Ternel; et les villes de Fraga, Montalvan, Mouzon, Sariñena, S. Esteban de Litera, Tamarite, Magallon, Bolea, Alguezar, Ainsa, Lobarre, Mosqueruela, Murillo, Berbegal, Almudevar, Alagon et Canfrane. Mais les députés de Exea, Tauste, Uncastillo, Sos et Sadava prenaient leurs places parmi les *hidalgos*.

Ces états convoqués par un ordre royal, ne continuaient leur session que pendant quarante jours; après quoi l'assemblée était dissoute; mais dans l'intervalle les cortès se trouvaient également dissous si le souverain s'absentait sans les avoir prorogés. Lorsqu'ils étaient assemblés, l'archevêque de Saragosse, comme président, s'adressait au roi, assurait sa majesté de la fidélité des cortès, et lui dé-

clarait qu'après une mûre délibération, ils prendraient les résolutions les plus convenables au service de Dieu, du roi et de son royaume. Ces cortès faisaient des lois, accordaient des subsides et donnaient leur sanction à la guerre où à la paix.

En Catalogne, comme en Castille, ces cortès étaient composés de *trois états*, ou comme les Espagnols les appèlent de *trois bras*. Le bras ecclésiastique comprenait l'archevêque de Tarragone président, huit évêques, vingt-deux abbés mitrés, neuf syndics des cathédrales de la province, avec le grand prieur et le châtelain d'Amposta. Le bras militaire comprenait le duc de Cardona président, tous les comtes, vicomtes, barons, nobles titulaires, et chevaliers de la première qualité. Les syndics ou représentans de Barcelone, Girone, Lérida, Tortose, Cervera, Balaguer, et de vingt-quatre bourgs royaux, composaient le troisième état, ou comme on l'appelait le bras royal, *brazo réal*.

Dans la Navarre, les cortès ressemblaient à celui de Castille.

Il paraît, par le cinquième article des observations de la *santa junta*, que les mo-

narques qui cherchaient continuellement à étendre leurs prérogatives et leur pouvoir, avaient, en donnant à propos des places et des pensions, réussi à conserver, dans l'assemblée populaire, une influence due à la corruption; car ainsi que nous l'avons déjà vu dans la description de Tolède, la *junta* insistait pour que les représentans des communes fussent payés par leurs commettans et n'acceptassent ni places ni pensions de la couronne.

Cependant, malgré tout ce qu'on pouvait offrir à l'avarice où à l'ambition de leurs membres, les cortès, toujours incommodes dans la représentation de leurs griefs, et difficiles à ménager, occasionnaient de tels embarras aux rois et à leurs ministres, que ceux-ci peu désireux d'écouter leurs plaintes, ne s'adressaient que le plus tard possible à une assemblée difficile à manier, et il n'y avait que la plus absolue nécessité qui pût leur arracher une proclamation pour les assembler.

Charles V, dans la personne duquel furent réunies les deux couronnes de Castille et d'Arragon, avait été facilement reconnu par les cortès de l'un et l'autre royaume; ceux de

Castille lui accordèrent de l'argent; mais ceux d'Arragon refusèrent toute concession jusqu'à ce qu'on eut redressé leurs griefs. Les cortès de Catalogne avaient suivi l'exemple de ceux d'Arragon. Cette résistance se changea en une guerre civile, et les propositions de paix présentées, portaient que les cortès s'assembleraient une fois tous les trois ans pour consulter sur les affaires publiques. On se battit pour cela; mais l'armée des mécontens ayant été défaite, et enfin dispersée en 1522, on ne fit nulle attention à leur demande, et l'on ne permit aux cortès de s'assembler que lorsque le trésor fût épuisé, et qu'il eût besoin de nouveaux fonds.

Mais l'esprit des cortès, quoiqu'abattu, n'était pas subjugué. Ils insistèrent, suivant leur ancien privilége, pour qu'on examinât d'abord les griefs qu'ils avaient à exposer, et qu'ils ne délibérassent qu'ensuite sur les subsides qu'ils pouvaient accorder. Charles les pria de ne pas perdre leur temps à des débats inutiles lorsqu'ils voteraient pour ces subsides, et leur protesta ne vouloir rien leur refuser de ce qu'ils demanderaient de raisonnable, pourvu qu'ils consentissent à sa de-

mande. En conséquence de cet engagement de sa part, ils votèrent indiscrètement quatre millions de ducats, somme à peu près égale à un demi-million sterling [1], payable en trois années; après quoi il se hâta de les renvoyer.

Ce fut là le coup mortel pour leur autorité; et depuis ce moment jusqu'à celui de leur dissolution finale, en 1647, les cortès ne peuvent être regardés que comme un accessoire du trésor royal.

Si, dans la suite des temps, les lumières se répandaient en Espagne, nous pouvons hardiment prédire que le peuple n'aurait ni la patience ni la volonté de consulter les vieux registres des cortès, pour savoir quels sont leurs droits, et à quel degré de liberté ils peuvent justement prétendre. Mais s'il voulait regarder en arrière, il rechercherait quels étaient leurs droits avant les temps féodaux, et trouverait leurs justes prétentions, non dans des chartres et concessions royales, mais dans la convention tacite entre le gouvernant et le gouverné, lorsque les liens de

[1] 12,000,000 de francs.

la communauté, civils et politiques, furent formés.

Le roi régnant, Charles III, n'a jamais été considéré comme un homme dont le génie fut plus qu'ordinaire; mais tous ceux qui le connaissent, admirent la bonté de son cœur; et réellement il est impossible de le voir sans lire sur sa physionomie le caractère de la bienveillance et de la vérité. Comme homme à principes, il regarde comme son premier devoir d'augmenter le bonheur de la nation sur laquelle il règne; et si quelquefois sa conduite a été peu d'accord avec ces principes; s'il a formé des alliances peu naturelles, sans nécessité ou dans la vue de grands avantages; s'il s'est trop vivement engagé dans une guerre pour la défense d'un de ses parens, c'est toujours par reconnaissance et par bonté de cœur qu'il a erré. En choisissant ses ministres, il n'a que le bien de ses sujets en vue; et on doit avouer que pour l'ordinaire son choix a été bien dirigé.

Son ministre actuel, le comte de Florida-Blanca, est un homme de grands talens, dont les intentions sont droites et l'activité infatigable. Son père était *escrivano épiscopal* à

Murcie. Lui-même fut admis encore très-jeune dans la maison de Bénévente, comme avocat du duc d'Arcos, sous la protection duquel il devint fiscal, ou un des juges de Castille. Il se distingua dans cet emploi, en secondant les vues du comte d'Aranda, pour l'expulsion des jésuites, et en appaisant le tumulte qu'avait excité à cette occasion l'évêque de Cuença, qui était fortement attaché à ces pères intrigans. Après leur expulsion, il fut envoyé ambassadeur à Rome, où il acquit beaucoup de réputation en obtenant la sanction du pape, pour des mesures qui, par l'événement, se sont trouvées fatales au pouvoir papal. De Rome, il fut appelé par son souverain pour diriger ses conseils, tandis que le marquis de Grimaldi, qui avait été ministre, reçut l'ordre d'aller le remplacer auprès du Saint-Siége; et le comte d'Aranda qui, comme président du conseil et capitaine général de Castille, avait été tout puissant, fut envoyé ambassadeur à Paris, après avoir rendu les plus importans services à son pays.

Le nouveau ministre n'oublia pas ses amis. Il a montré dans toutes les occasions une grande affection pour la maison Bénévente,

et a prouvé qu'il conservait un souvenir reconnaissant de la protection qu'il en avait reçue à son entrée dans le monde.

Etant à Cuença, il avait logé dans la maison de D. Pedro de Lerena, un de ces favoris de la fortune qui, sans prétentions naturelles, avec peu d'énergie et encore moins de mérite, parviennent aux places les plus élevées, et jouissent de toutes les douceurs que les biens peuvent procurer :

Quales ex humili magna ad fastigia rerum
Extollit, quoties voluit fortuna jocari.

JUVÉNAL.

D. Pedro de Lerena, fils d'un pauvre aubergiste de Valdémoro, fut mis comme apprenti chez un forgeron, qui demeurait vis-à-vis la maison de son père. Dans un moment de bonheur, il épousa une riche veuve de Cuença; et par le crédit de sa famille, il obtint quelque petit emploi dans cette ville. Il eut là le heureux hasard de recevoir chez lui Moñino, maintenant comte de Florida-Blanca, et de se mettre bien dans son esprit. Lorsque le comte prit les rênes du gouver-

nement, il n'oublia pas son ami, et saisit la première occasion de lui être utile. Sous un protecteur aussi puissant, Lerena devint agent dans l'armée de Minorque : après la conquête de cette île, il accompagna le duc de Crillon à Gibraltar, avec le même emploi, et à la fin de la guerre, il fut nommé intendant d'Andalousie, et assistant de Séville. Tant qu'il occupa cette place, il se procura, d'après la coutume du pays, des certificats de bonne conduite de tous les corps, civils, militaires et ecclésiastiques, et de tous les individus qui jouissaient de quelque considération ; ces certificats, soumis à l'inspection du roi, lui procurèrent, à la mort de D. Miguel de Musquiz, le département important des finances et de la guerre.

La famille des *Galvez,* également heureuse, était toute composée d'hommes supérieurs. D. Joseph de Galvez, marquis de Sonora, et ministre des Indes, était d'une famille pauvre des environs de Malaga : par ses rares talens, il s'éleva aux plus hautes dignités, lui et sa famille. Ses deux frères conduisaient des *boricos,* et étaient appelés *Tio,* ce qui répond à oncle ou compère ; cepen-

dant l'un d'eux devint vice-roi du Mexique, et à sa mort son fils lui succéda.

D. Antonio Valdes, ministre actuel de la marine, ne doit qu'à son mérite la place élevée qu'il occupe. Il se distingua dans l'armée navale comme capitaine et comme commodore; et l'on verra combien la nation doit à son habileté singulière et à son application surnaturelle, lorsque en décrivant Cadix je parlerai de la marine, et montrerai l'accroissement de la puissance navale de l'Espagne. Avant d'avoir visité les ports de mer, je ne pouvais pas me former une idée de la supériorité de ses talens, par conséquent je profitai peu de la permission que j'eus de l'approcher.

J'ai déjà parlé du *comte de Campomanes*. Tous ceux qui ont l'honneur d'être admis auprès de lui, admirent l'étendue de ses connaissances, qui embrassent toutes les sciences, et la bonté de son cœur, qui tourne tous ses talens vers un seul objet, la prospérité de son pays. Il brille dans toutes les parties : mais il excelle particulièrement dans la connaissance des lois, de l'histoire et de l'économie politique. Il ne doit son élévation qu'à lui-même, et à la voix de toute la nation.

Un Anglais doit être surpris de voir les places les plus importantes remplies par des hommes qui ont été pris dans les conditions les plus obscures, et de ne pas trouver parmi eux un seul homme de naissance, et sur-tout pas un grand d'Espagne. Ceux-ci sont précisément où ils doivent être : gentilshommes de la chambre, chambellans, écuyers; placés près du trône, ils partagent sa splendeur, tandis que les peines et la responsabilité pèsent sur d'autres, qui sont mieux en état d'en soutenir le fardeau. En Angleterre c'est bien différent, les gens de condition sont, dès leur enfance, élevés dans les sentimens d'une noble ambition; ils en prennent les principes à l'école; et lorsqu'ils entrent dans la chambre des communes, ils voient que le seul moyen d'obtenir de la considération et du pouvoir, est de se distinguer par leur application et leurs connaissances. Cet aiguillon agit si puissamment sur eux, qu'en dépit de leurs richesses et des honneurs héréditaires dont ils jouissent, plusieurs des plus grands hommes et des ministres les plus capables se trouvent être des individus qui appartiennent à la principale noblesse.

En Espagne, au contraire, rien n'est plus engourdi que les hommes d'une haute naissance. Satisfaits des biens et des honneurs dont ils ont hérité, les grands ne vivent plus que pour la sensualité, et ils dégénèrent continuellement. L'éducation est en général si négligée, que les principaux ministres trouvent difficilement à se procurer des hommes capables de remplir les emplois les plus ordinaires.

Lorsque mon ami D. Eugenio Izquierdo revint de Paris, où il était allé acquérir l'instruction nécessaire pour soigner le cabinet royal d'histoire naturelle, dont il fut nommé directeur à la mort de Davila, on désira qu'il dressât immédiatement un catalogue de cette collection, pour prouver à l'univers que l'Espagne n'était pas en arrière des autres nations dans cette branche intéressante des sciences, et pour qu'il put contribuer par là à effacer le reproche que M. Masson avait fait à la nation. Il méditait sur la manière de s'acquitter de cette commission; mais avant de pouvoir commencer l'arrangement de son cabinet, il fut forcé d'aller apprendre l'art de la teinture, et surveiller la manufacture de draps à Gua-

dalajara, où tout était en désordre, et où chaque partie exigeait une réforme.

Suivant la maxime d'un philosophe estimable, *un homme sage sait tout*, il peut être mécanicien, comme homme d'état; il est certain qu'avec le temps il peut être propre à ces deux objets. Mais quelqu'aptitude qu'eût mon ami pour son nouvel emploi, il ne pouvait pas, sans danger, se présenter à Guadalajara; car du moment qu'il s'y montra, il se trouva dans un nid de frelons. Tous ceux qui avaient été accoutumés à manger le pain de l'oisiveté, et à recevoir leur salaire en négligeant leur ouvrage, ou à partager entr'eux le pillage de l'état, devinrent ses ennemis; et à ce que j'ai appris, ils ne l'abandonnèrent que lorsqu'après deux ans de persécutions ils l'eurent forcé de se retirer.

Son ami Angulo, élevé par lui à Paris pour cultiver l'histoire naturelle, car il avait l'ambition d'être vice-directeur du cabinet, ne fut pas plutôt revenu à la cour, qu'il fut nommé professeur de chimie, et reçut ordre de se préparer à faire un cours l'hiver suivant. Étonné de cet ordre, il s'informa dans quel laboratoire, et avec quels appareils on voulait

qu'il donnât ses leçons; on lui répondit que l'on allait poser les fondations du laboratoire, et que c'était à lui à donner des ordres pour faire préparer les appareils. Mais avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, il fut envoyé par le ministre des finances pour surveiller les travaux d'une mine de plomb à Linares. M. Angulo s'en acquitta à la satisfaction du ministre, et fut nommé directeur général de toutes les mines d'Espagne. Il fut envoyé en cette qualité à Riotinto, où je m'engageai à l'aller rejoindre; mais lorsque je fus près de cet endroit, j'appris qu'il avait été envoyé dans une autre partie du royaume pour inspecter une mine qu'on supposait être de cinabre. Des échantillons de ce minéral furent envoyés au ministre des finances, avec le mercure qu'on en avait extrait, et qui était très-abondant; on conçut à Madrid les espérances les plus flatteuses sur les richesses que cette nouvelle découverte procurerait. Malheureusement ce n'était qu'une tromperie; et mon ami, très-mortifié d'abord de ne pouvoir découvrir la moindre trace de mercure, fut enfin assez heureux pour arracher une confession de l'imposteur, qui lui avoua les moyens

dont il s'était servi pour imposer au ministre, dans l'espérance d'obtenir la direction de cette riche mine.

D. Joseph Clavijo avait été directeur du théâtre du roi; mais lorsqu'on eut besoin de quelqu'un capable de conduire une des imprimeries publiques, il fut nommé à cet emploi; et comme il était homme de lettres, il s'en acquitta à la satisfaction de la cour. A la mort de M. Davila, lorsque D. Eugenio Izquierdo devint principal directeur du cabinet, et qu'on eut besoin d'un vice-directeur pour lui succéder, le ministre des finances jeta les yeux sur Clavijo, et je suis persuadé qu'il le trouvera capable de s'occuper de divers objets. Clavijo a déjà traduit les ouvrages du comte de Buffon; et si on ne le dérange pas dans ses fonctions, on peut espérer, d'après son application et ses talens, qu'il fera des progrès rapides dans la science de l'histoire naturelle. Cependant telle est la rareté des hommes instruits, que selon toutes probabilités M. Clavijo ne tardera pas à être chargé de quelque nouvel emploi.

Pendant l'hiver que je passai à Madrid, je cultivai la connaissance du colonel Nodin,

officier italien au service espagnol, et distingué par ses connaissances en algèbre. Cet homme eut le bonheur d'attirer l'attention du ministre, et fut chargé d'aller améliorer la navigation de l'Ebre à Tortose, où elle rencontrait des difficultés presque insurmontables. Il se préparait à partir lorsque je quittai Madrid, et j'avais l'agréable espérance de le retrouver au lieu de sa destination; mais lorsque j'y arrivai, j'appris qu'il avoit été envoyé dans le nord de l'Espagne pour faire un chemin pour lequel le ministre des finances avait jugé que les calculs algébriques pourraient être fort utiles.

En parlant des hommes les plus distingués de Madrid comme tenant des emplois de la cour, il serait inexcusable de passer sous silence les deux frères Yriarte qui, pour le goût, le jugement et les connaissances, trouveraient peu de personnes au-dessus d'eux dans les pays les plus éclairés. D. Bernardo à une place dans les finances, mais son frère est un homme de lettres.

Il fut un temps ou l'apothicaire D. Casimiro Gomez était la seule personne en état d'enseigner la botanique, la chimie, la miné-

ralogie, ou l'histoire naturelle; mais il a vécu assez long-temps pour avoir plusieurs rivaux de sa renommée, sans en excepter sa science favorite dans laquelle il excelle.

D. Antonio Solano, professeur de physique expérimentale, mérite d'être distingué pour la clarté et la précision de ses démonstrations ; mais malheureusement, quoiqu'il donne ses leçons gratis, tel est le manque de goût pour les sciences à Madrid, que personne n'y assiste.

La reconnaissance, ainsi que la plus haute vénération, exigent que je parle de D. Francisco Bayer, premier bibliothécaire de sa majesté et ci-devant précepteur de l'infant D. Gabriel, prince qui occupe un rang célèbre dans les lettres par son élégante traduction de Saluste ; on voit évidemment dans cet ouvrage la main du maître, mais on dit que l'élève mérite sa part des louanges.

La dernière personne dont je parlerai, comme distinguée par ses talens, quoique ce ne soit pas celle qui mérite le moins d'être citée, c'est Juan Bautista Muñoz, historiographe du roi, avec une commission spéciale d'écrire la conquête d'Amérique. Ce savant

m'honora de son amitié et me permit d'examiner tous ses manuscrits. Il a été sept ans à rassembler ses matériaux ; à cet effet il visita toutes les parties de l'Espagne où résident les familles et les descendans des premiers voyageurs, ou bien où l'on conserve des documens publics. Ses collections étaient volumineuses, et je ne doute pas qu'elles ne soient données au public avec cette impartialité qui convient à un historien, et avec ce degré d'élégance qu'on peut attendre d'un auteur d'un mérite aussi distingué. C'est un homme qui a des idées saines, qui est bon littérateur et connaît parfaitement les meilleurs historiens de Grèce et de Rome. On peut donc attendre de lui, non-seulement quelque chose de nouveau, mais encore quelque chose de très-intéressant et qui pourra, comme je puis me hasarder à le dire, laver le caractère national des reproches de cruauté dont on l'a chargé, et en rejeter la faute sur la rapacité d'aventuriers avides et sans discipline.

Si le docteur Robertson, ou son ami M. Waddilowe, avaient su où trouver ces documens, et avaient employé sept années à rassembler leur collection, l'ouvrage du premier

aurait été beaucoup plus digne du public. Il a cependant bien saisi le fond du sujet; et lorsque ces nouveaux matériaux paraîtront, il les emploîra avec avantage; il assurera par l'habile disposition des objets, et la grâce particulière de son style, la réputation que ses premiers écrits lui ont acquise; et si nous pouvons nous servir de cette expression, il posera la dernière pierre au temple de sa gloire.

Lorsque je fus sur le point de quitter Madrid, je m'adressai à mon vieil ami Canosa, et le priai, en riant, de me procurer des lettres de recommandation pour les provinces méridionales. Il me promit que j'en aurais; mais je priai, en outre, M. Liston de demander au comte de Florida - Blanca une lettre pour Murcie, lieu de sa naissance. Le comte s'informa obligeamment qu'elle route je comptais prendre? et peu de jours après, il m'envoya des lettres pour tous les gouverneurs de provinces et pour quelques-unes des personnes les plus distinguées de toutes les villes où je devais passer.

Il ne me restait donc autre chose à faire, qu'à chercher des compagnons de voyage, et à louer une voiture.

Je me procurai en même-temps tous les passeports convenables, l'un de notre ministre, un autre du comte de Campomanes, et un troisième de mon digne ami Escazano. Le premier était pour la forme, mais les deux derniers pouvaient m'être très-essentiels, et m'ont été en effet très-utiles dans plusieurs occasions. Je me fis de même présenter à l'inquisiteur général, non-seulement pour satisfaire une simple curiosité, mais aussi afin que, dans le cas où je pourrais avoir besoin de sa protection, mon nom ne lui fut pas tout-à-fait inconnu.

VOYAGE

DE MADRID A SÉVILLE.

Lorsque le 15 février 1787, jour de notre départ, fut arrivé, nous entrâmes dans notre *coche de colleras*, attelé de sept mules; et passant par Valdemoro, nous arrivâmes le soir à Aranjuez.

Valdemoro est une ville qui renferme dix-neuf cent trent-huit habitans et deux couvens. Nous y vîmes une manufacture royale de bas, établie dernièrement par le ministre des finances, qui a voulu honorer ainsi le lieu de sa naissance. Les métiers y sont au nombre de cent environ; mais ils ne sont pas tous employés. Les bas sont très-faibles et mal tissés; la laine est à deux fils et n'est pas bien filée. Un bon ouvrier peut gagner, dans cette manufacture, douze réaux par jour, ou environ 2 s. 4 $\frac{1}{2}$ d. (3 francs).

Comme le pays que je parcourais n'était

pas nouveau pour moi, mes compagnons de voyage attirèrent principalement mon attention. Je connaissais déjà l'un d'eux, M. Séguier, français, capitaine au service d'Espagne; je l'avais rencontré plusieurs fois chez les ducs de la Vauguion et de Berwick. Les deux autres étaient le colonel Davila, espagnol, arrivé depuis peu du Mexique, et un officier de marine. Le premier allait à Malaga, le second à Cadix: comme ces messieurs avaient fait souvent cette route, ils connaissaient les endroits où il fallait faire ses provisions, et où l'on pouvait se procurer du bon vin; aussi ne manquâmes-nous de rien de ce qu'on peut se procurer avec de l'argent.

L'auberge d'Aranjuez est très-grande; elle contient quarante-quatre lits, tous très-propres et très-bons. C'est une propriété royale, et le roi en retire un revenu de cinquante-quatre mille réaux, ou 540 liv. sterl. par année (13,500 francs).

Le lendemain, nous traversâmes *Scana*, ville considérable, à deux lieues d'Aranjuez et à neuf de Madrid. Elle renferme quatre paroisses, quatre mille huit cent quatre-vingt-six ames et dix couvens. Comme il était trop

de bonne heure pour penser à se reposer, nous fîmes encore quatre lieues pour arriver à la *Guardia;* et quoique ce ne soit pas un endroit où l'on s'arrête habituellement, nous y fûmes très-bien traités. Le pays est assez uni depuis Madrid; le sol est sablonneux, et le roc est de gypse. La principale production de la terre consiste en blé, avec quelques vignes et quelques oliviers. Comme nous nous trouvions dans la fameuse contrée appelée la *Manche*, il n'est pas surprenant que nous ayons cherché à apercevoir ses moulins à vent. Ce pays étant dépourvu de courans d'eau pour moudre les grains, nous trouvâmes, ainsi que nous nous y attendions, des moulins à vent dans le voisinage de chaque village. L'on n'y a point de bœufs, et on ne se sert que de mules ou d'ânes pour tout ce qui tient à l'agriculture.

La *Guardia,* jadis place forte, fut longtemps défendue par les Maures; mais elle paraît maintenant sur le point de tomber en ruine. On y compte encore environ mille familles qui, suivant le rapport fait au gouvernement, comprennent trois mille trois cent quarante-quatre personnes; mais dans le fait, il y a plus de trois mille communians et environ

huit cents enfans au-dessous de l'âge requis pour prendre part au sacrement. On n'y voit pas d'autre manufacture que celle de salpêtre, qui n'est pas considérable : de là vient la pauvreté et la misère de cet endroit. Les terres sont divisées en petites parties; la rente se paye en blé. Le propriétaire le plus fort est D. Diégue de Plata.

L'église est un beau bâtiment bien proportionné; les autels sont la plupart nouveaux et simples. Il y a dans une chapelle plusieurs bonnes peintures d'*Angelus Nardi*.

Nous fîmes encore deux lieues après midi pour aller coucher à *Templeque*, ville d'environ deux mille familles, mais qui passe pour ne contenir que quatre mille quatre cent dix-huit ames, onze églises paroissiales, une chapelle et un couvent. Ce qu'elle a de plus remarquable est une manufacture de salpêtre, qui emploie quarante hommes en hiver et soixante en été, et dont le produit est de six mille *arrobas* par an. Le directeur est un homme très-intelligent : il me dit que, malgré la plus stricte économie, les dépenses de l'établissement se montaient à six cent mille réaux, c'est-à-dire, environ quatre réaux, ou à peu près neuf

pences $\frac{1}{2}$ par livre (95 centimes), dont, suivant ses calculs, la main d'œuvre ne coûte pas plus d'un penny (10 centimes); ainsi les huit pences et demi de reste sont absorbés par le combustible, les fourneaux, la direction, l'intérêt des capitaux et autres dépenses accidentelles. Si nous appliquions ce calcul à la manufacture de Madrid, combien cette perte, que j'ai déjà fixée plus haut, ne paraîtrait-elle pas plus forte pour ces travaux en grand, dans des lieux où le combustible est si rare!

Ce directeur m'apprit encore qu'il prenait toute sa terre dans des endroits sur lesquels on avait laissé des substances animales et végétales dans un état de putréfaction [1].

Le samedi, 17 février, nous traversâmes *Camunas*, misérable village qui contient environ trois cents chaumières; puis nous arrivâmes à *Las Ventas de Puerto Lapiche*, après avoir fait vingt-deux lieues en trois jours.

Le pays est plat, et la vue au nord très-étendue; mais avant que d'atteindre *Las Ventas*, nous avions perdu de vue les montagnes cou-

[1] On dit même qu'il y a des terrains que l'on fume et que l'on laboure à plusieurs reprises, uniquement pour les laver, et ensuite en tirer le salpêtre.

vertes de neige, qui séparent les deux Castilles. Lorsque l'air est serein, et qu'on se trouve à une élévation convenable, je crois qu'on peut les apercevoir à plus de cent milles. Le sol est un sable léger et quartzeux, et le roc est de granit. On laboure les terres avec deux ânes ou deux mules; et par-tout où elles sont arrosées par des *norias,* elles produisent une grande quantité de blé. Le vin est excellent et très-abondant. Le village de *Lapiche* est misérable, et ses habitans ont l'air à moitié morts de faim; cependant les champs d'alentour ne peuvent jamais souffrir du manque de pluie, car dans l'espace d'environ soixante acres, je comptai plus de trente *norias*.

La *Venta* est dans l'ancien genre espagnol; elle a cent cinquante pieds de long, indépendamment d'un hangard ou appentis qui y communique, elle n'a pas plus de dix pieds de large; à une des extrémités, est une cheminée qui sert de cuisine, elle a dix pieds en carré, avec le foyer au milieu, et est entourée des trois côtés de bancs, sur lesquels les muletiers s'asseyent dans le jour, et dorment pendant la nuit; ce foyer n'est point séparé d'une longue écurie; l'ensemble rap-

pèle le temps de cette simplicité primitive; lorsque le toit hospitalier,

> *Ignemque, laremque*
> *Et pecus et dominos communi clauderet umbra.*
>
> JUVÉNAL.

Tout auprès est une basse-cour, au milieu de laquelle se trouve un puits, et à un bout un hangard pour les charretes et les voitures. La chambre à coucher est au-dessus de l'écurie; et, suivant la coutume, nous entendîmes, ou nous aurions pu entendre toute la nuit, le tintement des sonnettes de nos mules, au moins aussi long-temps qu'elles mangèrent.

Avant que d'aller nous coucher, nous entrâmes en marché avec un curé pour nous dire une messe de bonne heure le lendemain. Il demandait seize réaux (4 francs); mais enfin le marché fut conclu à huit. S'il eût persisté dans sa prétention, nous eussions été obligés de céder; car les dimanches, dans les pays catholiques, il est indispensable d'entendre une messe, et il nous aurait peu convenu de nous arrêter en chemin.

De la *Venta*, nous descendîmes dans une vaste plaine, bornée de tous côtés par de

hautes montagnes, et produisant des olives, du blé et du safran [1]. Après huit lieues de route, nous arrivâmes à Manzanarès. Tous les voyageurs que nous rencontrâmes étaient bien armés; et trois croix funèbres nous prouvèrent que leurs craintes n'étaient pas sans fondement. Quoique ce fût un dimanche, plusieurs charrues étaient à l'ouvrage. Les champs sont arrosés par de nombreuses *norias*.

Manzanarès contient dix-huit cents familles, formant six mille sept cent soixante-huit ames, proportion qui montre suffisamment leur pauvreté. Les maisons sont bâties avec de la boue; les pauvres sont presque nuds. Nous vîmes dans l'église quatre bons tableaux.

Le château, avec un domaine considérable et les dîmes, appartiennent au chevalier de Calatruva; elles sont perçues par l'infant D. Antonio, qui en tire un revenu de trente mille ducats, ou 3,295 liv. sterling par année [2]. Nous examinâmes le château; nous vîmes les vastes greniers du domaine; nous goûtâmes différentes sortes de vins très-bons. Le maître

[1] On cultive beaucoup le safran dans toute la Manche, et il fournit un article d'exportation important.

[2] 78,000 francs.

d'hôtel en envoie à la cour pour la table de l'infant, une qualité qui me parut être, sans exception, le meilleur vin d'Espagne; il réunit le bouquet agréable du meilleur vin de Bourgogne, au corps et à la force du vin de Porto [1]. Après avoir fait l'éloge du vin, et remercié le maître d'hôtel de toutes ses civilités, nous continuâmes notre promenade jusqu'à la nuit: étant alors revenus à l'auberge, nous eûmes le plaisir d'y trouver plus de trois gallons (douze bouteilles) de ce nectar, déposées déjà dans nos *botas* ou bouteilles de cuir pour le voyage. Malheureusement les deux cochers ne tardèrent pas à reconnaître toute son excellence; et, avec leur aide, nous finîmes en un jonr une provision qui, je l'avais cru, devait nous durer trois jours.

La *Posada* est meilleure et plus grande qu'elles ne le sont ordinairement; on y trouve trente-deux lits, tous au rez-de-chaussée. Le

[1] Je suis porté à croire que ce vin, dont parle l'auteur anglais, ressemble au vin de Val-de-Penas, dont le cru n'est pas très-éloigné. Ce vin est digne des éloges des amateurs; et tous ceux qui ont voyagé en Espagne, s'accordent à le vanter comme un des plus exquis que l'on puisse boire.

bâtiment a environ cent quatre-vingt pieds de longueur, sur trente-six ou quarante de largeur, avec un long espace au milieu pour les remises et les écuries, dont la cuisine est à peine séparée par une légère cloison. Les chambres à coucher à droite et à gauche sont de seize pieds sur quatorze, et garnies chacune de quatre lits, suivant la mode espagnole.

Le lundi, 19 février, nous quittâmes de bonne heure Manzanarès, et après quatre heures de route dans un pays uni, nous arrivâmes à Val-de-Peñas pour y dîner. Le sol est un sable mêlé de gravier, qui produit quelques oliviers, beaucoup de vignes, mais surtout du blé. Les *norias* sont bien construites, et la grande roue est en fer au lieu d'être en bois.

Val-de-Penas est fameux par son bon vin, qu'on envoie sur-tout à Madrid; mais si jamais la navigation est ouverte de cet endroit à Séville, comme on en a le projet, ce vin, ainsi que plusieurs autres que l'on récolte dans la Manche, pourraient arriver en Angleterre, et y seraient fort recherchés.

Ensuite nous traversâmes *Santa-Cruz*, puis nous commençâmes à monter au milieu de hautes montagnes incultes, jusqu'à la Con-

ception d'Almuriadel, où nous nous arrêtâmes. Ce petit village, de trente-six familles, est le premier que nous eussions rencontré dans les nouveaux établissemens de la Sierra-Morena; il fut bâti en 1781.

L'auberge entoure une cour de quatre-vingt-dix pieds sur cinquante, avec une remise contiguë de cent cinquante pièds sur quarante, et des écuries proportionnées. Les chambres sont bien disposées; chacune a une cheminée et deux alcoves pour les lits. Au-dessus sont les appartemens de l'administrateur, de son adjoint, et de ses domestiques, avec de vastes greniers et un corridor qui établit les communications nécessaires. Tout est ici administré pour le compte du roi; aussi fait-on peu d'attention aux voyageurs. Ce fut pour la première fois en Espagne que l'on me donna des draps sales; mais sur mes représentations, l'administrateur alla m'en chercher une paire de propres des siens.

Chaque colon possède quatre-vingt-dix *fanegas* de terre, en emphytéose, ou en mouvance de fief, pour lesquels il ne paye que les dîmes au roi et douze *quartos*, ou environ trois sch. (30 c.) de redevances pour la maison.

Santa-Elena est principalement peuplé d'Allemands. Nous vîmes dans le voisinage un grand nombre de chaumières éparses, suivant le plan recommandé par l'abbé Raynal; mais ces colons ont bientôt découvert que cet auteur semblait avoir oublié que l'homme est plus heureux en société; aussi ont-ils abandonné ce mode d'établissement pour former des villages.

Le pays est bien cultivé; cependant on y a laissé un si grand nombre d'arbres, qu'à une petite distance, on le prendrait pour une vaste forêt. On laboure ici avec des vaches, et cette opération se fait avec promptitude. Dans cette partie de l'Espagne, comme dans toute l'Andalousie et dans la Manche, le lait, le beurre et le fromage, paraissent n'avoir aucune valeur, ou du moins on peut dire que dans ces provinces, il n'y a point de laiterie; on se contente de traire les vaches. Le *gaspacho* paraît remplacer le lait de beurre et le petit lait pour les paysans qui, pendant les chaleurs de l'été, ne se nourrissent presque que de ce mélange de *pain*, de *vinaigre* et d'*huile*. On ne peut pas douter que dans une contrée où l'agriculture fait des progrès, les habitans n'apprennent bientôt à tirer profit de leur lait.

Nous vîmes dans une chaumière des perdrix apprivoisées ; on les dresse comme les canards dont ont se sert pour en attirer d'autres.

Nous trouvâmes du granit dans les plus hautes régions de la Sierra ; mais à mesure que l'on descend, le schiste paraît de nouveau ainsi que la pierre calcaire et le gypse.

Nous atteignîmes, à midi, *la Carolina*, chef-lieu de ces établissemens nouveaux. Leur fondateur, D. Pablo de Olavidès, est natif du Pérou : comme il était protégé par le comte d'Aranda, il fut fait d'abord syndic de Madrid et ensuite *assistente* de Séville. Pendant qu'il occupait cet emploi, il conçut le projet d'introduire l'agriculture et les arts dans les montagnes désertes de la Sierra, où la rapine et la violence avaient depuis des siècles établi leur domicile ; la difficulté était de se procurer des colons. Un nommé Turrigel, natif de Bavière, s'engagea pour six mille ouvriers ; mais, au lieu d'hommes connaissant l'agriculture, il n'amena que des vagabonds qui, ou moururent, ou se dispersèrent sans avancer l'entreprise pour laquelle ils avaient été amenés avec des frais énormes.

On invita alors des agriculteurs de toutes les parties de l'Allemagne, etc. Pour encourager cette émigration, chaque nouveau venu recevait, à son arrivée, une certaine quantité de terre, une maison, deux vaches, un âne, cinq brebis, autant de chèvres, six poules et un coq, une truie pleine, une charrue et une pioche, avec d'autres avances de moindre valeur. Ils commencent avec cinquante *fanegas* de terre, de dix mille pieds en carré chacune; et lorsqu'ils les ont cultivées, ils en reçoivent encore cinquante, franches de toute impôt et redevances pour les dix premières années; après ce temps leur terre n'est soumise qu'aux dîmes royales. Aucun propriétaire ne peut aliéner sa portion de terre à quelqu'un qui en possède déjà une, afin que ces fermes ne puissent devenir ni trop considérables, ni trop petites. On ne permet pas non plus aux colons de s'établir près des marais et des eaux stagnantes.

Le sol aux environs de la Carolina est principalement composé de sable, et le roc est ou de pierre calcaire ou de gypse. Ce terrain produit des oliviers, de l'huile, du vin, de la soie, du froment, de l'orge, de l'avoine,

du seigle, des pois, du maïs et des lentilles.

Comme il n'y a point de manufactures, les habitans ne trouvent point tous à s'occuper; de là vient que ces nouveaux établissemens fourmillent de mendians à peu près nuls.

D'après le rapport fait au gouvernement, il paraît que le nombre des habitans de la Sierra-Morena se monte à deux mille trois cent quatre-vingt-huit hommes non mariés; dix-sept cent vingt-quatre femmes non mariées; seize cent vingt hommes mariés; seize cent neuf femmes mariées; trois cent dix-huit veuves; deux cent neuf veufs; en tout sept mille huit cent soixante-huit individus, dont dix-sept cent quatre-vingt-quatre agriculteurs, quatre cent onze journaliers, cent soixante-douze artisans, trois cent soixante-six domestiques et cent dix-huit employés du gouvernement.

Si on considère que tous les colons ont été rassemblés et établis en moins de dix ans, on ne pourra qu'admirer le zèle d'Olavidès. On a fait venir ces hommes de différens pays, avec des frais énormes; ils jouissent de priviléges particuliers, et cependant la colonie est loin de prospérer. On doit en chercher la rai-

son soit dans le climat, le sol, le gouvernement, les mœurs de ce peuple, ou dans le manque d'un marché pour le superflu de leurs denrées.

Il est reconnu qu'aucun pays ne peut-être bien peuplé si le climat y est malsain, si le sol est stérile, si on y manque de blé, de bétail, ou de bois de chauffage; mais dans la Sierra-Morena on connaît peu de maladies, à l'exception de la fièvre tierce : le sol est certainement fertile en fruits et en herbages, et il est garni de bois. En supposant que le gouvernement d'un pays est faible ou vicieux, les cultivateurs qui ne sont plus assurés de se voir protéger eux et leurs propriétés, ne tardent pas à les abandonner, quelque fertile que le sol puisse être. Si les mœurs sont corrompues, la population n'augmentera pas; les naissances ne rempliront pas les vides causés par les décès; et pour soutenir la population, on sera obligé d'appeler des émigrés des nations plus populeuses. Mais aucune de ces causes ne fait languir l'établissement de la Sierra, car le peuple s'y gouverne lui-même, c'est-à-dire, cinq villages s'unissent pour choisir un sénat qui est chargé de l'administration

temporelle et spirituelle; et quant au luxe et aux vices qui en sont la suite, ils y sont encore inconnus. C'est donc au manque d'un marché que nous devons attribuer le peu de prospérité de cette colonie nouvelle et isolée.

Ces principes brièvement exposés, sont confirmés par l'expérience de toutes les nations. Lorsqu'un pays comme l'Amérique se trouve dans des circonstances favorables, le nombre de ses habitans peut doubler au moins tous les vingt-cinq ans. Toutes les fois donc que la pupulation, au lieu de s'accroître, ne fait point de progrès, ou rétrograde, on peut être assuré que si on en cherche les causes, on en découvrira quelqu'une de celles que nous venons de mentionner.

Nous trouvâmes de bonnes chambres à la *posada* de la Carolina; elle est tenue par un français; nous y fûmes traités somptueusement. C'était le vingt février et nous mangeâmes des choux-fleurs et des petits pois.

Le peuple étant ici sujet à des fièvres intermittentes qui, lorsqu'elles sont négligées, deviennent putrides, je cherchai dans les environs de l'eau stagnante ou des marais, mais je n'en trouvai point; je suis donc convaincu

que ces maladies peuvent avoir d'autres causes que celles qu'on leur assigne ordinairement.

Le chemin qui traverse la Sierra est excellent, mais tout ce qui est au delà est dans l'état de nature.

A environ deux lieues de la Carolina on trouve *Guadaroman,* village qui contient cent familles, lesquelles possèdent chacune cinquante *fanegas* de terre. Il est situé sur une pente douce, à côté d'un ruisseau et sur un sol fertile, entremêlé de champs de blé et de petits massifs de chênes-verts. Les montagnes éloignées sont agréablement variées dans leurs formes et couvertes de bois. Le sol est sabloneux et les arbres sont vigoureux; cependant les habitans souffrent beaucoup des fièvres intermittentes. Il n'y a point de bœufs dans ce pays, et le mouton s'y vendait dix-sept *quartos,* ou quatre sch. trois deniers [1] la livre de trente-deux onces, et le pain la moitié de ce prix.

La plupart des habitans sont des Allemands qui, par leur industrie et leur frugalité, font honneur à leur patrie.

En nous éloignant de cette petite colonie

[1] 47 centimes.

nous perdîmes de vue tout indice quelconque d'habitations humaines; mais en approchant de *Bailen* nous traversâmes d'immenses plantations d'oliviers, qui appartiennent, ainsi que ce village et une grande étendue du pays adjacent, à la comtesse de Peñafiel. En passant nous vîmes Baños et son château qui dominent sur une grande étendue de pays. Après avoir quitté Bailen, nous entrâmes dans une forêt, et vîmes au sommet d'une colline une croix funèbre; puis, en laissant à droite *Hoguega* et son château, nous arrivâmes à la *Venta* de *Sequaca;* et après dîné nous continuâmes notre route à travers de vastes forêts de chênes-verts ou de grandes plantations d'oliviers et arrivâmes à Andujar. Par-tout où le roc était à découvert par les ravages des torrens, il me parut être de granit dur, rouge ou blanc.

Andujar est situé dans une plaine fertile et bien cultivée. On y compte six mille huit cents familles, cinq églises paroissiales et dix couvens; mais il n'y a point de manufactures. Le château porte les marques d'une grande antiquité; il fut pris sur les Maures, en 1225, par Ferdinand III, surnommé le *Saint.*

Le jeudi, 22 février, à cinq heures du matin, nous quittâmes Andujar, et après avoir traversé le pont sur le Guadalquivir et être entrés dans une plantation d'oliviers, mes compagnons armèrent leurs pistolets et se tinrent à la portière, tandis qu'un soldat armé de son fusil marchait à nos côtés; les cochers reçurent aussi l'ordre d'arrêter au premier instant qu'ils apercevraient quelqu'un. Je crois que ces précautions étaient inutiles, car on savait que nous étions bien armés; mais comme on avait commis plusieurs vols dans les environs de la ville, ces messieurs crurent prudent d'être sur leurs gardes. Au point du jour, comme nous avancions dans un pays plus ouvert, les craintes se dissipèrent et les pistolets furent désarmés.

Toutes les montagnes que nous traversâmes et qui bordent la rivière au nord, sont couvertes de gravier calcaire uni et rond et de quelques silex; mais en approchant de *Del Carpio*, le roc paraît formé de grès siliceux et de mica, qui proviennent évidemment de granits décomposés.

Del Carpio comprend sept cent cinquante maisons, avec un vieux château, une maison

de poste et une *posada* bien bâtie. Dès que nous fûmes arrivés, nous rendîmes nos devoirs au corrégidor et nous lui montrâmes nos passeports afin de nous assurer une bonne réception à l'auberge; nous prîmes cette précaution, parce qu'un de nos compagnons de voyage s'était jadis querellé avec le maître de l'auberge et l'avait fait mettre en prison, cet homme ayant voulu le frapper avec un couteau; il ne parut point, mais sa femme était déterminée à se venger. Elle ne pouvait pas faire grand chose pour montrer son ressentiment; mais tout ce qu'elle put elle le fit; elle nous destina une mauvaise chambre avec quatre matelats, dont chacun occupait un coin de la chambre sur le plancher. Craignant d'être dévoré des puces, je préférai dormir dans la voiture. Au milieu de la nuit un bruit léger attira mon attention; et, comme il y avait une lampe, je regardai ce qui remuait auprès de moi; ma position empêchait qu'on ne me vit, et la lueur de la lampe me laissait discerner tous les objets. La personne que j'avais entendue était un muletier qui avait l'intention de voler ce qu'il pourrait attraper. Il visita la cuisine, puis le passage qui commu-

niquait aux chambres à coucher et essaya d'ouvrir toutes les portes; les trouvant fermées il vint au carrosse ; mais dès qu'il m'aperçut, il fut saisi d'effroi et courut se cacher dans l'écurie.

Les terres des environs sont fertiles; elles appartiennent presque toutes à la duchesse d'Alba; son corrégidor les administre pour elle, et paraît très-bien s'y entendre. Les plantations d'oliviers sont très-étendues; les arbres ne sont pas vieux et en mauvais état comme ceux de la comtesse de Peñafiel, aux environs de Bailen; ici ils sont jeunes et vigoureux.

En approchant de Cordoue, les collines les plus élevées sont couvertes de cailloux roulés, ou de grands fragmens de pierre calcaire, de grès siliceux et de granit, dont la surface est unie. En approchant de la rivière, nous découvrîmes un lit de gravier de toutes les espèces de pierres que je viens de mentionner, et qui avait environ douze ou quatorze pieds d'épaisseur.

Cordoue est située dans une plaine immense, bornée au midi par de hautes collines, cultivées jusqu'à leur sommet, et au

nord, par une chaîne de montagnes arides, qui sont la continuation de la Sierra-Morena. Au milieu de la plaine coule la Guadalquivir; et comme tout le pays est bien boisé, bien arrosé et bien cultivé, il est impossible d'en voir un qui le surpasse en richesses ou en beauté. Ce fut pour la première fois, depuis mon départ de Barcelone, que j'eus le plaisir de retrouver les figuiers, les orangers et les palmiers en grande abondance. Ce site est un des plus délicieux de l'Espagne. La ville de Cordoue contient trente-deux mille ames, quatorze paroisses, et quarante-quatre couvens.

A mon arrivée, je me présentai à l'intendant, avec une lettre du comte de Florida-Blanca. Il me reçut avec politesse, et me pressa de prolonger mon séjour; mais malheureusement j'avais des engagemens qui me forçaient à partir le jour suivant. Tout ce que je pus faire, fut de visiter la grande église dont je fus très-satisfait[1] Ses nombreuses colonnes, disposées en quinconce,

[1] M. Bourgoing a donné, dans l'atlas de la 4e édition de son *Tableau de l'Espagne moderne*, la vue et le plan de cette cathédrale.

ressemblent à une forêt de jeunes arbres, et sont, dit-on, au nombre de huit cents; mais je n'eus pas le temps de les compter, et j'aurais pu croire qu'il y en avait davantage. C'était une mosquée. Elle a cinq cent dix pieds de long, sur quatre cent vingt de large.

Je fus frappé de la multitude de mendians qui remplissent les rues; en ayant demandé la cause, je vis qu'elle provenait de la charité mal entendue de l'évêque, des chanoines et des couvens, qui distribuent des aumônes à tous ceux qui en demandent. L'évêché rapporte quatre-vingt mille cinq cents ducats, ou 8,843 livres sterling par année [1]. C'est avec ce revenu que l'évêque fait chaque jour l'aumône, alternativement aux hommes et aux femmes; il y a des jours où il donne à plus de sept mille personnes. Outre ces dons pécuniaires, il distribue journellement trente fanegas de blé; cependant, malgré ces secours si abondans pour les fainéans et les mauvais sujets, on dit que l'an passé plusieurs périrent de faim.

Les principales maladies de ce pays, sont les fièvres tierces et putrides. Elles sont dues

[1] 212,000 francs.

à la quantité de concombres et de melons que l'on mange, non-seulement en été, mais de bonne heure au printemps.

Cordoue a eu l'honneur de donner naissance à Sénèque et à Lucain; quand Abdoulraman, après avoir soumis le midi de l'Espagne, en 759, eût établi le siége de son empire dans cette ville, les sciences et les arts, qui avaient par-tout été abandonnés, s'y fixèrent avec lui, et y fleurirent.

Le samedi, 25 février, à six heures du matin, nous nous mîmes en route pour continuer notre voyage, et nous joignîmes une autre voiture qui contenait quatre hommes bien armés, faisant la même route que nous. J'ai constamment observé, en voyageant en Espagne, que par-tout où l'on craint du danger, les voyageurs se réunissent en société, et forment quelquefois des corps considérables, sans aucune communication préalable, et sans aucun engagement verbal de défense mutuelle, ni aucun autre lien d'union que celui de la crainte. Mais par cette seule raison, ils unissent leurs forces et font un accord tacite de se soutenir les uns les autres, ou du moins d'intimider les voleurs par leur nombre. Un

de nos compagnons, l'officier de marine, non content de ce renfort, loua deux soldats de marine en addition au fantassin qui accompagnait notre capitaine comme garde et comme domestique. Ainsi escortés, nous continuâmes notre route avec confiance, mais aussi avec circonspection; nous attendant à apercevoir au moins les bandits qui dernièrement avaient volé sur ce chemin; heureusement nous n'en vîmes aucun.

J'observai que le sommet des plus hautes montagnes, à la distance d'environ deux lieues du Guadalquivir, était couvert de gros cailloux roulés, de la même espèce que ceux dont j'ai parlé aux approches de Cordoue. De tels faits doivent être soigneusement recueillis pour se les rappeler à l'occasion.

Nous arrivâmes à midi à *Charlotta*, nouvel établissement encore dans son enfance, comme ceux de la Sierra-Morena. Le pays est beau et le sol fertile, les herbages abondans et les bœufs très-gros. Nous trouvâmes à la *posada* un cuisinier français, et nous y dînâmes très-bien.

Après dîné nous continuâmes notre route par les dunes, en admirant leur extrême fer-

tilité. Nous en pouvions juger par des champs de féves en pleines fleurs et bien sarclées. Lorsque nous approchâmes d'Ecija, l'aspect de la campagne s'embellit; la culture paraît être conduite avec intelligence; les bœufs étaient remarquables par la beauté de leurs formes et leur grosseur, et l'état des plantations d'oliviers montrait la richesse du sol.

Le roc est composé de poudings, et prouve par conséquent, ainsi que les parties décrites ci-dessus, que tout le pays a partagé cette grande révolution dont j'ai si souvent indiqué les effets.

Ecija est à huit lieues de Cordoue. Cette ville est délicieusement située sur les bords du Xenil, entourée de jolies promenades qui servent, comme celles des grandes villes d'Espagne, de rendez-vous général pour le soir. On y compte vingt-huit mille cent soixante-seize habitans, six églises paroissiales, huit chapelles, vingt couvens et six hôpitaux.

Les églises, bâties entièrement en briques, sont décorées dans le vieux style, et garnies de colonnes chargées d'ornemens déplacés et couvertes d'or. L'église dont le goût est le plus extravagant, est celle de *Nuestra Senora*

del Rosario, dans le couvent des Dominicains; elle peut servir d'exemple de la perfection du mauvais goût.

La *plaza mayor* est très-belle, très-spacieuse, et remarquable par les balcons qui garnissent toute la façade des maisons.

A notre arrivée, nous trouvâmes tout le monde occupé d'une défaite que les troupes du roi avaient essuyée la veille dans un engagement contre les contrebandiers. Une centaine de ceux-ci, bien armés, entrèrent dans la ville, en chassèrent les militaires, tuèrent un homme, et vendirent ensuite tranquillement leur tabac aux habitans. Cette violence était plus qu'ordinaire et occasionnée par la mauvaise politique du gouvernement, qui avait élevé le prix du tabac de trente à quarante réaux la livre [1], tandis que les commerçans pouvaient l'acheter en fraude à huit réaux [2]. Il est impossible d'empêcher la contrebande tant qu'elle trouvera un si énorme bénéfice à frauder les droits; et tant que les hommes éprouveront de si fortes tentations de violer les lois, il n'y a pas de gouverne-

[1] De 7 francs 50 centimes à 10 francs.

[2] 2 francs.

ment, quelque ferme qu'il soit et quelque rigoureux que soient les châtimens qu'il inflige, qui puisse maintenir une bonne police. En Espagne, la peine pour la contrebande, à moins qu'il n'y ait eu un meurtre commis, est de sept ou dix années de réclusion aux *presidios*. Les condamnés y sont soumis au plus rude travail; et par la fréquentation continuelle des malfaiteurs endurcis au crime, ils s'y préparent à commettre les plus grands forfaits. Leur temps fini, c'est avec ces dispositions qu'ils rentrent dans le monde. Il est rare qu'avant ce complément d'éducation, qui le corrompt entièrement, le contrebandier vole sur les grands chemins, à moins qu'il n'ait été dépouillé et ne se trouve dans une détresse extraordinaire par le manque de chevaux, d'argent ou d'armes; mais lorsqu'il a été aux *presidios*, il est dangereux et commence fréquemment par tuer le voyageur qu'il a l'intention de voler.

Le prix des fermages est très-élevé dans les environs d'Ecija. Il se monte ordinairement à deux boisseaux de froment et un d'orge pour chaque boisseau de semence; ou s'il est payé en argent, ce n'est pas immédiatement au pos-

sesseur de la terre, mais à de riches courtiers ruraux qui tiennent lieu de sous-fermiers, et dont les fermiers ne peuvent par conséquent espérer aucune diminution. Si les fermes sont fermées par des clôtures, elles sont évaluées beaucoup plus haut que celles qui sont ouvertes, parce que ces dernières sont sujètes à la pâture pour les moutons mérinos; tandis que dans les premières le fermier peut garder, pour dédommagement, un cinquième des moutons qui franchissent la clôture. Cette loi est une source continuelle de querelles et de contestations entre les fermiers des terres et ceux que l'on peut appeler *herbagers*, c'est-à-dire les propriétaires des troupeaux de mérinos qui, sous la sanction d'un code particulier, réclament le privilége de nourrir leurs troupeaux, non-seulement dans les pâturages communs, mais même dans les plantations d'oliviers. Les meurtres qui ont été la suite de ces rixes, se sont montés à plus de deux cents dans l'espace de peu d'années, et les procès ont coûté aux deux partis plus que la valeur des moutons ou des oliviers. En 1750, le conseil de Castille interposa son autorité pour prévenir ces abus; mais les grands propriétaires de troupeaux en

appèlent à leurs propres cours, réclament leur privilége comme leur étant accordé par le code de la *Mesta*, et soutiennent leurs prétentions par la force.

Dans toute la province d'Andalousie, les villes et les bourgs ont d'immenses possessions dont plusieurs s'étendent à la distance de trois lieues de rayon, et comprennent ainsi plus de deux cent mille acres de terres ou stériles, ou qui pourraient être cultivées, si elles n'étaient pas trop éloignées de l'habitation du fermier. Il n'y en a pas le quart qui soit ouvert par la charrue, et celles qui restent incultes contribuent plutôt à diminuer qu'à augmenter l'éducation du bétail. En un mot, suivant l'opinion des meilleurs patriotes de l'Espagne, l'Andalousie est ruinée par le haut prix des fermages et par les pâturages communs [1].

Le 25 février, à cinq heures du matin, nous quittâmes Ecija, et suivîmes jusqu'à Carmona la chaussée romaine qui conduit de Cordoue à Séville. Le pays que nous traversâmes appartient à la couronne, et s'améliorera à mesure qu'on pourra engager des émigrés d'au-

[1] Voy. *Memorias de la Socielad Economica*. Madrid.

tres pays à venir s'y établir. A présent il est peu cultivé, et tout y annonce la misère; on n'y voit que des chaumières en ruine et des paysans à moitié nus. Nous conversâmes avec un Français établi là depuis dix-huit ans, et qui avait été souvent obligé de changer d'habitation, parce qu'ayant, par son activité et son habileté, mis en très-bon état les terres qu'il avait cultivées, on les avait données à d'autres, et il avait été obligé d'en prendre qui étaient à défricher. Il est vrai qu'on lui donnait toujours ce qu'on regardait comme un équivalent, car on n'avait pas l'intention de lui faire tort: on voulait seulement profiter de son assiduité et de ses talens; mais dans le fait, on l'avait réduit à la pauvreté, et on l'avait entièrement découragé. Il nous apprit que ce qui lui était arrivé n'était pas chose rare; et d'après la misère frappante de ces nouveaux établissemens, je suis très-porté à croire son rapport.

Les végétaux les plus particuliers à cette contrée sont le chêne-vert, le mirte, le ciste ladanifère, la lavande, une espèce de daphné et une plante appelée lentisque (*lentiscus*).

Carmona est bâtie sur le penchant d'une

colline et domine une vallée fertile, bornée par des montagnes éloignées, excepté au midi, où une large ouverture donne passage au Guadalquivir. Cette ville contient douze mille six cent quatre-vingt-cinq habitans, sept églises paroissiales, cinq couvens d'hommes, deux de femmes et deux hôpitaux. On y compte plus de cent moulins à huile.

Aussitôt que nous fûmes arrivés, quoique le soleil fût déjà couché, je pris des chevaux et partis pour Séville, afin de pouvoir trouver un bon lit. La distance est de six lieues, ou environ vingt milles, et le prix fixe est de cent vingt réaux [1] ou vingt-quatre schellings, y compris la permission qu'on doit toujours prendre lorsqu'on commence un voyage avec des chevaux de poste.

Comme il était nuit, je ne pus pas voir le pays; mais je m'aperçus qu'il était plat, que le sol était sablonneux, et je conclus, d'après le croassement continuel des grenouilles, que chaque fossé était plein d'eau stagnante.

J'arrivai à Séville à dix heures du soir, très-satisfait de mes chevaux, ayant mis un peu plus de deux heures à faire les six lieues de

[1] 30 francs.

distance. Il est sûr qu'il n'y a pas de chevaux qui conduisent plus agréablement que ceux d'Andalousie; ils vont au petit galop tout le long du chemin, sans qu'on ait besoin du fouet ou de l'éperon. J'allai loger à la *posada* de Bavière. Depuis mon départ de Madrid, je n'avais pas aussi bien dormi.

SÉVILLE.

Le lendemain matin j'examinai mes lettres. Parmi les personnes de distinction à qui j'étais recommandé, je jugeai que, comme ecclésiastique, m'a première visite était due à l'archevêque, et je me hâtai d'aller à son palais. Il me reçut avec politesse, me permit de baiser son anneau, me fit asseoir, et ayant lu ma lettre, il me dit qu'aussi long-temps que je demeurerais à Séville, je devais dîner tous les jours avec lui, à moins que je n'eusse des engagemens plus agréables. Après avoir causé quelques momens avec moi, il me demanda à voir l'adresse de mes autres lettres; et ayant appelé un page, il lui ordonna de faire préparer une voiture, et de dire à un de ses chapelains de m'accompagner pour remettre mes lettres et me montrer tout ce qu'il y avait de curieux dans la ville. Lorsque je le quittai, il me pria de revenir dîner, en me disant que

pendant tout mon séjour la voiture serait entièrement à mon service. D'après son invitation, je revins et dînai avec lui non-seulement ce jour-là, mais à peu près tous les jours pendant deux semaines que je passai à Séville. Je fus, à la vérité, souvent invité d'une manière pressante par d'autres personnes; mais comme c'était le temps du carême, et que les poissons d'Espagne n'ont jamais pu sympathiser avec mon estomac, je refusai les invitations. Il y avait à la table de l'archevêque, plusieurs personnes âgées qu'on supposait être infirmes, et pour lesquelles on servait toujours une variété de plats auxquels les autres personnes n'auraient pas osé toucher. C'est à cette circonstance que je dois attribuer le retour de ma santé; car par défaut d'habitude, par l'état chancelant de ma santé, je n'aurais jamais pu supporter un jeûne qui, à l'exception des dimanches est, dans le fait, un jeûne de quarante jours.

L'archevêque est bien logé et tient table ouverte. C'est un homme du bon ton; ses manières sont engageantes et sa conversation très-enjouée. Sa compagnie ordinaire à dîné était son confesseur, son chapelain, ses secré-

taires et quelques amis. Il était servi par ses pages qui, pour l'ordinaire, sont de jeunes gens de bonne famille, recommandés à sa protection et élevés sous ses yeux. Le bibliothécaire se met quelquefois à table avec lui, d'autres fois il reste derrière sa chaise. Il était ordinairement mon guide, et c'est avec lui que je visitai la ville.

Séville est situé sur les bords du Guadalquivir, au milieu d'une plaine fertile dont l'œil ne peut apercevoir les bornes. Elle est entourée d'une muraille qui a plus d'une lieue de circonférence, et est flanquée de cent soixante-seize tours. On voit sur une des portes l'inscription suivante :

Condidit Alcides, renovavit Julius urbem,
Restituit christo Fernandus tertius, heros.

Et elle est ainsi traduite sur une autre porte :

Hercules me edifico;
Julio Cesar me cercò
De muros y torres altas;
Y el rey santo me gano
Con Garci Perez de Vargas.

Les rues sont étroites, et il y en a de tellement resserrées, que l'on peut toucher les

deux murs en même temps. Un très-petit nombre est assez large pour les voitures; et plusieurs de celles où il en passe montrent, par les profonds sillons qu'on aperçoit le long des maisons, qu'un des moyeux, et souvent tous les deux, touchent à la fois les murs de chaque côté.

Séville passe pour contenir quatre-vingt mille deux cent soixante-huit habitans [1]. Elle est divisée en trente paroisses, et renferme quatre-vingt-quatre couvens et vingt-quatre hôpitaux.

L'édifice public le plus digne d'attention est la cathédrale, bâtiment d'une magnificence singulière, mais admiré sur-tout pour son clocher ou sa tour, qui est l'ouvrage de Guëver, architecte maure. Il la fit originairement de deux cent cinquante pieds de haut; mais en 1568, elle fut élevée de cent pieds de plus, et a par conséquent trois cent cinquante pieds. Il n'y a point d'escalier pour y monter, et il n'y est pas nécessaire, parce que le plan incliné est d'un accès si facile, qu'un cheval pourrait trotter depuis le bas jusqu'au som-

[1] Cette population est considérablement diminuée par les effets de l'affreuse épidémie qui, en 1800 et en 1801, a ravagé cette ville et d'autres parties de l'Espagne.

met, et en même temps elle est assez large pour que deux hommes à cheval puissent y passer de front. Sur le sommet de cette tour est la *Giralda*, grande statue de bronze qui, avec ses branches de palmier qu'elle tient à la main, pèse à peu près un tonneau et demi [1], et cependant tourne à la plus légère variation du vent [2].

Les dimensions de la cathédrale sont de quatre cent vingt pieds de long, deux cent soixante-trois de large, et cent vingt-six de haut. Cet édifice fut bâti en 1401. Il reçoit le jour par quatre-vingt fenêtres de verres peints, ouvrage d'Arnao de Flandre, et qui coûtent mille ducats la pièce.

Les trésors de cette église sont inestimables : un des autels est entièrement d'argent, ainsi que tous ses ornemens, au nombre desquels sont deux statues de saint Isidore et de saint Léandre, de grandeur naturelle, et une *custodia* ou ostensoir pour l'hostie, de plus de dix pieds de hauteur, et ornée de quarante-

[1] 150 myriagrammes, ou 3 milliers d'anciens poids.

[2] La figure la plus exacte de cette tour et de la *giralda*, se trouve dans le *Voyage de Dillon en Espagne*, qui n'est pas traduit en français.

huit colonnes; cependant tous ces objets ne sont que des bagatelles pour la valeur intrinsèque, en comparaison de l'or et des pierres précieuses déposés par la piété et le zèle des catholiques dans le temps où toutes les richesses du Nouveau-Monde abondaient dans cette ville. La profusion de l'or, de l'argent et des pierreries serait plus frappante encore, si l'attention n'était pas absorbée par l'admiration qu'excitent les tableaux innombrables, ouvrages des meilleurs maîtres espagnols qui florissaient à Séville immédiatement après la renaissance de la peinture. Toutes les chapelles conservent quelques monumens de leur talent supérieur. Les plus remarquables sont de Luis de Vargas et de Fr. Zurbaran, mais surtout de Murillo. Il y a, de ce dernier, une Nativité dans la chapelle de la Conception, et un saint Antoine de Padoue, avec le baptême de Jésus-Christ, près des fonts baptismaux. On trouve dans la principale sacristie, les tableaux si admirés de saint Isidore et de son frère saint Léandre; et dans une autre sacristie, la Sainte Famille, avec un *Ecce Homo* par Moralès. La maison du chapitre est entièrement consacrée à Murillo, et la chapelle de

saint Pierre à Zurbaran. Les ouvrages de Luis de Vargas sont dispersés dans différens endroits; mais son fameux tableau appelé de *la Gamba*, est dans une chapelle près de la porte de saint Christophe, et mérite une attention particulière.

La cathédrale possède une bibliothèque de vingt mille volumes, rassemblés par Fernand Colomb, fils du célèbre Cristophe Colomb, qui découvrit l'Amérique. C'était un homme de goût et fort admiré dans son temps pour ses connaissances. On doit regretter qu'on n'y ait pas ajouté des ouvrages modernes pour compléter une collection si bien commencée.

Je fus très-enchanté de la construction d'un nouvel orgue, composé de cinq mille trois cents tuyaux, avec cent dix touches, ce qui, me dît la personne qui conduisait l'ouvrage, fait cinquante touches de plus qu'au fameux orgue de Harlem, et les souflets sont si grands, que lorsqu'on les enfle, ils soutiennent l'orgue dans sa plénitude pendant quinze minutes. La manière de les remplir d'air est singulière; car au lieu de travailler avec ses mains, un homme se promène en allant et venant sur une surface inclinée d'environ quinze pieds

de longueur, soutenue au centre sur un axe; sous chacune de ses extrémités est une paire de souflets d'environ six pieds de tour sur trois et demi de large. Ceux-ci communiquent avec cinq autres paires réunies par une traverse; et le dernier est fait de façon que si les souflets sont trop pleins, une soupape qui s'élève les soulage. On remplit tous ces souflets en passant dix fois sur cette surface inclinée.

Il y a dans la cathédrale quatre-vingt-deux autels, où l'on dit journellement cinq cents messes. La consommation annuelle se monte à quinze cents *arrobas* [1] de vin, huit cents d'huile, et environ mille de cire.

On peut évaluer les biens de ce chapitre, d'après le nombre des individus qui le composent et qu'il entretient, savoir :

L'archevêque, dont le revenu est de trois cent mille ducats, ou environ 33,000 liv. sterling par année [2].

Onze dignitaires qui portent la mître dans

[1] On sait que l'*arroba* est de douze kilogrammes, ou vingt-cinq livres.

[2] 800,000 francs.

les grandes fêtes, et qui sont tous très-amplement, mais non pas également payés.

Quarante chanoines qui reçoivent quarante mille réaux, ou environ 400 liv. chacun par an [1].

Vingt prébendiers avec un revenu de trente mille réaux chacun [2].

Vingt-un chanoines inférieurs, à vingt mille réaux chacun [3].

Outre cela, il y a vingt chantres, appelés *Veinteneros*, avec trois assistans, appelés *Sochantrès*, deux bedaux, un maître des cérémonies, un adjoint, trois aides pour faire l'appel et noter les absens, trente-six enfans de chœur pour chanter et faire le service de l'autel, avec leur recteur, sous-recteur, et maîtres de musique, dix-neuf chapelains, quatre curés, quatre confesseurs, vingt-trois musiciens, et quatre surnuméraires; en tout, deux cent trente-cinq personnes.

Plusieurs des couvens sont remarquables par la beauté de leur architecture; mais à Séville, on n'a des yeux que pour la peinture;

[1] 10,000 francs.

[2] 7,500 francs.

[3] 5,000 francs.

et au milieu de cette profusion de beaux tableaux, on en néglige qui, dans d'autres endroits, attireraient l'attention; ici elle ne peut être fixée que par les ouvrages de Murillo.

Les plus fameux sont à l'hôpital de la Charité, et sont analogues à cette institution. Ils représentent quelques actes de charité, tels que le Miracle des pains et des poissons; Moïse frappant le rocher; la Piscine de Bethsaïde; le retour de l'Enfant prodigue; Abraham s'adressant aux trois Anges, et les pressant d'entrer chez lui; la Délivrance de saint Pierre de sa prison; et la Charité, sous la figure de sainte Elisabeth, lavant les plaies et soignant les maladies des pauvres. Outre ces morceaux, il y a dans le même hôpital, l'Annonciation de la Vierge Marie, et deux petits tableaux, l'un représentant l'Enfant Jésus, l'autre saint Jean.

L'église des Capucins est ornée des ouvrages du même peintre; et quoique dans ceux-ci la composition soit plus simple que dans les premiers, on peut cependant les considérer comme les meilleures de ses productions. On trouve onze de ses tableaux dans une chapelle appelée de la *Vera-Cruz*, qui

appartient aux Franciscains. Ces morceaux font beaucoup d'honneur à son pinceau; et plusieurs qui ne leur sont pas inférieurs, sont conservés dans d'autres couvens, tels qu'un *Ecce Homo*, la Vierge avec l'Enfant Jésus, dans l'église des Carmélites; la Fuite en Egypte, dans celle de la *Merced Calzada;* les différens sujets dans *Santa-Maria de la Blanca;* et dans le couvent des frères Augustins, près de la porte de *Carmona*, un saint Augustin écrivant, et un saint Thomas de *Villanueva*, se dépouillant pour vêtir les pauvres. A mon avis, le meilleur de ses ouvrages est dans le réfectoire d'un hôpital destiné pour les prêtres âgés. Il représente un Ange offrant une corbeille à l'Enfant Jésus qui, assis sur les genoux de sa mère, y prend du pain qu'il donne à trois prêtres vénérables. Jamais image n'approcha plus près de la vérité, et il n'est pas possible de voir plus d'expression que celle qui anime cette toile. Dans l'église paroissiale de la *Santa-Cruz*, il y a deux tableaux d'un genre supérieur, une *Mater dolorosa*, remplie de grâce et de douceur; et la fameuse Descente de Croix de Pedro de Campaña; Murillo l'admirait tous les jours, et il a été

enterré vis-à-vis, d'après sa demande. Ce grand peintre était né en 1618, et mourut en 1682. Son nom est célèbre en Europe; mais pour bien le juger, il faut visiter tous les couvens où sont déposés les monumens de son talent supérieur. Velazquez l'a égalé pour l'imitation, surpassé même pour les clairs obscurs et les reflets de la lumière; mais aucun artiste espagnol ne l'a égalé pour l'expression et la douceur.

En visitant les couvens et admirant les tableaux qu'ils renferment, j'eus le bonheur d'avoir pour guide D. Francisco de Bruna, homme distingué pour son jugement et son goût; il a étudié le talent particulier de maître, et connaît parfaitement le mérite de chaque ouvrage. Il a lui-même une collection choisie des ouvrages des meilleurs peintres espagnols, natifs de Séville, ou qui s'y sont formés, tels que Luis de Vargas, Velazques Zurbaran, Valdez et Murillo; outre plusieurs morceaux des écoles italienne et flamande.

La maison dans laquelle se trouvent ces tableaux et où il demeure, fut jadis la résidence des rois maures, et comme telle, fut appelée *Alcazar;* c'est un bâtiment irrégu-

lier, mais commode et agréablement situé; il renferme plusieurs chambres grandes et bien proportionnées; mais comme il a été suffisamment décrit par les voyageurs, je n'ajouterai rien à leur récit. Le jardin est singulier, il a conservé son ancienne forme, et on le regarde comme un modèle du goût maure. Il est tout en allées, avec des haies de myrtes taillées; et au milieu des parterres il y a des arbres isolés, taillés en forme de guerriers, avec des massues armées de pointes. Ses fruits principaux sont les oranges et les citrons. Ce jardin de plaisance, ainsi que le palais et la cour intérieure, sont environnés d'un fort rempart, qui communique avec les murs de la ville, mais qui est beaucoup plus élevé; au delà est un bosquet d'orangers d'une grande étendue; ce lieu doit être un délicieux séjour en hiver et au printemps.

En parlant de peinture, je me suis borné à Murillo, à cause de la supériorité de ses talens et parce que Séville, lieu de sa naissance, peut être regardée comme le dépôt principal de ses ouvrages. Mais quoiqu'il tienne le premier rang, il n'est pas le seul. Cette école jadis fameuse, dans laquelle l'art de la pein-

ture reprit naissance au commencement du seizième siècle, lorsque les trésors du continent occidental furent apportés la première fois à Séville, a produit une multitude de bons peintres, parmi lesquels les plus renommés sont Pedro de Villegas, le père de cette école, Luis de Vargas, Velazquez, Herrera, Rodas, Juan de el Castillo, Zurbaran, Francisco Pacheco, Alonzo Cano et Valdez, ainsi que plusieurs autres généralement admirés.

Les ouvrages de ces maîtres, ainsi que ceux de plusieurs autres tant Espagnols qu'étrangers, se voient non-seulement dans les églises, mais encore dans les maisons des principaux habitans. Je visitai les collections du marquis de Moscoso, de D. Pedro de Castro et de D. Donato d'Arenzana. Ce dernier possède un tableau qui est peut-être la plus parfaite imitation qui ait jamais été tracée sur la toile : c'est un agneau peint par Zurbaran, et dont Velazquez fut si frappé qu'il prit la peine de le copier. J'avais vu son ouvrage chez D. Fr. de Bruna; mais quelqu'admiration que m'eût causé cette copie, je n'y fis plus d'attention dès que j'eus vu l'original. D. Donato possède en outre une bonne tête par Moralès, une

Conception par le Guide, un portrait incomparable de S. Ignace de Loyola par Careno, une Descente de Croix par Luis de Vargas et la mort d'Abel par Bobadilla.

Les Franciscains ont le couvent le plus considérable. Il renferme quinze cloîtres, dont plusieurs sont vastes et élégans, et des logemens pour deux cents moines; mais à présent la communauté n'en compte que cent quarante. Ils sont, comme tous ceux de cet ordre, nourris du produit des charités et les favoris du peuple. Leur dépense annuelle se monte a plus de quatre cent mille réaux [1], ou environ quatre mille livres sterling, ce qui fait vingthuit livres [2] onze schellings et cinq pences par tête. Mais on doit en déduire la dépense du vin, de l'huile et de la cire, ainsi que les aumônes qu'on distribue journellement aux pauvres; ce qui, réuni, fait un objet considérable.

Il n'y a pas de couvent qui soit aussi fréquenté que celui-ci, particulièrement pendant les quarante jours du carême. Dans le cloître principal, qui est entièrement entouré de petites chapelles, on a représenté la passion du

[1] 100,000 francs.

[2] 800 francs.

Rédempteur dans quatorze tableaux, dont chacun est appelé une station. Elles sont arrangées de manière qu'elles marquent certaines distances en faisant le tour du cloître de la première à la seconde, et ainsi de suite. Au-dessus de ces stations on a noté le nombre de pas que fit notre seigneur entre les différens incidens de la passion en allant au Calvaire, et ce sont pleinement les mêmes nombres de pas que doivent faire les pénitens en allant d'une station à l'autre. Sur une, on voit l'inscription suivante : « Cette station consiste en « 1087 pas. Ici le Redempteur succomba une « seconde fois sous le poids de la croix, et ici « peuvent se gagner l'indulgence de sept an- « nées et quarante quarantaines. Oraison men- « tale, *Pater noster et ave Maria* ». On peut juger par celle-ci des autres stations. J'y vis hommes, femmes et enfans, riches et pauvres, faisant leurs tours, les uns isolément, les autres en petits groupes repétant tout haut leurs prières latines et s'agenouillant à chaque station.

Celui des hôpitaux qui me plut davantage, fut celui de la *Sangre* destiné à recevoir les femmes malades. La façade en est élégante et la sculpture admirable, sur-tout les trois figu-

res de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. Les dortoirs sont spacieux, et la plus grande propreté règne par-tout.

Si j'avais envie de m'étendre sur la description des bâtimens publics, la *Torre del Oro*, la *plaza de Toros*, l'aqueduc qui a quatre cent dix arches, mais sur-tout la bourse, me fourniraient ample matière. La dernière, dont Herrera fit le plan, en 1598, est digne de ce grand architecte; c'est un carré de deux cents pieds, avec un corridor, ou grande galerie qui l'entoure, ornée de colonnes ioniques et soutenue par un nombre égal de colonnes doriques.

L'université fut fondée en 1502, et acquit bientôt une grande renommée. Le nom d'Arias Montanus, qui est enterré au couvent de S. Iago, suffit seul pour donner de la célébrité à ce séminaire. Sa traduction des Saintes Ecritures, sera estimée aussi long-temps que les écritures elles-mêmes seront l'objet de la vénération des hommes. Le nombre des sous-gradués de cette université est d'environ cinq cents.

Nous vîmes à Séville les institutions favorites du comte de Campomanes; son académie

pour les trois beaux-arts de peinture, sculpture et architecture, et sa société économique des amis du pays; l'une et l'autre ont eu des succès, et ont soutenu non-seulement les arts, mais l'agriculture, les manufactures et le commerce. Il y a dans la première environ deux cents élèves.

La principale manufacture est celle de tabac; ce fut aussi celle qui attira le plus mon attention. L'édifice est élégant et simple, il a environ six cents pieds de long sur quatre cent quatre-vingts de large, et soixante de haut, avec quatre façades régulières. Il a coûté trente-sept millions de réaux [1], ou environ trois cent soixante-dix mille livres sterling. Cette manufacture n'occupe à présent que dix-sept cents ouvriers, et cent chevaux ou mules; mais précédemment elle occupait trois mille hommes, et à peu près quatre cents chevaux. Cette diminution est attribuée à la mauvaise administration, et à la répugnance avec laquelle on consentait à détruire le tabac gâté. Les administrateurs ont changé de système; et peu de jours avant mon arrivée, ils avaient condamné au feu quinze mille livres de tabac,

[1] 9,250,000 francs.

qui était de nul usage. Cependant le haut prix de cet article en diminue le débit; car, depuis qu'on a élevé le tabac de trente réaux à quarante, c'est-à-dire, d'environ six à huit schellings la livre [1], les demandes ont successivement diminué. Depuis l'année 1780, la vente annuelle a été d'un million cinq cent mille livres de tabac du Brésil, acheté des Portugais à trois réaux la livre [2]; et d'un million six cent mille livres de tabac en poudre, produit des colonies espagnoles, outre une quantité considérable de cigares. Ils ont en magasin plus de cinq millions de livres de tabac en poudre non vendu; mais comme il ne se gâte point en vieillissant, cette abondance ne les inquiète pas.

Outre l'espèce particulière de tabac en poudre que l'Espagne vendait, on a introduit dernièrement une manufacture de tabac rapé. Cette mesure était devenue nécessaire pour arrêter le commerce illicite qui se faisait; car tandis que le roi le vendait à soixante et quelques fois à quatre-vingts réaux [3] la livre, les

[1] De 7 francs 50 centimes à 10 francs.

[2] 75 centimes.

[3] 15 à 20 francs.

contrebandiers le donnaient à quarante, après l'avoir acheté eux-mêmes à quinze des fermiers généraux de France; mais à présent que le gouvernement vend du bon tabac rapé à vingt-quatre réaux [1], le profit des contrebandiers ne compenserait pas les risques. Cette branche seule emploie maintenant deux cent vingt personnes, vieilles et jeunes, et seize mules; mais les administrateurs ont le projet d'augmenter leur commerce, et d'occuper cinq fois autant d'individus, lorsqu'ils auront une quantité suffisante de tabac. Les opérations sont si nombreuses avant que le rapé soit en état d'être vendu, qu'elles exigent un grand nombre d'ouvriers. Tandis que les uns défont les petits paquets de tabac, d'autres séparent les côtes des feuilles; ceux-ci l'humectent, ceux-là le serrent et le mettent en presse, ou bien filent la feuille en cordes, et la mettent en rouleau pour être liées et pressées jusqu'à ce qu'un paquet de dix-huit pouces de long et de deux pouces et demi de diamètre pèse six livres. Ces opérations finies, on met le tabac en morceaux pour suer pendant neuf mois: après quoi il est coupé et tamisé, puis rapé, puis encore

[1] 6 francs.

tamisé, et enfin mis en paquet pour être vendu.

Tous les ouvriers déposent leurs habits à la porte, et quand ils sortent, ils sont si scrupuleusement visités, qu'ils ont peu de chance de pouvoir cacher du tabac; cependant ils s'y hasardent quelquefois. Un officier et un garde sont toujours là pour conduire en prison le délinquant; et afin qu'il ne puisse faire aucune résistance, il n'est permis à aucun ouvrier d'entrer avec un couteau. Sans cette précaution, les conséquences d'une découverte pourraient souvent devenir fatales.

La fabrique est dirigée par un directeur dont le salaire est de quarante mille réaux par année [1], et par cinquante-quatre officiers supérieurs et un nombre égal de subordonnés.

Il y a pour moudre le tabac en poudre quarante moulins, qui consistent chacun en un rouleau de pierre, qui est mis en mouvement par un cheval ou une mule, dont les traits sont attachés à une barre de huit pieds de long, et sous l'angle de quarante-cinq degrés; en sorte qu'il perd précisément la moitié de sa force. J'essayai d'expliquer ce fait à l'officier qui me faisait voir ces ouvrages; mais je

[1] 10,000 francs.

ne pus pas m'en faire comprendre. Il était le frère de la jeune infortunée qui, en 1774, périt devant l'autel, victime de la passion impure que sa beauté avait inspirée à un prêtre de S. Lucar. Ce misérable avait déclaré sa passion à cette jeune personne en la confessant; après plusieurs tentatives inutiles, enragé de la résistance obstinée de cette fille vertueuse, il tourna le dos à l'autel où il venait de participer au pain consacré, et la poignarda en présence de sa mère; et pour ce crime, le plus attroce de tous, il fut, ce qui est affreux à raconter, banni à Porto-Rico.

La manufacture de soie était jadis florissante à Séville. Quand (en 1248) Ferdinand III, surnommé *le Saint*, entra dans la ville, il y trouva, comme il le dit lui-même, seize mille métiers, qui occupaient cent trente mille personnes; et telle était sa population, que lorsqu'elle se rendit aux chrétiens, quatre cent mille Maures la quittèrent; un grand nombre était mort pendant les seize mois que dura le siége, et plusieurs restèrent après le départ de leurs concitoyens.

Alphonse, surnommé *le Sage*, voyant l'importance de cette manufacture, lui donna tous

les encouragemens possibles; et Séville possédait presque uniquement cette branche de commerce lors de la découverte de l'Amérique. En 1519, on comptait encore dans cette ville seize mille métiers; mais les *millones* imposés à la fin du règne de Philippe II, pour subvenir aux dépenses de la guerre, causèrent un grand échec au commerce; et les altérations fréquentes des monnaies, ainsi que l'expulsion des Maures, ruinèrent presque entièrement cette ville naguère si florissante. En outre, plus de deux cent mille personnes moururent d'une maladie épidémique qui ravagea l'Espagne en 1649. Aussi, en 1655, ne restait-il que soixante métiers à Séville. Depuis l'avénement d'une nouvelle famille au trône, le nombre des tisserands s'éleva, en 1713, à quatre cent cinq. Mais en 1721, les fermiers de la taxe sur la soie ayant exigé avec rigueur les quartorze pour cent dus pour l'*alcavala* et le *cientos*, non-seulement ils ruinèrent les manufactures, mais réduisirent le revenu public de huit cent mille réaux à moins de seize mille. Cependant Philippe ayant dirigé toute son attention sur cette affaire importante, le commerce se releva; et en 1732, le nombre des

métiers se montait à mille. En 1739, la guerre avec l'Angleterre les réduisit subitement à cent quarante. Depuis les remontrances de D. Bernardo de Ulloa en 1740, les taxes n'ont plus été abandonnées à la rapacité des fermiers, l'*alcavala* a été aboli; et d'après le dernier rapport, les métiers se montent à quatre cent soixante-deux pour les grandes étoffes de soie, et à dix-huit cent cinquante-six pour d'autres articles. On alloue annuellement à chaque métier destiné à la fabrication des pièces larges, cent livres de soie exemptes de droits; et s'il ne fabrique que des ouvrages étroits, cette quantité n'est que de quatre-vingts.

Dès que la navigation de la rivière sera ce qu'elle était lorsque Magellan partit de Séville avec cinq vaisseaux pour aller faire la découverte du détroit qui a conservé son nom, et lorsque la liberté civile et religieuse lèveront de nouveau le tête en Espagne, de nombreux canaux s'ouvriront pour vivifier le commerce, et Séville sera rendue à son ancienne splendeur.

L'art de la tannerie n'est peut-être nulle part plus mal entendu qu'en Espagne : on ne

peut, dans aucune de ses provinces, se procurer du bon cuir, à moins qu'il ne vienne d'Angleterre. Le ministre des finances, qui sentait cet inconvenient, a cherché dernièrement à engager quelque étranger, habile dans cet art, à venir se fixer en Espagne. Pendant qu'il pensait aux moyens de réussir, le hasard lui fit rencontrer un marchand qui voyageait pour recevoir des ordres et des commissions pour son compte et celui de ses associés, marchands de cuirs à Londres. Le ministre comprit tout de suite qu'il avait trouvé son homme; il l'envoya chercher sans délai, et l'invita à se fixer en Espagne comme corroyeur et tanneur. Cet homme se sentant peu propre à entreprendre ce métier pour lequel il n'était pas né, résista d'abord aux sollicitations du ministre, et refusa les offres les plus avantageuses; mais enfin, après avoir considéré la chose sous tous ses points de vue, il accepta et consentit de s'établir à Séville. Je visitai sa tannerie, et je le trouvai heureux sous la protection dont il jouissait. Le ministre lui a concédé le couvent des Jésuites, environ sept acres de bonne terre et libre de cens, et le droit de choisir les meilleures peaux de

Buenos-Ayres et des colonies espagnoles; il a, outre cela, le privilége de couper, pour faire son tan, tous les arbres qui lui conviennent, soit dans les forêts royales, soit dans les possessions particulières, à une distance marquée de la ville. Il se sert de l'écorce intérieure du liège, ainsi que des feuilles du myrte, qui remplissent assez bien ses vues, mais n'ont pas autant de force que l'écorce du chêne. Cet ouvrier me dit que les Espagnols entendent l'art de tanner; mais qu'ils manquent d'énergie, d'industrie et de capitaux pour des entreprises aussi vastes. Je suis porté à croire que son observation est bien fondée. Le ministre l'ayant trouvé actif et riche, lui a donné un privilége pour fournir la cavalerie de bottes et de baudriers, et d'une quantité d'autres articles qui n'avaient aucun rapport avec son commerce, tel que des boucles, des éperons, etc. Cet homme est certainement un trésor pour les Espagnols, soit par son assiduité, soit par la valeur de son capital; et je ne doute pas qu'il ne pousse ce nouvel établissement aussi loin qu'il peut aller, si le gouvernement continue à le protéger.

Ayant été présenté à D. Juan Alvarez, in-

tendant de la monnaie, je visitai cet établissement dans lequel il y a maintenant très-peu d'ouvriers occupés; tandis que précédemment cent quatre-vingts y trouvaient constamment de l'ouvrage. On se sert ici des procédés en usage à Londres et à Paris, et qui sont très-lents. Aussi ne frappe-t-on la monnaie qu'avec beaucoup de frais; tandis qu'à Birmingham l'opération se fait très-vîte et à bas prix, au moyen d'une nouvelle invention.

En traversant les rues, je fus frappé de la multitude de mendians couverts de haillons. Au premier moment je fus tenté de l'attribuer au manque de commerce; mais en y faisant plus d'attention, je vis que la véritable cause était la distribution d'aumônes qui se faisait au palais de l'archevêque et à la porte d'une vingtaine de couvens, où l'on donne journellement et sans distinction à tous ceux qui s'y présentent. Une charité aussi déplacée éteint toute industrie et multiplie les objets de pitié; leur quantité est toujours en proportion des sommes qu'on distribue. Il est si important que ce principe soit bien compris, que je ne puis laisser échapper aucune occasion de le faire remarquer.

Je passais mon temps très-agréablement à Séville. J'employais les matinées à visiter ce qu'il y avait de plus digne de mon attention dans la ville, ou à faire de petites excursions dans les environs. A midi je rendais mes devoirs au bon archevêque, chez qui je dînais et faisais ma *sieste;* après quoi je sortais quelquefois avec lui dans sa voiture, d'autres fois j'allais à la *Alameda* ou promenade publique, où se réunit la société, et je finissais ma journée, soit avec l'archevêque, soit dans la famille de quelques personnes aimables. Le temps du carême n'est pas favorable à la gaieté, parce que les amusemens ordinaires ne sont pas permis; cependant j'ai toujours été très-satisfait de mes soirées. L'archevêque ne recevait que des hommes le soir. Dans les autres maisons il y avait ordinairement quelque partie générale de cartes; mais la famille dans laquelle je me plaisais le plus était celle d'un chanoine, dont la sœur me faisait l'honneur de me consulter comme médecin; sa maladie était extrêmement intéressante : c'était une épilepsie provenant de son excessive sensibilité. J'aime à croire que je lui ai été de quelque utilité, et je trouvais ma récompense dans sa conversa-

tion et dans le plaisir de l'entendre chanter.

Dans une de mes visites du matin au palais de l'archevêque, j'eus le plaisir de me trouver à une *opposition*, ou dispute entre les candidats d'un bénéfice vacant; scène admirablement décrite par l'auteur de Gil-Blas. La véhémence, dans une pareille occasion, est non-seulement autorisée par la coutume, mais elle est excusable dans des hommes qui combattent non-seulement pour la gloire, mais encore pour leur subsistance. Les juges sont l'évêque diocésain, assisté de six membres du chapitre; et les examens roulent sur les sciences, la morale, la théologie et le droit canon. Plusieurs emplois ecclésiastiques se donnent de cette manière. Ainsi, dans toutes les cathédrales, quatre chanoines sont choisis sur des examens; on les appèle chanoines *de merito*. Ils remplissent les fonctions de pénitenciers pour recevoir la confession du chapitre, de prédicateurs, de professeurs en théologie et de jurisconsultes pour suivre les procès. Les autres places sont données par faveur, par le diocèse, par le chapitre ou par le roi, suivant le mois dans lequel elles viennent à vaquer.

Lorsqu'un candidat s'adresse à un grand, soit pour demander sa protection en général, soit pour un emploi, il présente une copie imprimée de son mémoire, qu'il intitule: *Relacion de los meritos, titulos, grados y exercicios, litterarios de A. B.* [1]. L'original est remis au secrétaire d'état, et contient le nom de l'individu, le lieu de sa naissance, son rang, son âge, l'université dans laquelle il a étudié, ainsi que les degrés qu'il a pris; ses connaissances, sa conduite dans sa profession comme prêtre, prédicateur, confesseur; il y est parlé de sa régularité, de son zèle, de ses succès et des priviléges particuliers dont il jouit, comme de la permission de lire les livres défendus et de confesser les deux sexes; et enfin il y est démontré qu'il est en tous points digne de recevoir tous les emplois ecclésiastiques auxquels on peut le présenter.

Un jour que j'étais au palais de l'archevêque, le vieux bibliothécaire me prit à part, et me pria d'intercéder auprès du prélat pour lui obtenir un bénéfice alors vacant et dépendant de la couronne; il m'engagea à écrire

[1] Relation des mérites, titres, degrés et exercices littéraires de A. B.

immédiatement au comte de Florida-Blanca; et de joindre à ma lettre sa *Relacion de meritos*... Je me souviens qu'il y était dit, à l'article de ses connaissances, qu'il avait appris l'hébreu, qu'il avait été examiné sur les verbes; mais qu'il n'avait jamais été assez riche pour acheter un dictionnaire. Je présentai une requête par le canal de notre ministre, et j'obtins pour lui la promesse d'un bénéfice; mais non de celui qu'il sollicitait alors.

Non loin de la ville est un bâtiment, qui maintenant tombe en ruines, et près duquel je passais souvent, sans m'enquérir de sa destination; mais un soir que je me promenais avec la personne à qui le comte de Florida-Blanca m'avait recommandé, frappé de la forme de ce bâtiment, je lui demandai à quoi on l'employait. Il parut d'abord faire peu attention à ma question; mais l'ayant répétée, il y répondit d'une manière évasive, qui ne servit qu'à augmenter ma curiosité et à rendre mes demandes plus pressantes. Enfin il me dit que ce singulier édifice s'appelait *el Quemadero;* mais il me pria de ne jamais découvrir de qui je tenais cette information. Le nom et la forme de ce bâtiment rendaient de plus amples re-

cherches inutiles, et expliquaient assez l'horrible usage qu'on en avait fait trop souvent. Je cessai mes questions, et me hâtai de m'éloigner d'un eplace que mon imagination me représentait toute en flammes. Le jour suivant, cependant, j'y retournai avec un des juges qui, en cette qualité, pouvait se hasarder à être plus communicatif. Il répondit à mes questions, que le *Quemadero,* ainsi appelé du verbe *quemar,* brûler, servait d'échafaud pour brûler les hérétiques; et qu'environ quatre ans auparavant, une femme y avait souffert le supplice du feu, d'après une sentence de l'inquisition, à laquelle il avait donné sa sanction. J'obtins de lui, et d'autres personnes, les particularités suivantes sur le fait. Cette femme était une *beata,* professant un des trois vœux imposés aux religieuses, et dont la pauvreté et l'obéissance sont les compagnons ordinaires; elle enfreignit ce vœu. Dans l'instruction du procès, elle fut accusée d'avoir corrompu son confesseur; le *pauvre homme* fut simplement banni comme le moins coupable des deux. Si cette offense eût été la seule, elle eût été punie avec moins de sévérité; mais non contente d'avoir commis un sacrilége, elle continua à corrompre

toute la prêtrise; et soit par un effet de ses passions, ou de sa vanité, elle étendit chaque jour, sur les serviteurs des autels, le pouvoir de ses charmes : enfin, par excès d'orgueil ou par remords de conscience, elle perdit la raison et imagina follement qu'elle agissait par l'autorité divine. Quelques-uns disent qu'elle justifia sa conduite, d'après le principe que les deux parties étaient libres; mais d'autres, et avec plus de raison, assurent qu'elle prétendait avoir vu un ange; ce qui, d'après les lois de l'inquisition, est un crime. On la mit en jugement; elle fut condamnée et brûlée.

Ce récit m'inspira la curiosité de visiter le tribunal de l'inquisition. C'était jadis un couvent de Jésuites; il est d'une architecture si légère et si élégante, que je pouvais à peine concevoir qu'il renfermât le tribunal affreux et ses horribles cachots. J'entrai dans la chapelle et dans la salle des jugemens; je me hasardai à faire quelques questions, mais je ne pus obtenir aucune réponse. Le silence et la solitude semblaient y avoir établi leur séjour.

L'inquisition est certainement moins formidable, à présent que les lumières se sont ré-

pandues par-tout, qu'elle l'était dans ces siècles de ténèbres, où la superstition régnait avec tant de force. Les inquisiteurs actuels, s'ils ne sont pas plus humains, sont au moins plus humbles que leurs prédécesseurs; cependant, il faut l'avouer, tant que leur autorité subsistera, elle sera sujète à commettre des abus. Chacun connaît l'histoire et le sort de D. Pablo Olavidès. La véritable cause de sa disgrâce ne fut ni son impiété, ni son immoralité, mais sa haine pour les moines; eux, par représailles, devinrent ses ennemis implacables, et ne cessèrent de le persécuter que lorsqu'ils l'eurent banni de l'Espagne. Ils n'oublièrent jamais qu'il avait bâti une maison dans la *Sierra-Morena*, précisément à la place où avait été un couvent, et un couvent qui servait d'asile aux voleurs, avec qui les bons pères avaient coutume de partager le butin. Ils ne purent pas non plus lui pardonner d'avoir posé comme loi fondamentale, dans ses nouveaux établissemens, qu'il n'y aurait aucun moine. Malheureusement il avait épousé une femme riche, qui n'était ni jeune ni belle; ce fut par son moyen que les moines apprirent des particularités qu'ils auraient pu toujours

ignorer, et qu'ils purent recueillir contre lui toutes les expressions hasardées qui lui échappaient. Ce digne citoyen fut arraché de son lit, le 14 novembre 1776; et après avoir passé douze mois dans les prisons de l'inquisition, sa sentence lui fut lue publiquement; tous ses effets furent confisqués en faveur de ses juges, les inquisiteurs, et il fut condamné à huit ans de réclusion dans un couvent.

Il faut convenir que les inquisiteurs avaient eu une belle proie dans la personne d'Olavidès; mais peu d'années après ils ne ressemblèrent pas mal à l'aigle qui s'arrête pour se précipiter sur une charogne; cet événement est digne d'être rapporté. J'en donnerai la relation d'après ce que m'en a dit une personne qui fut présente à l'*auto-da-fé*, célébré dans l'église du couvent de S. Dominique de Madrid, le 9 mai 1784, après que toute la procédure eut été lue publiquement.

L'acteur principal de cette farce, fut un mendiant nommé Ignacio Rodriguez; sa première profession avait été celle des armes; mais on ignore qu'elle avait été alors sa conduite. Il est certain qu'il était avec le comte O'Railly, lors de la malheureuse expédition

contre Alger, où il fut blessé à la jambe; il reçut donc son congé comme invalide; on lui offrit la pension ordinaire, mais il préféra vivre aux dépens du public et jouir de sa liberté, plutôt que d'être perdu dans l'obscurité avec ses compagnons. En conséquence, il mit tous ses soins à empêcher sa blessure de se fermer; et il fut si adroit, qu'il parvint à se procurer un revenu passable, ou plutôt à se régaler somptueusement tous les jours.

Au bout de quelques années, il eut le malheur d'attirer l'attention de D. Bernardo Cantero, intendant-général de la police qui, le voyant chaque jour, s'informa pourquoi il tenait sa blessure ouverte, et lui ordonna de la faire guérir. Rodriguez ne sachant à qui il parlait, répondit avec insolence, « je demande l'aumône et non pas des avis ». Cette réponse faite mal à propos, causa sa perte.

L'intendant frappé de sa figure, et choqué de son insolence, le surveilla; et ayant remarqué quelque chose d'extraordinaire dans une longue conversation qu'il eût avec une femme appelée Juliana Lopez, il la fit suivre et arrêter. Cette femme, quoique artificieuse, ayant été prise par surprise, se troubla, et

avoua bientôt, que le papier qu'elle avait remis au mendiant, contenait quelques matières pour faire de la poudre d'amour. Sur ce rapport, Rodriguez et Juliana furent mis en prison, avec une autre femme nommée Angela Barrios qui, douée de moindres taleus, n'agissait que sous leurs ordres et n'était employée que pour des commissions peu importantes. Tous les trois ayant été mis dans une prison commune, furent fréquemment interrogés, et le résultat de ces enquêtes fut présenté au roi qui, par l'avis de son confesseur, renvoya le tout aux inquisiteurs. En conséquence, on transféra ces trois individus dans les prisons de l'inquisition.

Nul tribunal n'a autant de facilité pour découvrir la vérité, et pour éclaircir une affaire, quelque obscure qu'elle puisse être; il n'est pas enchaîné par les formes, ni limité par le temps; il peut citer qui lui plaît, faire prendre les individus dans leur lit, au milieu de la nuit, les examiner par surprise, effrayer leur imagination, tourmenter leur corps, et les interroger en les confrontant à des époques éloignées. Les inquisiteurs firent confesser à l'imposteur toutes ses menées, ainsi que les plus petites particularités et le nom des per-

sonnes à qui il avait vendu de sa poudre. Il expliqua dans sa confession, de quoi elle était composée; mais ce sont des choses qu'une oreille chaste ne peut entendre, et il avoua que chaque femme, après en avoir pris, devait lui accorder tout ce qu'il demandait, sans quoi le charme perdait tout son effet. Toutes les fois qu'il administrait cette poudre, il proférait quelques formules de négromancie, afin de donner un air de mystère à tout ce manège et d'inspirer de la confiance dans son succès.

Son associée, Juliana Lopez, lui servait d'émissaire et de panégyriste; et afin de pouvoir se prêter entièrement à ses vues et à ses désirs, elle avait loué un jardin commode, où il pouvait se retirer dans tous les momens et chaque fois que cela lui convenait.

Angela Barrios n'était que leur servante; et son esprit étant un peu faible, elle n'était point admise à leur confidence. La fidélité et le silence était tout ce qu'on exigeait d'elle, et elle n'y manquait jamais.

Le procès suivant l'ordinaire, contenait toutes les circonstances les plus minutieuses. Le crime des accusés fut prouvé par une multitude de témoins, et confirmé par leur

propre confession. On apprit que la poudre avait été administrée à des personnes de tout rang; un des inquisiteurs m'a dit depuis, que plusieurs dames de qualité de Madrid avaient été dupes de cet homme, et que c'est par égard pour elles, que l'on a caché leur nom.

Lorsque le procès fut terminé, les juges résolurent de célébrer un *auto-da-fé* dans l'église de *los padres del Salvador;* mais le roi ne voulut pas que les religieuses de Saint-Dominique fussent privées du privilége d'avoir l'*auto* dans leur église. Les inquisiteurs cédèrent, et envoyèrent une requête pour que les religieuses ne fussent pas admises à la grille, afin que leurs oreilles ne fussent pas blessées, ni la pureté de leur imagination troublée par ce qu'elles entendraient. Ce message produisit l'effet qu'on pouvait en attendre; la curiosité des religieuses en fut d'autant plus aiguillonnée; et il n'y en eut que quatre qui ne se trouvèrent pas à la grille.

Le jour fixé, à six heures du matin, le peuple commença à s'assembler dans la rue de l'inquisition, et les troupes prirent leur poste pour maintenir le bon ordre. Vers les

huit heures, le mendiant quitta son cachot; appuyé sur ses béquilles, et accompagné d'un frère capucin, d'assez chétive apparence, nommé frère Cardenas. Aussitôt que le coupable parut devant le tribunal, il tomba à genoux devant les inquisiteurs qui, avec le ton le plus doux et le plus affable, s'adressèrent ainsi à lui : « Mon fils, vous allez entendre le « récit de vos crimes, et la sentence prononcée pour l'expiation de vos péchés; notre « douceur est grande, car notre tribunal, toujours indulgent, cherche plutôt à réformer « qu'à punir. Que votre affliction vienne du « sentiment de vos péchés et non de la frayeur « du châtiment que vous subirez ».

Cette exhortation, dont la formule est la même lorsque le condamné doit être livré aux flammes, étant finie, ils posèrent sur les épaules du mendiant un *san benito*, ou plutôt un *saco benito*, qui est le sac avec la croix de saint André, portés anciennement par les pénitens. Ils affublèrent sa tête du bonnet où sont peints des serpens, des lézards, et des cerfs-volans; puis ils lui mirent un cierge vert dans les mains et une corde autour du cou. On adressa à Juliana Lopez le même discours, et

lorsqu'elle eût été couverte du même accoutrement, elle resta près de son compagnon; mais ne montra pas la même fermeté.

Angela Barrios vint la dernière; tremblante et fondant en larmes, elle tomba à genoux et conjura les inquisiteurs de lui faire grâce de la vie. On lui répondit que le saint-office n'était pas accoutumé à mettre personne à mort; qu'on ne voulait lui faire aucun mal, et que sa faute étant moins grande que celle de ses compagnons, il n'y avait point de *san benito* pour elle, qu'elle ne recevrait point cette marque d'ignominie qui couvrait à jamais d'opprobre tous ceux qui l'avaient porté, ainsi que leur famille.

Tout étant ainsi disposé, la procession commença à se mettre en mouvement; en tête marchaient les soldats pour faire faire place, ensuite venait l'étendard du saint-office, porté par des alguazils et suivis des familiers et des docteurs de l'inquisition; ensuite on vit le mendiant appuyé sur ses béquilles, suivi des deux femmes, et accompagnés de deux secrétaires, qui portaient la procédure dans une boîte garnie de velours; le petit capucin, en qualité de confesseur, fermait la marche avec le marquis de Cogolludo, fils du duc de Me-

dina-Cœli, du sang royal et premier gentilhomme d'Espagne, comme alguazil major.

Le cortége ne fut pas plutôt entré dans l'église, que la messe commença; après quoi on lut la procédure à tout l'auditoire, composé de la principale noblesse et de toutes les dames de la cour qui avaient été invitées par la marquise de Cogolludo, et étaient placées avec elle sur un gradin élevé à cette occasion.

Les secrétaires furent souvent interrompus dans leur lecture par de bruyans éclats de rire, auxquels se joignait le mendiant. Cependant, cette marque de gaieté n'était pas exempte d'émotion chez quelques personnes, lorsque dans le procès on détaillait des circonstances qui concernaient les dames alors présentes, et qui s'attendaient à chaque instant à s'entendre nommer.

Après qu'on eût achevé cette lecture, le premier inquisiteur agita une petite sonnette, et les prisonniers s'approchèrent pour entendre leur sentence : Ignacio Rodriguez fut condamné à être fouetté dans les rues de Madrid, à être instruit et fortifié dans les mystères de la foi catholique, par un guide spirituel nommé par la cour, avec lequel il devait faire ses saints

exercices pendant un mois, en jeûnant les vendredis au pain et à l'eau, et en faisant, au bout de ce terme, une confession générale. Il devait être enfermé pendant cinq ans à la maison de pénitence de Tolède, et après cela banni pour jamais de Madrid et des résidences royales, avec l'obligation d'informer le saint-office du lieu où il fixerait sa résidence. La sentence des autres ne fut pas si sévère. Toute la cérémonie finit vers les trois heures après-midi.

Le lendemain, le mendiant, nu jusqu'à la ceinture, fut mis sur un âne, et accompagné par le marquis de Cogolludo; dans cet équipage il traversa les rues de Madrid, mais sans recevoir aucun coup : à mesure qu'il avançait, ses amis lui offrirent du vin et des biscuits; tandis que plusieurs personnes, qui ignoraient la nature de son crime, et le prenaient pour un hérétique, s'écriaient : *Viva la Virgen, viva Maria purissima;* à quoi il répondait : *Por mi que viva.*

Cette cérémonie finie, la marquise de Cogolludo donna une grande fête aux juges et aux officiers de l'inquisition.

Si l'intention du roi eût été de rendre l'in-

quisition méprisable aux yeux de la multitude, pour préparer son abolition, il n'eût pas pu prendre des mesures plus convenables que celle de soumettre à ce tribunal l'examen de fautes infiniment au-dessous de son attention, et de le faire paraître en procession avec un misérable qui aurait dû être puni en secret par les plus vils suppôts de la justice.

D'autres écrivains ont donné l'histoire de cet exécrable tribunal, de son origine, de ses progrès, ainsi que de la forme de sa procédure et du cruel traitement que souffrent ses prisonniers. Je me tairai sur ces particularités; mais je dois observer que l'inquisition originaire, armée de pouvoirs terribles, existe encore en Angleterre sous la dénomination de cour spirituelle; et que, de même qu'en Espagne, les pauvres souffrent beaucoup de l'abus de son pouvoir. Chez nous, ce serpent paraît avoir perdu son venin; il est engourdi, mais non pas mort; et si, dans les temps futurs, notre gouvernement venait à changer, il pourrait revivre et être aussi désastreux pour nos enfans, qu'il l'a été pour nos ancêtres.

L'ancien théâtre d'Italica, dans le voisinage de Séville, est un monument d'antiquité très-

curieux, et mérite bien de fixer l'attention de tous ceux qui aiment les antiquités; mais elles ont peu d'intérêt pour moi. Cet amphithéâtre est un ovale de deux cent quatre-vingt-onze pieds sur deux cent quatre. Si nous pouvons juger Italica par la grandeur de ses ruines, ce dut être une ville considérable; et quoiqu'il en reste maintenant bien peu de vestiges sur la surface de la terre, nous savons qu'elle fut jadis le siége d'un évêque, et elle a donné naissance aux empereurs Trajan, Adrien et Théodose.

Les environs de la ville, à une grande distance, sont si bas, qu'ils sont fréquemment inondés, et quelquefois l'eau s'est élevée à huit pieds, même dans les maisons. Le sol est fertile et en même temps très-profond; aussi sa fécondité est-elle inépuisable. Il produit du blé, des légumes, du chanvre, du lin, des citrons, des oranges et du réglisse. On dit qu'on exporte annuellement plus de quatre mille quintaux, ou à peu près deux cents tonnes de ce dernier article, dont une partie considérable est achetée, à ce que l'on croit, par les brasseurs de bierre de Londres. Si on pouvait les engager à abandonner le *cocculus indicus*,

on pourrait leur permettre d'user sans contrainte de la réglisse.

J'eus la curiosité de m'informer à la douane de Londres quels étaient les principaux endroits d'où l'on tirait précédemment le réglisse, et j'appris que c'était d'Italie et de la Flandre française; mais que depuis peu l'importation d'Espagne avait rapidement augmenté; qu'en 1785 elle n'avait été que de deux tonneaux dix-sept cents *weighs* [1], et trois quarts et seize livres; elle s'était élevée en 1788, à cinquante-huit tonneaux trois cents *weighs* et un quart, et quatorze livres. Je vis que l'importation de la première de ces années à la dernière était comme suit :

	Tonneaux.	Weighs.	Quarts.	Livres.
1785, à Londres et autres ports.	109	14	3	18
1786 dits................	150	2	3	14
1787 dits................	128	19	»	16
1788 dits................	183	1	»	17

Dans cet intervalle, la proportion des ports extérieurs qui n'était que de vingt-quatre tonneaux onze cents *weighs* et demi, et vingt-cinq livres, a monté à cinquante-cinq tonneaux

[1] Le tonneau est de deux mille livres. Le *weigh* est un poids anglais de deux cent cinquante livres de seize onces.

quatorze cents *weighs* et demi et quinze livres. Nous pouvons en conclure que Londres a appris aux brasseurs des provinces à faire usage, pour le *porter*, de cette drogue innocente et agréable.

Les vapeurs et les miasmes occasionnés par les eaux stagnantes et les fréquentes inondations dans les environs de Séville, rendent ses habitans très-sujets aux fièvres tierces et putrides, et à des maladies histériques. La disposition prochaine à de pareilles maladies, peut encore être attribuée à la quantité de melons et de concombres que l'on mange pendant toute l'année; cette nourriture donne aussi des vers, accompagnés d'épilepsie, surtout aux jeunes gens. C'est ce qui me fait comprendre le principe d'après lequel un médecin célèbre, cité dans *The London Prentia of Phisic*, a ordonné la poudre d'étain dans un cas d'épilepsie.

J'ai parlé des maladies auxquelles sont sujets les habitans de Séville, et qui proviennent de l'humidité; mais il y en a d'autres qui sont causées par la chaleur. Toutes les fois que le vent *Solano*, c'est-à-dire, le vent d'Afrique, se fait sentir, les habitans de ce pays sont su-

jets à être attaqués de pleurésies ; mais ce dont les médecins et les magistrats se plaignent particulièrement dans ces momens, c'est d'une irritabilité de nerfs qui influe, sur le moral, de différentes manières.

Avant de quitter Séville, je m'informai, suivant ma coutume, du prix du travail et de celui des denrées.

Les journaliers gagnent par jour quatre réaux et demi, ou environ $10\frac{3}{4}$ d. (1 fr. 12 c.)

Les charpentiers, de sept à onze réaux, (1 fr. 75 c. à 2 fr. 75 c.)

Les menuisiers, s'ils sont de bons ouvriers, vingt-quatre réaux ou 4 s. 9 d. (6 fr.)

Les tisserands actifs, quinze réaux ou 3 s. (3 fr. 75 c.)

Le pain valait de seize à vingt-huit quartos ou $4\frac{1}{2}$ d. à $\frac{77}{8}$ d. (45 à 75 c. les trois livres de seize onces).

Le bœuf, trente quartos pour trente-deux onces ou environ $4\frac{1}{2}$ d. (45 c. la livre de seize onces).

Le mouton, trente-huit quartos ou $5\frac{11}{32}$ d. (52 c. la livre).

Le chevreau, vingt-quatre quartos la livre de seize onces, ou $3\frac{3}{4}$ d. (37 cent.)

Le porc de trente-six à quarante-deux quartos ou $5\frac{1}{16}$ d. à $5\frac{23}{33}$ (51 à 53 c. la même livre).

En 1731 on consommait à Séville un million sept cent quatre-vingt-deux mille deux cent soixante-dix-neuf livres de viande; sur cette quantité, les ecclésiastiques en avaient huit cent onze mille quatre-vingt-onze livres, exemptes de taxes. Les livres sont ici de trente-deux onces, ou de deux livres avoir-du-poids.

Le prix du froment, en des saisons et à des époques différentes, a éprouvé des variations si remarquables, que j'en joins ici le tableau.

Prix de la fanega de froment à Séville.

ANNÉE.	MOIS.	RÉAUX.	ANNÉE.	MOIS.	RÉAUX.
1652	Avril.	80 à 120	1752	Avril.	38
	Juillet.	42 — 45		Juillet.	25 à 33
1655	Avril.	14 — 20	1755	Avril.	16 — 22
	Juillet.	13 — 17		Juillet.	13 — 18
1657	Avril.	11 — 18	1757	Avril.	25 — 29
	Juillet.	16 — 23		Juillet.	18 — 27
1660	Avril.	45 — 53	1760	Avril.	29 — 36
	Juillet.	22 — 27		Juillet.	30 — 37
1661	Avril.	17 — 22	1761	Avril.	30 — 37
	Juillet.	21 — 28		Juillet.	24 — 32

Si nous comptons la *fanega* à cent neuf livres et demi, et le boisseau à soixante-dix, alors le prix le plus haut, celui de l'année 1652, s'éleverait à 15 s. 3 d. $\frac{1}{2}$ (18 fr. 35 cent.) le boisseau; et le plus bas prix, en 1657, serait de 11 s. 4 d. $\frac{1}{2}$ (13 fr. 65 cent.). Dans les années correspondantes, prises dans la *Richesse des nations* de Smith, le prix le plus élevé est de 7 s. 6 d. (9 fr.); le plus bas, de 3 s. 9 d. (4 fr. 50 cent.). Si le commerce en blé n'eût pas été gêné en Espagne, son prix n'eût jamais subi de si grandes variations, qui n'ont eu lieu qu'au détriment des manufactures.

Lorsque j'eus satisfait ma curiosité à Séville, et que j'eus pris la résolution de visiter Cadix, je fis louer la cabane d'un bateau de passage, qui devait partir dans la soirée, et qui, descendant le Guadalquivir, devait arriver à Saint-Lucar en trente-six heures.

Le prix ordinaire pour chaque passager est de huit réaux, ou environ 1 s. 7 d. (2 fr.). Je payai pour la cabane entière, vingt réaux ou une piastre forte, ce qui est un peu moins de quatre schellings (5 fr. 15 c.). Je ne fis pas là un marché bien avantageux; car mon appartement n'avait que six pieds sur cinq, et

environ trois de haut. Ce qu'il offrait de plus commode, c'est que pendant la nuit je pouvais m'étendre à l'aise sur ma peau d'ours, et le jour, j'étais séparé d'une multitude dont la plupart ne se distinguaient pas par leur propreté.

J'observai, parmi la foule, un jeune frère Franciscain et un marchand français de bonne mine, qui me paraissaient très-peu satisfaits de leur position. A la fin du jour, tous les passagers chantèrent ensemble l'*ave Maria*. Le jeune frère conduisait le chœur, et se distingua par la force et la mélodie de sa voix; après quoi il divertit la compagnie avec quelques bonnes *sequillidas, tiranas* et autres chansons espagnoles. Je fus si content de sa voix et de ses manières, que je l'invitai dans la matinée à venir dans mon appartement, et j'eus le plaisir de trouver en lui un compagnon agréable et instruit.

Le vent était favorable, le ciel pur, et la route étant à peu près en droite ligne, le gouvernail exigeait peu d'attention; aussi n'est-il pas étonnant que dans de pareilles circonstances, notre palinure, qui avait veillé toute la nuit, se permit de sommeiller pendant le

jour. Mais tandis que le sommeil avait pris possession de ses paupières, son attention paraissait toujours éveillée; car chaque fois que, par le changement du vent, la direction ou plutôt le degré de pression du gouvernail variait, il donnait aussitôt un coup de main; et avant d'avoir ouvert les yeux, il avait remis le vaisseau en bonne route. Il en est de même des sons : aucun bruit, quelque violent qu'il soit, n'éveille ceux qui y sont accoutumés; mais s'il est extraordinaire, ou s'il est tel qu'il inviterait à agir si on était éveillé, alors quelque modéré qu'il soit, il faut tressaillir. Il semble donc que l'ame est capable d'exercer sa faculté de comparer, même pendant le sommeil.

Le pays, dans l'espace de vingt lieues entre Séville et Saint Lucar, est plat, le sol est profond, et les pâturages sont couverts d'une verdure perpétuelle.

Pendant ce petit voyage, je fus si content de mon jeune frère, que je payai sa dépense, et m'arrangeai pour le prendre pour mon compagnon et mon guide jusqu'à Cadix; telle était la confiance qu'il avait su m'inspirer, que lorsque nous eûmes gagné la terre et pris des chevaux pour Saint-Lucar, je lui confiai mon

bagage tandis que j'irais rendre mes devoirs à notre consul; mais à mon retour, je trouvai, à mon grand étonnement, que j'avais fait accueil à un voleur. Il chercha à s'excuser; mais n'ayant pas besoin d'explication lorsque j'avais la preuve oculaire de son intention, je pris congé de lui sans lui reprocher son ingratitude. Je louai des chevaux, et je m'empressai de prendre le chemin de Cadix.

Le pays est montueux; le sol, près de la mer, est sablonneux, et tout l'espace intermédiaire est d'une argile tenace. Le chemin est horriblement mauvais. La distance est de six lieues.

A peu près à moitié chemin, je comptai une vingtaine d'attelages de bœufs qui labouraient une pièce de terre. La charrue n'est, en aucune façon, convenable au terrain. Elle pourrait peut-être suffire dans des terrains légers; mais certainement il est impossible qu'elle fende une argile aussi dure que celle des environs de Cadix. Les montagnes les plus hautes, qui sont exposées au soleil du midi, sont couvertes de vignes, et souvent le point de vue est agréablement varié par de vastes plantations d'oliviers.

Aussitôt que je fus arrivé à *Puerto de Santa-Maria,* je m'informai d'un bateau de passage pour Cadix. On m'apprit à la *posada* qu'il n'en passerait point ce jour là. Malgré cette réponse, j'allai au rivage, où je fus bientôt entouré de batteliers, qui m'assurèrent tous que j'étais arrivé trop tard pour le bateau de passage ordinaire, mais que pour deux piastres fortes je pourrais en avoir un à moi. Ne voulant pas être retenu là tout le jour, j'acceptai la proposition, et je fus conduit à un bateau à moitié rempli de passagers. Après avoir attendu à peu près une heure avant qu'il fût entièrement rempli, nous mîmes à la voile. Comme le vent était bon, notre passage fut court. En quittant le bâtiment, j'eus la mortification de voir que chaque passager ne paya que deux réaux, ou quatre pen. et demi (50 c.), au lieu de deux piastres fortes ou huit schellings (10 fr. 50 c.); mais il eût été inutile de se plaindre.

CADIX.

La ville de Cadix occupe un promontoire à l'extrémité d'une péninsule, elle n'est jointe à l'île de Léon que par une chaussée. Elle est baignée à l'est par les eaux tranquilles d'une bonne rade; mais à l'ouest elle est ouverte, et exposée à toute la furie de l'Océan.

Les rues sont étroites, mais bien pavées et propres. La plus belle partie de la ville est celle qui est tournée vers *Puerto de Santa-Maria*, les maisons y sont hautes, bâties en pierres de taille blanches, et ornées de balcons peints. Elles donnent sur une grande place, bien sablée, garnie d'arbres, et qui communique avec la rade où les navires marchands et les vaisseaux de guerre trouvent un abri sûr.

Deux grandes places, l'une qui sert de marché, l'autre appelée *Plaza de San-Antonio*, et qui est jointe à la *Calle Ancha*, par un mail, contribuent aussi à la beauté et à

la salubrité de la ville ; elle est presque toute entourée d'un rempart qui offre une délicieuse promenade, élevée, aérée et très-fréquentée tous les soirs.

L'endroit d'où Cadix et ses environs se présentent le plus avantageusement, est la tour du signal ; de là on domine sur toutes les maisons, dont les toits plats et couverts de ciment blanc, font un effet très-singulier, mais agréable. A l'est on aperçoit l'Océan, et les nombreux vaisseaux qui le couvrent ; les uns s'éloignent et les autres entrent dans le port ; du côté de terre, on découvre les intéressans ports de Rota, Santa-Maria, Port-Royal et Caraca, ainsi que l'île de Léon et la chaussée qui y conduit ; tandis qu'une contrée fertile au couchant, borne la vue à une grande distance.

On ne compte pas actuellement à Cadix plus de soixante-cinq mille neuf cent quatre-vingt-sept individus [1] ; on dit qu'il y a environ

[1] M. Bourgoing prétend que la population de Cadix est encore de 70 mille ames, malgré la grande mortalité que cette ville a éprouvée pendant l'épidémie de 1800 et 1801. Voyez *Tableau de l'Espagne moderne*, 4[e] édition, tome III, page 204.

dix ans elle en contenait quatre-vingt-cinq mille, outre environ vingt mille personnes qui arrivaient journellement par mer ou venaient des pays voisins.

C'est au comte O'Reilly, dernier gouverneur, que les habitans de Cadix doivent leur pavé, la propreté de leur rues, leur bonne police, quelques-uns de leurs plus beaux édifices et plusieurs sages institutions. Avant lui cette ville était remarquable par sa malpropreté ; la clémence mal entendue de Bucarelli, le précédent gouverneur, y occasionnait fréquement des vols, quelquefois des meurtres; les voleurs y étaient d'une telle insolence, qu'ils donnaient avis aux habitans de se garder de faire du bruit, dans le cas où ils seraient arrêtés.

Les bâtimens les plus dignes d'attention sont les deux cathédrales, dont l'une est ancienne et l'autre n'est pas encore achevée. La première est sur-tout remarquable par quelques bons tableaux et par ses trésors, qui consistent en pierres précieuses, en lampes et chandeliers d'argent très-nombreux et très-pesans ; trois *custodias*, dont une est de l'argent le plus fin, et pèse cinquante-une *arrobas*

ou 630 kilogrammes (1275 livres), une autre est presqu'entièrement d'or massif.

La nouvelle cathédrale est un vaste édifice, avec des dômes grands et élevés, et beaucoup de colonnes bien proportionnées ; cependant l'ensemble paraît pesant et de mauvais goût, effet qui provient d'une seule cause ; c'est que le bâtiment est écrasé par une corniche très-saillante ; elle pourrait ne pas manquer d'élégance dans une rotonde d'une vaste dimension, mais elle ne s'accorde nullement avec un pareil édifice où les angles sont multipliés. Tous ceux qui voient ce bâtiment sont frappés de l'absurdité des ornemens sans goût dont il est surchargé ; mais l'architecte n'a pas assez de résolution pour les retrancher. Il n'est toutefois pas impossible que les vagues les détruisent, car elles ont déjà commencé leurs dévastations de ce côté, et il n'y a pas plus de dix pieds entre le bâtiment et la mer.

Près de la cathédrale, est la *plaza de Toros*, pour les combats de taureaux, bâtiment construit entièrement en bois, et dont l'apparence extérieure est des plus mesquines, mais dont l'intérieur est joli et commode. Je désirais beaucoup voir la dextérité du plus fameux

matador d'Espagne, nommé Romero, mais les combats de taureaux sont défendus dans cette saison.

Non loin de là est l'observatoire qui est placé dans une situation avantageuse; mais malheureusement les instrumens sont négligés et seront bientôt entièrement détruits, quoiqu'ils soient les meilleurs que puissent produire nos artistes anglais actuels.

L'académie pour les trois beaux-arts, la peinture, la sculpture et l'architecture, n'est plus qu'un bâtiment à peine digne d'attention. Elle doit cependant être transférée dans le centre de la ville, lorsqu'on aura pu se procurer les fonds suffisans pour cette entreprise.

Il y a quelques bons tableaux dans les couvens, particulièrement dans le cloître des Augustins; l'on en trouve quelques-uns plus dignes d'attention, faits par *Murillo*, dans le couvent des capucins. C'est dans le jardin des Franciscains qu'on trouve le dragonier, *dracœna-draco*, dont Quer a parlé dans sa botanique d'Espagne.

Des trois hôpitaux, deux sont remarquables par leur propreté; mais le troisième mérite au contraire des reproches pour sa malpro-

preté; cependant il est peut être plus généralement utile. On l'appèle l'hôpital royal ou militaire, parce qu'il est destiné aux soldats, et que quatre-vingts étudians y sont instruits et entretenus aux frais du roi. Il y a un bon jardin de botanique, et un théâtre anatomique pour les dissections dont les sujets sont pris parmi les décédés de l'hôpital. Un des deux hôpitaux remarquables par leur propreté, est destiné aux femmes, l'autre, dédié à *San Juan de Dios*, est destiné aux hommes et très-élégant. Toutes les cours sont pavées en carreaux de marbre noirs et blancs en forme d'échiquier; et au lieu de murailles blanches, de boiseries ou de stuc, les murs sont couverts de carreaux de faïence de Hollande.

Comme dans cet hôpital les lits n'ont point de rideaux, je vis la mort dans toutes ses nuances, depuis son approche éloignée, jusqu'à la scène qui termine l'existence; depuis la maladie ordinaire, jusqu'au dernier et faible combat, jusqu'au visage livide, et aux lèvres tremblantes de l'homme expirant. Mon attention était attirée vers les mourans, par une croix placée au chevet de leur lit, et qui indiquait qu'ils avaient reçu les sacremens de

l'eucharistie et de l'extrême onction. La mort devait avoir naturellement perdu de sa terreur pour quelqu'un qui avait déjà parcouru les hôpitaux, et dont le devoir est d'assister les mourans et les morts ; mais la vue de tant d'objets déplorables, succombant sous le poids de leurs maux, répandit, je l'avoue, surtout mon être, une teinte si lugubre, que je pense que personne ne devrait s'exposer à en être attaqué, à moins que son devoir ne l'y appèle, ou qu'il n'ait le bonheur d'être doué d'une force de nerfs particulière.

Il y a communément dans cet hôpital plus de six mille malades, dont il meurt annuellement un dixième ; mais la proportion varie suivant les différentes saisons.

Outre ces hôpitaux pour les malades, il y a une retraite pour les veuves, fondée par Juan Fragela, marchand turc, né à Damas, et fixé à Cadix, où il mourut en 1756, âgé de cent quatre ans. Dans cet hôpital, quarante-sept veuves ont chacune deux bonnes chambres, avec une pension de six réaux (1 fr. 50 c.) par semaine. Il m'a paru qu'elles y trouvaient un asile très-commode.

L'établissement le plus intéressant de Cadix,

et le mieux entendu de ceux de son espèce en Espagne, est *l'hospicio*, ou la maison générale de travail. Le bâtiment est grand et élevé, beau et commode. On y reçoit les pauvres de toutes les nations, qui sont capables de s'entretenir eux-mêmes; et en premier lieu les orphelins, les enfans abandonnés, et les vieillards qui ne peuvent plus travailler à la terre; les aveugles, les estropiés, les idiots et les foux, mais sur-tout les prêtres lorsqu'ils sont âgés et réduits à la pauvreté. Des étrangers même traversant la ville, peuvent, avec la permission du gouverneur, y être entretenus pendant deux jours.

La propreté y règne généralement, et tous ceux qui y sont reçus sont propres, bien habillés et bien nourris. On prend soin de les instruire dans la doctrine chrétienne; et tous les six mois, les jeunes gens sont examinés publiquement; on leur enseigne à lire, écrire, et l'arithmétique; ceux qui manifestent du talent, sont non-seulement instruits dans les principes de la géométrie, mais encore s'ils annoncent du goût, on leur apprend à dessiner. On instruit les garçons dans les métiers de tisserand et dans les arts mécaniques; les

filles filent la laine, le lin et le coton; elles tricottent, font des dentelles, ou sont employées à d'autres ouvrages de leur sexe.

Sur huit cent trente personnes entretenues dans cet établissement, lorsque je le visitai le 21 mars 1787, il y avait cent neuf vieillards, et cent trente-neuf vieilles femmes; deux cent trente-cinq garçons; cent soixante-onze filles; dix-huit hommes et femmes mariés; trente-quatre idiots et foux; cent trente-neuf hommes et trente-huit femmes détenus par correction; trente-neuf domestiques. Ce nombre à la vérité varie perpétuellement; mais dans tout le cours de l'année précédente, les rations des provisions avaient été de trois cent douze mille, ce qui, divisé par trois cent soixante-cinq, prouverait que cent cinquante-cinq personnes y ont été journellement entretenues. On a destiné au service de cet établissement, quarante-cinq métiers à tisser, et seize métiers à bas, avec un nombre suffisant de rouets, d'établis, d'outils de charpentiers, tourneurs, cordonniers et tailleurs, un moulin à retordre, une machine à filer et une pour carder le coton.

Afin d'encourager l'industrie, on tient pour

chaque individu un compte où il est porté comme débiteur envers la maison, pour trois réaux, ou environ sept deniers par jour, (75 c.), et on lui ouvre un crédit pour tous les ouvrages qu'il fait; si la balance se trouve en sa faveur, ce qui arrive souvent, on la lui paye, quand il peut prouver aux directeurs qu'il est en état de s'établir sans leur secours. J'examinai les notes de plusieurs individus, qui avaient plus d'une demi-couronne par semaine (3 fr.) de bénéfice net, et qui visaient à former un établissement pour pouvoir se marier et recueillir les fruits de leur industrie.

Une boutique spacieuse, contiguë à la maison, est destinée à tous ceux qui sont disposés à travailler; elle est pourvue de tous les outils et des matériaux nécessaires; et au moment où un individu a achevé son ouvrage, il en reçoit le prix sans aucune déduction; étant libre non-seulement de loger où il veut, mais encore de dépenser son gain à sa fantaisie. J'y comptai plus de soixante-dix jeunes gens occupés à travailler.

Comme plusieurs personnes qui voudraient s'occuper sont retenues chez elles par des

raisons indispensables, et que la pauvreté les empêche d'acheter un rouet et de la laine, les gouverneurs leur fournissent l'un et l'autre, et leur payent leur ouvrage sans aucune déduction. Par ce moyen, on avait rendu à l'industrie, lors de mon séjour à Cadix, trois cent quarante-huit familles, composant plus de cinq cents individus. Les directeurs me montrèrent trois enfans, dont l'aîné avait neuf ans, qui gagnaient, en filant, six réaux par jour, ce qui est plus de quatorze pences (1 fr. 50 centimes), et entretenaient leur père qui était paralytique.

Non contens de ces opérations, les directeurs ont établi, dans différens quartiers de la ville, des écoles sur le même plan; ils y entretiennent les meilleurs maîtres dans toutes les branches de commerce que l'on désire cultiver, et ils y admettent librement tous ceux qui veulent apprendre.

Leur intention est de prendre, parmi les garçons les plus intelligens, les meilleurs dessinateurs; et après les avoir instruits dans les différentes langues de l'Europe, de les faire voyager pour acquérir des connaissances nécessaires à l'avancement des manufactures.

Comme les paroisses des environs pourraient ne pas trouver convenable d'adopter de pareilles institutions sur un plan plus petit, on y reçoit leurs enfans, leurs vieillards et leurs infirmes, avec la condition d'être remboursés des frais de leur entretien.

La direction de cet établissement est confiée à douze directeurs, qui sont présidés par le gouverneur de la ville, avec les pouvoirs de remplir eux-mêmes les places qui pourraient venir à vacquer dans leur corps. De ces douze directeurs, six surveillent les différens départemens; les autres six ont chacun leur emploi séparé, afin que chacun puisse jouir sans partage des éloges dus à son zèle. Un, fait les fonctions de contrôleur général comptable; un autre de trésorier, un troisième d'économe; il perçoit les revenus et en dispose; un quatrième surveille les manufactures; le cinquième est chargé des provisions, et un sixième des habillemens.

Tous leurs comptes sont clairs, distincts, et tenus avec la plus stricte exactitude.

Les sources de leur revenu consistent dans les contributions volontaires, les legs, une taxe d'un réal (25 centimes) par *fanega*, sur

tout le froment qui entre dans la ville, et le produit du travail de la maison. En 1786, toute la dépense se monta à un million trois cent quatre-vingt-cinq mille réaux, c'est-à-dire:

	Réaux vellon.
Provisions	541,640
Habits	58,409
Salaires	66,590
Divers articles	718,361
Total	1,385,000

Lesquels divisés par cent, c'est-à-dire, en ôtant deux zéros, font treize mille huit cent cinquante livres sterling (346,250 francs).

L'année précédente, les habillemens coûtèrent à peu près trois fois autant; mais les autres articles différèrent peu. Si nous admettons qu'il y ait huit cent cinquante personnes, nous verrons que la nourriture se monte pour chacun à six cent trente-sept réaux, ou six livres sept schellings quatre deniers (159 fr. 25 centimes), et les vêtemens à trente schellings huit pences (36 fr. 80 centimes). Mais afin de trouver la dépense totale de chaque individu, nous devons considérer que, pendant les trois années qui se sont écoulées depuis

l'ouverture de l'hospice, les marchandises qui sont au magasin se montent à 473,151 réaux (118,287 francs 75 centimes), qui, divisés par trois, donnent 157,717 (39,429 fr. 25 centimes) pour une année. Déduisant cette somme de 1,385,000, il reste 1,227,283 (306,820 fr. 75 c.) pour la dépense générale de l'année 1786; ce nombre, divisé par 850, donne 1,443 réaux, ou quatorze livres huit schellings et sept pences (360 fr. 75 centimes) pour la dépense de chaque individu, non compris le produit de son travail.

Cette accumulation de marchandises, dans les magasins, vient du manque d'un débouché. Les corps publics ne pouvant avoir la vigilance, l'activité et le zèle d'un particulier, ont par là un grand désavantage, et ne trouveront jamais à écouler leurs marchandises, si ce n'est à un prix très-inférieur à celui que des manufacturiers sauront obtenir. Cet argument, quoique puissant, n'est pas le plus fort que l'on puisse élever contre de pareils établissemens, car généralement les gens reclus, et privés de leur liberté, mangent beaucoup et travaillent peu. C'est ce qui arrive sans contredit dans l'hospice de Cadix, où on a quatre-vingt-

douze jours de fêtes, et où la dépense de la nourriture et des vêtemens est double de ce qu'elle devrait être.

Il y a dans la conduite de cet établissement plusieurs choses très-recommandables; et en premier lieu, on doit admirer l'activité et le zèle des directeurs. On ne peut assez applaudir à des hommes d'affaires, tous d'un talent distingué, et qui, animés d'un grand zèle pour le bien public, y dévouent une portion considérable de leur temps, et s'assemblent tous les soirs afin de surveiller cet établissement.

On découvre dans les détails de cette institution, non-seulement du zèle, mais un zèle dirigé vers le but le plus louable. Rien n'est plus digne d'imitation que la boutique de travail, ainsi que la méthode de fournir des rouets et de la laine à ceux qui sont retenus chez eux; rien n'est plus propre à exciter l'industrie, que l'idée d'être récompensé de ses peines et d'obtenir à la fin le fruit de ses efforts. Mais aussi long-temps que les plus basses classes seront dénuées de sentimens généreux, et que la plupart contribueront par leur nonchalance à se plonger dans la misère et la pauvreté,

le régime introduit dans une de nos maisons de travail à Bradford dans le Wiltshire, par un ingénieux directeur, sera peut-être, et même indubitablement, trouvé d'une utilité plus générale, au moins je le crains. Il calcule ce que chacun est en état de gagner sans se donner trop de peine, et il fixe, d'après cela, une tâche du matin et du soir, qui doit être faite avant que de manger ou boire. Lorsque cette tâche est finie, si l'ouvrier fait quelque chose de plus, il en reçoit aussitôt le prix. De cette manière, les pauvres sentent constamment le double aiguillon de la crainte et de l'espérance, ce qui certainement vaut mieux pour eux que d'être soumis à l'influence d'un seul motif, qui même est éloigné. Le plan de ces maisons est de recevoir et de soulager les pauvres dans leurs momens de détresse, mais en même temps de les porter à l'industrie, et d'en être débarrassés aussitôt qu'il est possible.

Il peut être sage dans de certaines circonstances, d'ôter les enfans aux parens et de les élever dans des écoles publiques; mais alors on doit se souvenir qu'élevés de cette manière, ils sont rarement robustes, et ne fe-

ront jamais de bons domestiques; ils ne seront pas capables non plus d'élever une famille comme ceux qui sont nés dans des chaumières, et qui ont, dès leur enfance, été accoutumés à toutes sortes de travaux [1].

Rien n'est plus cruel que d'enlever des vieillards à leur famille; et sous prétexte de mieux veiller à leurs besoins, de les dérober aux caresses et aux tendres soins de leurs

[1] Il n'y a peut-être pas de méthode plus avantageuse que celle que l'on suit dans l'hôpital de Genève à l'égard des enfans trouvés, ou que les parens indigens abandonnent à cet établissement de charité. Tous ces enfans, au sortir de nourrice, sont placés en pension, à très-bas prix, chez des agriculteurs, et cette pension diminue à mesure que l'enfant est plus en état de rendre des services dans la campagne, jusqu'au moment où il peut gagner entièrement sa nourriture, et enfin des gages. Cette méthode a le grand avantage d'être plus économique pour l'hôpital, que si on gardait ces enfans pour leur apprendre quelque métier; et relativement aux enfans, leur santé, souvent chancelante, se fortifie; ils prennent le goût du travail; et ils peuvent ensuite, s'ils sont économes, amasser quelques fonds pour prendre une petite ferme, pour se marier, et devenir ainsi des membres importans de la grande classe des agriculteurs; état qui offre bien moins de chances défavorables que la plupart des métiers que l'on pourrait apprendre à ces enfans.

plus proches parens et de leurs amis; la méthode de laisser vide une pauvre chaumière, ou un misérable lit qui peut recevoir quelque nouveau malheureux, est si loin d'être sage ou bien entendue, qu'il n'y a pas de conduite qui soit plus éloignée de la prudence et d'une sage politique. Si au moment où vous vous êtes chargé du malheureux, vous renversiez son habitation et mettiez le feu à son lit; si vous détruisiez le nid qui ne peut être habité que par la misère, le cas serait très-différent. Le principe sur lequel est fondée cette observation, étant peu compris et peu suivi, je m'efforcerai de l'expliquer d'une manière plus sensible.

Les navigateurs ont fait mention d'une île du grand océan, appelée *Juan Fernandez*, du nom de celui qui le premier la découvrit. Il plaça dans cette solitude un bouc et une chèvre. Cet heureux couple, trouvant d'abondans pâturages, obéit aisément au premier commandement de croître et de multiplier, jusqu'à ce que, par la suite des temps, il eût rempli cette petite île [1]. Avant ce moment, ces animaux avaient été étrangers au besoin

[1] *Dampierre*, vol. 1, page 88.

et à la misère, et semblaient se glorifier de leur nombre; mais depuis cette malheureuse époque, ils commencèrent à souffrir de la faim; cependant continuant encore à s'accroître, ils auraient craint toutes les extrémités de la famine, s'ils avaient été doués de raison; dans cette nouvelle situation, les plus faibles succombèrent, et l'abondance renaquit. Ces animaux furent ainsi ballotés entre le bonheur et la misère, et souffrirent du besoin ou se réjouirent dans l'abondance, suivant que leur nombre diminuait ou augmentait, car il variait à peu près suivant la quantité de nourriture. Cet équilibre était dérangé de temps en temps, soit par des maladies épidémiques, soit par l'arrivée de quelque vaisseau qui avait besoin de vivres. Dans de pareilles occasions, une grande quantité de chèvres était détruite; mais les chèvres survivantes trouvaient une espèce de consolation de la perte de leurs compagnes, dans l'abondance qui les entourait, et elles ne craignaient plus la famine; ainsi tout était compensé, et elles cessaient de se regarder les unes les autres de mauvais œil; toutes avaient de quoi manger, toutes étaient contentes, toutes étaient heureuses. Ainsi, ce

qui pouvait paraître un malheur, devenait une source de bonheur pour elles; au moins, le mal particulier produisait un bien universel.

Lorsque les Espagnols virent que les armateurs anglais allaient faire leurs provisions dans cette île, ils résolurent d'exterminer entièrement les chèvres; et, dans ce but, ils y débarquèrent un chien et une chienne [1]. Ceux-ci, à leur tour, s'accrurent et se multiplièrent en proportion de la quantité de nourriture qu'ils trouvèrent; mais aussi, comme les Espagnols l'avaient prévu, la race des chèvres diminua. Si elles avaient été totalement détruites, les chiens eux-mêmes auraient péri; mais comme plusieurs chèvres se retirèrent dans les montagnes, où les chiens ne pouvaient les suivre, qu'elles n'en descendaient que rarement pour chercher leur nourriture, et encore avec crainte et circonspection, il n'y eut que les moins prudentes et les plus téméraires qui devinrent la proie de la voracité des chiens; et il n'y eut que les plus vigilans de ceux-ci, les plus forts et les plus actifs qui purent se procurer une nourriture suffisante. Ainsi fut établi un nouveau genre d'équilibre; les plus faibles

[1] *Ulloa*, B. 2. C. 4.

des deux espèces payèrent les premiers le tribut aux circonstances, et les plus actifs et les plus vigoureux préservèrent leurs vies : de même la quantité de nourriture règle le nombre de l'espèce humaine.

Supposons que dans un bon climat où se trouve une nourriture abondante et des habitations saines, le nombre moyen des enfans soit de quatre dans chaque famille, et qu'ils parviennent à l'âge de cinquante ans, si les hommes se marient à vingt-un ans, et les femmes à dix-neuf, au bout de trente-trois ans chaque couple laisserait douze descendans. En cinquante-neuf ans, il y aurait vingt-quatre individus; et en cent vingt-neuf ans, cent quatre-vingt-huit, ou quatre-vingt-quatorze fois le nombre primitif.

Le père Feyjoo raconte qu'en 1590, un homme et quatre femmes qui avaient échappé à un naufrage, abordèrent dans l'île des Pins près de Madagascar, où trouvant une abondance de bons fruits, ils multiplièrent tellement, qu'ils étaient au nombre de douze mille lorsque les Hollandais les découvrirent. Si quelques personnes, comme il est très-probable, jugent que ce fait est mal rapporté, où

regardent que ma supposition surpasse de beaucoup le rapport du père Feyjoo, il leur est permis de réduire ce nombre aussi bas qu'elles voudront, pourvu qu'elles me laissent en possession du principe que, dans de certaines circonstances et dans des périodes données, les hommes multiplient en proportion de la nourriture qu'ils trouvent.

L'on nous dit que les Israélites, lorsqu'ils vinrent en Egypte, étaient au nombre de soixante-dix; qu'ils restèrent dans le pays de Gossen quatre cent trente ans, et qu'à leur départ, le nombre de ceux en état de porter les armes, en exceptant les lévites, se montait à six cent trois mille cinq cent cinquante hommes de vingt ans et au-dessus. D'après ces données, nous pouvons conclure que les Israélites doublaient leur nombre tous les sept ans ou à peu près.

La population de l'Amérique septentrionale double tous les vingt-cinq ans, et même dans quelques parties, tous les quinze ans. Dans l'Europe moderne il faut, suivant le docteur Smith, cinq cents ans pour doubler le nombre des habitans. La raison de cette différence est manifeste, lorsqu'on se rappèle les

principes sur lesquels est fondée la propagation des espèces, et les causes qui peuvent retarder ou même limiter ses progrès. Les voici.

1° Le manque de subsistance, comme dans les montagnes d'Ecosse, où une femme mettra au monde vingt enfans, et n'en élèvera que deux, comme dans les bois parmi les tribus qui ne vivent que de chasse, et même dans les pays les plus cultivés lorsque la population a atteint son dernier période; enfin, comme dans les pays où le sol ne peut nourrir tous ses habitans, comme en Chine, où un nombre infini d'individus sont exposés, et périssent dans leur enfance faute de nourriture, et où plusieurs individus sont détournés du mariage par la crainte de manquer de pain.

2° Les maladies particulières au climat, comme au Sénégal et à Batavia, ou comme à Constantinople et même à Londres, causées par l'infection, le mauvais air, la réclusion et la mauvaise nourriture; maladies qui ne règnent pas seulement dans les bois, et qui ne désolent pas seulement les tribus sauvages, mais qui se répandent avec la violence la plus

désastreuse dans des villes grandes, riches et florissantes.

3° Le manque de commerce pour l'accroissement de l'industrie, et d'un marché pour le surplus de ses produits.

4° La guerre sous toutes ses formes, entre des nations policées ou sauvages, qu'elle ait pour but le pillage, les conquêtes ou l'extension du commerce.

5° Les vœux superstitieux imposés aux ordres monastiques, et le célibat enjoint aux prêtres.

6° L'émigration d'une population féconde; la sortie des capitaux causée soit par une mauvaise police, soit par la forme vicieuse du gouvernement et par le manque de cette sécurité pour les personnes et les propriétés, dont on ne peut jouir que dans le pays où règne la liberté, c'est-à-dire, où les hommes sont assurés d'être protégés contre l'oppression du pouvoir arbitraire, et ne sont soumis qu'à des lois sages et équitables.

7° Le manque de terres ou d'occasion d'en acquérir par l'industrie.

8° Le manque d'habitation.

A mesure qu'on lèvera ces obstacles, la po-

pulation augmentera. Lors donc que le but d'un prince sera d'augmenter le nombre de son peuple, la manière d'y parvenir est évidente. L'entreprise serait aisée en Espagne sous un gouvernement sage; mais s'il est question de bannir la pauvreté et la misère : *hoc opus, hic labor est.* Cependant nous avons un principe général pour nous guider dans la recherche de cette question : augmentez la quantité de subsistance; ou si elle est limitée, mettez des bornes à la population. Il est absurde de dire que, dans un pays bien peuplé, personne ne souffre de besoins; si on pouvait suppléer à ce qui manque aux indigens, on doublerait leur nombre, et on accroîtrait la population à l'infini, ce qui est contraire à la supposition. Il est, à la vérité, possible de bannir la faim, et de suppléer à ce besoin aux dépends d'un autre; mais alors il faut déterminer la proportion d'individus qui doivent se marier; car il n'existe pas d'autre moyen de limiter le nombre des individus. Aucun effort humain ne peut tirer de cet embarras, et les hommes ne pourront jamais trouver une méthode plus naturelle ou meilleure, à tous égards, que de laisser un appétit régler l'autre.

Ayant déjà traité ce sujet, je me bornerai ici à retracer les règles qui peuvent nous mettre en état de juger sainement de la maison de travail de Cadix.

Rien n'est plus sage et plus charitable que d'établir des atteliers publics, où les gens industrieux peuvent trouver de l'occupation dans tous les temps; il est très-politique aussi de leur fournir chez eux des matériaux et des outils; mais il est absurde de prétendre faire un gain sur l'ouvrage d'individus tenus en réclusion. Il convient de fournir à l'indigent sa nourriture et ses vêtemens, pourvu toutefois que ce ne soit pas encourager l'indolence, le vice et la prodigalité [1]. Il est juste et prudent de

[1] La charité, considérée relativement à la société en général, est très-difficile à bien faire; elle devient très-vîte un encouragement à la paresse, et, dans ce cas, elle nuit à l'industrie, qui a besoin d'un stimulant continuel. C'est un reproche qu'on faisait avec raison à l'établissement des soupes économiques à Paris; savoir, d'habituer la classe indigente à se pourvoir trop aisément de sa nourriture. Les administrateurs de la Société Philantropique l'ont bien compris, aussi ont-ils sagement suspendu, ou au moins fort réduit la distribution de ces soupes pendant les années abondantes, pour les réserver pour celles de disette et de misère.

corriger les fainéans et les dissipateurs, en les enfermant dans des maisons de travail, où ils peuvent prendre l'habitude de la sobriété et de l'activité; mais il n'est pas dans les principes de l'équité, ni d'une sage politique, que dans de semblables établissemens ces fainéans et ces dissipateurs soient mieux logés et mieux vêtus que ceux qui n'ont pas ces défauts.

Je puis, d'après les principes déjà établis, me hasarder de prédire que, nonobstant le zèle et les efforts des personnes qui surveillent la maison de travail de Cadix, et en dépit de tous leurs sages règlemens, dans peu d'années la ville sera à peu près aussi remplie de mendians qu'avant l'établissement de cette maison, à moins que les gens qu'on y retient ne soient forcés à travailler davantage et à manger moins; car tant que les habitations abandonnées depuis peu restent prêtes à recevoir de nouveaux habitans aussi misérables que les premiers, et tant qu'un refuge si commode se trouve ainsi à leur portée, l'indolence, la prodigalité et le vice n'auront rien à craindre et tout à espérer; et les plus inconsidérés n'hésiteront pas à contracter des liens d'où dépend la propagation de leur race.

Je ne puis pas quitter l'hospice sans parler de la cuisine et de sa singulière construction. La cheminée est un octogone placé au milieu de la pièce, et entouré de seize potagers, dont huit grands lui sont contigus, et les huit plus petits y communiquent par le moyen de conduits. Les plus grands sont de trois pieds de diamètre, sur trois et demi de profondeur. Au-dessous de la cuisine est une cavité destinée à recevoir les cendres.

Depuis que le commerce du Pérou et du Mexique a été transporté à Cadix, les négocians de cette ville ont acquis beaucoup de considération; mais dans le moment actuel, ils ont éprouvé un rude échec par le déplacement de la barrière qui leur assurait ce monopole. Il en est résulté un marché surabondant dans les colonies Trans-Atlantiques, et plusieurs faillites à Cadix, ainsi que dans les villes qui s'étaient fortement engagées dans des entreprises nouvelles et flatteuses, sans avoir des capitaux suffisans pour supporter le choc de la concurrence et les pertes inévitables à la première ouverture d'un commerce aussi étendu.

Le gouvernement Espagnol n'a encore

acquis aucune idée libérale, concernant le commerce; actuellement même quelques-uns de ses meilleurs écrivains politiques ressemblent à ces chiens de chasse qui, grâce à leur lenteur, suivent encore la piste, lorsque leurs compagnons plus lestes qu'eux ont déjà atteint le gibier. Au lieu de chercher à vaincre tous les obstacles qui s'opposent au commerce, ils s'efforçent d'en resserrer les limites, dans la vaine espérance d'établir un monopole, sans considérer leur manque de capitaux, d'industrie et d'esprit d'entreprise, et l'entière impossibilité d'empêcher la contrebande; tandis que les autres nations peuvent, avec de plus grands avantages pour le commerce, vendre leurs marchandises à un prix beaucoup au-dessous du leur. Jusqu'à ce que les Espagnols soient plus éclairés, qu'ils aient banni leurs inquisiteurs et que l'heureux temps soit arrivé où, sous la protection d'un gouvernement libre, ils auront rétabli le crédit public, toutes leurs prohibitions, toutes les rigueurs exercées sur les propriétés et les personnes des négocians qui s'adonnent à un commerce illicite; tous leurs traités, toutes leurs guerres commerciales dans lesquelles leur ambition peut

les entraîner; jusqu'alors, dis-je, toutes leurs entreprises seront nulles et vaines, parce qu'il n'y a pas d'efforts qui puissent jamais prévaloir contre les intérêts unis de leurs propres sujets, et de toutes les nations environnantes.

Même dans l'intérieur du pays, la surveillance et l'énergie du gouvernement n'ont jamais pu faire respecter les prohibitions; car lorsque je voyageais en Espagne, tous les hommes étaient habillés en étoffes de coton de Manchester, et on ne voyait pas une femme sans son voile de mousseline, malgré les défenses les plus sévères à cet égard. On voit en Espagne, comme dans tout le reste de l'Europe, que lorsque le prix d'assurance est moindre que celui des droits imposés sur la marchandise, il n'y a pas de loi qui puisse empêcher les opérations des contrebandiers.

Avant 1720, le commerce d'Amérique se bornait à Séville, non par l'effet d'aucun plan, mais par suite d'un règlement de Charles V qui, en 1529, voulant donner la liberté du commerce à tous ses sujets de Castille, permit aux commerçans d'expédier leurs vaisseaux par les ports de Biscaye, des Asturies et de Gallice, ainsi que par ceux de Malaga et Carthagène, pour-

vu qu'ils fissent leurs retours à *Séville:* il y avait peine de mort et confiscation des cargaisons pour ceux qui contrevenaient à cette ridicule injonction. Quant aux villes qui appartenaient à la couronne d'Arragon, elles étaient entièrement exclues du commerce d'Amérique, et ne pouvaient tirer aucun avantage de la découverte du Nouveau-Monde. En conséquence de ces règlemens et de l'énorme taxe de vingt pour cent imposée sur toutes les marchandises exportées en Amérique, ou qu'on en rapportait, outre les droits particuliers sur les vaisseaux, le commerce de contrebande devint si lucratif, et par conséquent si étendu, qu'il y avait peu d'avantage à commercer sous la sanction des lois. Les manufacturiers qui, en 1545, recevaient tant de demandes, que les commerçans se trouvaient heureux de pouvoir s'engager avec eux six ans à l'avance, pour prendre tout ce qu'il leur serait possible de fabriquer, ces mêmes manufacturiers, dis-je, finirent par voir leurs débouchés se fermer, et par être réduits à la pénurie et à la misère.

En 1720 l'entrepôt fut changé, et le commerce, qui depuis deux siècles enrichissait Sé-

ville, fut transporté à Cadix. En même temps les droits furent diminués, et au lieu de vingt pour cent sur la valeur des exportations, tous les ballots ou caisses de marchandises payèrent un droit de cinq réaux et demi de plata [1], par palme cube, sans avoir aucun égard à la nature ou la qualité des articles qu'ils contenaient. Le droit variait suivant un tableau qui comprenait les seize ports de l'Amérique espagnole, car l'impôt était différent dans chacun d'eux. L'inconvénient de ces règlemens est trop frappant pour échapper aux remarques du lecteur.

Ce ne fut cependant pas la seule méprise que commit le gouvernement espagnol dans ses relations de commerce avec les colonies; car au lieu d'envoyer des petits vaisseaux aussi fréquemment que les demandes pouvaient l'exiger, tout le commerce, avant 1748, se faisait par vingt-sept galions, et environ vingt-trois *flotas*; les premiers faisaient voile annuellement pour Porto-Bello, et les dernières une fois en trois ans pour Vera-Cruz; les premiers pour le commerce du Pérou, les dernières pour celui du Mexique; les plus petits

[1] 5 francs 50 centimes.

vaisseaux portaient environ cinq cent cinquante tonneaux, et les autres huit cents à mille.

Les galions abordaient dans le principe à Carthagène, pour la commodité des marchands de Popayan et de Santa-Fé, qui y venaient avec leur or et leur bezoar, et remportaient en échange des provisions et des marchandises européennes. Mais le marché principal était à Porto-Bello, ville située dans un pays si aride et sujet à des vapeurs si nuisibles, qu'excepté le moment de la foire, qui durait quarant jours, elle était toujours déserte. Là les marchands apportaient leur or et leur argent, avec du quinquina et des laines de vigogne; le commerçant espagnol ne pouvait pas envoyer ses marchandises au Pérou, ni les Péruviens disposer des leurs et les faire parvenir en Espagne, pour leur propre compte, par d'autres moyens que par ces vaisseaux.

Par un article du traité de paix d'Utrecht, les Anglais avaient le privilége d'envoyer annuellement à Porto-Bello, un vaisseau de cinq cents tonneaux, chargé de toutes espèces de marchandises; mais sous prétexte de cette permission, ils en chargaient ordinairement un du double plus grand, accompagné par des

avisos de la Jamaïque, avec qui, lorsqu'ils étaient près du port, ils échangeaient leurs vivres contre des marchandises; par ce moyen ils portaient généralement plus d'articles de commerce que cinq ou six vaisseaux de la flotte espagnole. Depuis 1737, la foire à beaucoup baissé, et avec elle Panama et Porto-Bello [1].

Tant que la cour borna aux galions le commerce du Pérou, il déclina sensiblement, et d'une telle manière, qu'au lieu d'employer quinze mille tonneaux, on en était venu à moins de deux mille en 1740 [2]. Mais le marquis de la Ensenada n'eut pas plutôt substitué aux galions des vaisseaux de registre, qui se rendaient directement à l'endroit de leur destination par le cap Horn, que le commerce se ranima; et lorsqu'en 1765 les barrières furent ôtées en partie et que toute l'Espagne, excepté les provinces de Biscaye, eut la permission d'envoyer ses productions à Jucatan et aux îles de la Marguerite et de la Trinité, et lorsqu'au lieu des droits de *tonelada* et *palmeo*, on ne mit que six pour cent sur toutes

[1] Voyez *Voyages de Dampierre et d'Ulloa.*

[2] Voyez *Camp. E. P.*

les marchandises exportées, alors le commerce qui avait été tari ne tarda pas à s'accroître, et ressembla à un fleuve qui fertilise toutes les contrées qu'il arrose.

En conséquence des avantages que les négocians, les manufacturiers, les cultivateurs et le revenu public tirèrent de l'abolition partielle des obstacles qui s'opposaient précédemment au commerce, avantages que le comte de Campomanes exposa de la manière la plus évidente et la plus formelle, que le gouvernement consentit, quoiqu'avec répugnance, en 1778, à ouvrir le commerce de l'Amérique à tous ses sujets, excepté à ceux qui n'étant pas liés par les lois générales de la péninsule, ne pouvaient pas être admis avec sûreté à la jouissance de ce privilège. Les habitans de la Biscaye n'ont cependant point de raisons de se plaindre, parce qu'ils ont une ample compensation à cette perte, dans les immunités particulières qu'ils héritent de leurs pères, et plus particulièrement dans la franchise de leurs ports.

Tels ont été les règlemens généraux; mais l'Espagne, comme l'Angleterre et les autres nations de l'Europe, a accordé de temps en

temps des priviléges exclusifs à certaines compagnies, non-seulement au préjudice des citoyens en général, et des manufactures en particulier, mais au grand détriment des provinces qui ont été sujètes aux monopoles. Si l'on pouvait trouver un pays non-civilisé, mais libre et riche en capitaux qui ne fussent pas employés dans le commerce; ou si on avait besoin de grandes sommes pour des entreprises hasardeuses, au-delà de celles qu'on pourrait obtenir sur le crédit d'une compagnie particulière, dans un pareil cas seulement la concession d'un monopole avec des priviléges particuliers peut être regardée comme admissible; mais qu'un commerce une fois établi soit limité pour le bénéfice d'un petit nombre d'individus, au préjudice du plus grand nombre, c'est ce qui est incompatible avec tous les principes d'équité et de politique commerciale.

En 1728, Philippe V accorda, par une chartre, à une compagnie qui prit le nom de Guipuzcoa, le commerce exclusif de Carracas, dans la province de Venezuela, avec le privilége de rembarquer toutes les marchandises qui lui resteraient sur des petits vais-

seaux, pour Cumana et la Guyane, ainsi que pour la Trinité et la Marguerite, afin que cette compagnie put échanger les articles d'Europe contre l'or, l'argent, les cuirs, le cacao, le sucre et les autres productions de ces contrées équinoxiales; mais par l'événement, le cacao devint le principal article de son commerce. En 1752, la province de Maracaybo fut ajoutée à sa patente.

La compagnie employait d'abord douze vaisseaux pour son commerce, et neuf pour garder les côtes contre les contrebandiers; ce nombre variait suivant que ses affaires l'exigeaient; elle avait engagé pour ces deux objets deux mille cinq cents matelots. Une pareille dépense, jointe aux frais qu'entraînaient les salaires des directeurs, des supercargues, des facteurs, des agens, des commis, etc., ne pouvait être couverte que par des profits considérables, au-delà de ce qu'un particulier se serait trouvé heureux de retirer si le commerce avait été libre; aussi résulta-t-il de ce monopole, comme il est naturel de le penser, des exactions contre les colons, un commerce limité qui entravait les manufactures du pays, et de grandes rigueurs exer-

cées en vain pour empêcher les opérations d'un commerce illicite [1].

Les ports dont cette compagnie se servait en Espagne, étaient Saint-Sébastien et Cadix; de 1770 à 1774, elle y importa cent soixante-dix-neuf mille cinquante-six fanegas de cacao, chaque fanega de cent-dix livres castillanes. Cette grande importation fit baisser en Espagne le prix du chocolat à moitié de ce qu'il était auparavant.

Le cacao est le fruit du cacaoyer (*theobroma cacao*). Cet arbre fleurit en Amérique entre les tropiques, mais plus particulièrement dans la province de Venezuela. Les fruits croissent sur le tronc et sur les branches, et ne manquent jamais dans aucun temps de l'année. On mêle en Espagne six livres de cacao avec trois ou trois livres et demi de sucre, sept gousses de vanille, une livre et demie de maïs, une demi-livre de canelle, six clous de girofle, un drachme de poivre de guinée (*capsicum*), quelques noix de roucou, pour augmenter la couleur, et un peu de musc ou d'ambre gris, afin de donner au chocolat une odeur agréable. Quelques per-

[1] *Vide Camp. E. P.*

sonnes cependant n'y mettent que du sucre et de la canelle. Les Indiens mêlent à une livre de cacao, une demi-livre de maïs, autant de sucre et un peu d'eau rose.

La compagnie de Carracas reçut, en 1780, un rude échec par la capture que fit lord Rodney d'un riche convoi, évalué à plus de deux cent mille livres sterling (4,800,000 francs); et peu d'années après, ses capitaux furent absorbés dans un nouvel établissement, appelé la *Compagnie des Philippines*.

Cette compagnie, instituée suivant les idées suggérées par l'abbé Raynal, dans son *Histoire des Etablissemens et du Commerce des Européens*, prit naissance en 1785, avec un capital de douze cent mille liv. st. (28,800,000 fr.) Des priviléges considérables lui furent accordés pour le terme de vingt-cinq ans. Avant cet établissement, un vaisseau faisait voile tous les ans d'Acapulco, port du Mexique, traversait l'Océan-Pacifique, et portait les trésors de l'Amérique aux Philippines; un autre vaisseau retournant de Manille par la même route, venait à Acapulco, où il rencontrait des vaisseaux de Lima, chargés de cacao, de vif-argent et de piastres fortes, en échange desquels les

marchands envoyaient des denrées de la Chine, des épiceries, des parfums, de la soie, des mousselines, des toiles de coton, blanches et peintes, produits de l'Orient.

Lorsque la compagnie des Philippines commença ses opérations, l'ancien commerce cessa; et actuellement, d'après l'idée spécieuse d'épargner le temps, le fret et l'assurance, en envoyant l'or et l'argent du Pérou et du Mexique par l'Europe dans l'Orient, ces précieux métaux sont envoyés directement à l'ouest, à leur destination finale, tandis que les articles de l'Orient, plus encombrans et plus sujets à avaries, et qui se montent à la même valeur, sont détournés de leur ancien cours, et font, dans une direction opposée, le segment du cercle qui a été jadis tracé par l'or et l'argent.

Les îles Philippines sont presque innombrables, et produites par des volcans; elles sont pourtant saines, fertiles, et produisent, outre tous les grains de l'Europe, de l'or, du cuivre, du fer, du bois pour la construction des vaisseaux, du chanvre, de l'alun, du salpêtre, du bétail, des cuirs, du sagou, du riz, des raisins, du cacao, du sucre, du tabac, de la cire, du poisson et des cauris, qui sont la

monnaie de l'Indostan. Toutes ces productions, jointes à l'argent, à l'indigo et à la cochenille d'Amérique, sont échangées par la compagnie avec les marchands d'Asie, contre des mousselines, du coton, de la soie, des épices, du thé, du vif-argent, et des productions de la Chine, qui sont maintenant, ainsi que les productions surabondantes des îles, apportées en Europe par le Cap de Bonne-Espérance, et admises en Espagne moyennant de légers droits, avec un rabais d'un tiers sur leur exportation.

Rien ne pouvait flatter d'avantage les espérances d'un ministre, qu'un plan si bien concerté en apparence et conduit sous les auspices d'un étranger capable et entreprenant, qui s'était déjà signalé dans la formation de la banque. Cependant, quelque agréable que fût cette perspective, les espérances et l'attente de la nation sont prêtes à s'évanouir, car outre des frais considérables d'administration, et toutes sortes de désavantages dans l'achat des marchandises, les principaux articles de commerce ou dépérissent faute d'un débouché, ou se vendent à une perte considérable. Quant au thé, on en use très-peu en Espagne;

la porcelaine y est peu recherchée; et si les soieries, les mousselines et les tissus de coton, pouvaient trouver des acquéreurs, elles tendraient à détruire leurs manufactures favorites; mais actuellement que ces derniers articles doivent soutenir la concurrence de l'Angleterre, on peut dire que la compagnie a reçu une blessure mortelle.

Dans un pays soumis au pouvoir despotique, si le ministre du jour veut acquérir la confiance, il doit faire de grands sacrifices; s'il veut avoir des compagnies commerçantes, avec de bons capitaux, il doit leur accorder des monopoles et des priviléges exclusifs, quoique incompatibles avec le bien général. Cependant après tout, de telles compagnies tiendront ces priviléges d'une manière peu sûre; et lorsqu'elles viendront à balancer leurs comptes, elles trouveront que, tandis qu'elles se flattaient de gagner plus que l'intérêt légitime et raisonnable de leurs fonds, elles ont perdu de leurs capitaux.

Si tel était le cas pour la compagnie des Philippines, la nation aurait à se réjouir, et les négocians particuliers pourraient triompher de sa chute, non par rapport à ses privi-

léges ostensibles et exclusifs, mais parce que l'Amérique et l'Afrique, étant ouvertes à ses spéculations, il n'y a pas de capitaux limités qui puissent entrer en concurrence avec elle dans les marchés; si elle avait trouvé tous les secours auxquels elle avait lieu de s'attendre, elle aurait accaparé tout le commerce de l'Espagne, et aurait causé à la fin la ruine de ce pays.

Cette compagnie a déjà étendu ses opérations à Vera-Cruz, à Buenos-Ayres et dans la plupart des ports d'Amérique, et elle va actuellement acheter des esclaves jusque sur les côtes d'Afrique; ceux-ci étaient précédemment fournis par les Anglais, d'après un article de la paix d'Utrecht, connu sous le nom d'*Assiento*. Depuis l'expiration de ce privilége, on a conclu différens contrats et entr'autres un en dernier lieu avec Dawson et Baker de Liverpool, qui se sont engagés à fournir annuellement trois mille nègres aux îles Espagnoles, et qui, d'après ce contrat, ont reçu trois cent mille livres sterling (7,200,000 fr.), pour ceux qu'ils ont déjà fournis.

Le traitement des nègres, dans les colonies Espagnoles, est si humain, si sage, si juste et si parfaitement d'accord avec les principes de l'é-

conomie politique, que je saisis avec joie cette occasion de donner, à ce sujet, au gouvernement, des louanges qui lui sont si bien dues. L'esclave voit sa personne et ses propriétés sous la protection des lois, et conserve le droit de se racheter à des conditions très raisonnables, qui sont fixées par des arbitres, dont l'esclave a le privilège de nommer un, le choix de l'autre appartient au maître; lorsqu'ils diffèrent d'opinion, le juge en nomme un troisième.

Quand à l'acquisition de propriété, elle est très-facile à un esclave qui a de l'industrie ou un grand désir d'obtenir sa liberté, parce qu'il peut réclamer les nombreux jours de fêtes, ou deux heures dans le milieu du jour, pour cultiver son jardin, nourrir sa volaille et ses cochons, et porter ses denrées au marché. Mais supposé qu'il soit un bon serviteur, opprimé par un maître cruel, et qu'il n'ait pas acquis assez de propriété pour se racheter, il n'est pas rare qu'un autre cultivateur, témoin de sa fidélité, lui prête de quoi acheter sa liberté; et ainsi le maître généreux s'attache un digne serviteur, qui de son côté devient heureux sous un maître pour lequel il peut concevoir de l'attachement. On voit ainsi des

cultivateurs connus par leur sévérité qui, retenus par la crainte de perdre leurs esclaves, deviennent doux envers ceux qui par leur bonnes dispositions, ou leurs qualités essentielles, ont su attirer leur attention.

Cette méthode n'est-elle pas plus favorable à toute la communauté, que si tous les esclaves indistinctement étaient rendus à la liberté? Les bons effets de cet usage ont été si bien sentis dans les îles Espagnoles, que la plupart des artisans, des marchands en détail et des artistes sont des nègres qui, par leur industrie et leur frugalité, ou par leur fidélité, ont obtenu leur liberté; on peut observer à l'honneur de cette institution, que deux des meilleurs bataillons de la Havanne sont composés de noirs qui ont été esclaves.

Il serait bien à souhaiter que nous fussions aussi bien fondés à louer la cour d'Espagne, pour la libéralité de sa conduite envers les colonies; mais malheureusement l'esprit de monopole des autres cours d'Europe y prévaut; la même politique étroite, les mêmes vues resserrées y produisent intérieurement et extérieurement la langueur des manufactures, le triste état du commerce, la pauvreté,

le manque de population, et le mécontentement qui tend au démembrement de l'empire.

En conséquence du régime oppressif essayé au Pérou, cette riche province fut bien près d'être perdue pour l'Espagne, si toutefois sa séparation politique peut être regardée comme une perte. Le marquis de Sonora, à la mémoire duquel on doit de justes éloges pour avoir aboli les obstacles qu'éprouvait le commerce, et pour plusieurs règlemens très-avantageux au pays, alluma dans le Pérou les flammes de la guerre civile, lorsqu'il essaya, en 1781, d'y établir un monopole royal de tabac, avec quelques taxes odieuses au peuple; sans l'indiscrétion du chef des rebelles, l'événement aurait eu la même issue que celle dont l'Angleterre a vu l'exemple dans une occasion semblable. Le chef de cette révolte était Tupacaramo, cassique d'Amérique, qui prétendant tirer son origine de la ligne sacrée, et être descendu du soleil, se faisait appeler l'Inca. Le corregidor lui avait accordé son amitié et sa protection; cependant il commença la révolte par faire pendre cet homme, et il commit tant de cruautés et de dévastations sur les personnes et les propriétés, sans

aucune distinction d'amis et d'ennemis, que plusieurs Indiens se joignirent au gouvernement, et marchèrent contre lui; il fut pris et pendu, et sa mort mit fin à la guerre civile, qui avait déjà coûté la vie à plus de deux cent mille personnes.

Le ministre des Indes rendit un service essentiel aux mines, en baissant le prix du mercure de quatre-vingts piastres fortes à quarante-une, c'est-à-dire, à huit livres quatre schellings (196 fr. 80 c.) le quintal. Les mines d'Espagne, particulièrement celles d'Almaden, produisaient jadis une quantité suffisante de ce métal pour l'usage des colonies. Elles étaient dans ce temps sous la direction du fameux Bowles, Irlandais, d'une habileté singulière, et d'une telle intégrité, qu'après avoir gagné des millions pour le roi, il laissa sa veuve finir ses jours dans la misère. A présent l'Espagne ne peut fournir que seize mille quintaux de mercure : pour remplir le vide, on a passé un contrat avec le comte de Greppi, consul impérial à Cadix, pour douze mille quintaux par an, pour lesquels le gouvernement est convenu de donner cinquante-trois piastres fortes, et il les revend à soixante-trois. Il y

avait à la vérité une riche mine de mercure à *Quancavélica*, au Pérou ; mais elle s'est perdue par l'avarice et la mauvaise exploitation des entrepreneurs. Cependant Ulloa aurait pu la rétablir, s'il n'avait pas été assez impolitique pour s'opposer aux malversations de quelques hommes qui étaient alors en pouvoir et pour les révéler.

Cette diminution du prix du mercure et la réduction de l'impôt sur l'or, de un sur vingt, et de l'argent, de un sur dix, au lieu d'être comme auparavant de vingt pour cent pour chacun, augmentèrent le produit de ces deux métaux, et, en 1776, on frappa, au Mexique, une fois plus de monnaie d'argent qu'à l'ordinaire, elle se monta à plus de deux millions et demi de notre monnaie sterling (60 millions de francs).

Tout le produit des mines de l'Amérique espagnole s'éleva, en 1776, à trente millions de piastres, ou à quatre millions et demi sterling (108 millions de francs); mais dans l'espace de six ans, il augmenta considérablement, et il est évalué à présent à cinq millions quatre cent mille livres (129,600,000 francs).

Lors de la découverte de l'Amérique, ces

trésors étaient concentrés en Espagne; et, autant que cela dépendait des lois, confinés dans cette presqu'île. Il en résulta bientôt la ruine des manufactures, et les cortès se plaignirent avec raison à l'empereur Charles V, que la quantité d'or et d'argent qui était en stagnation dans le royaume, élevait très-haut le prix du travail [1]. Cependant par la suite des temps, on vit se développer une vérité secrète, méconnue, mais bien réelle, c'est qu'il n'y à pas de pouvoir humain qui puisse arrêter la marche naturelle de ces précieux métaux; l'Espagne épuisée d'argent fut inondée de vile monnaie de cuivre qui y arrivait de tous les pays environnans [2].

Il est notoire que le pays est dénué d'espèces, au moins relativement; et le comte de Campomanes nous indique, avec beaucoup de vérité, les causes qui ont produit cet effet. Il met de ce nombre les guerres coûteuses entreprises pour défendre une domination étrangère, et les sommes dépensées depuis que, par la perte de leurs manufactures, les Espagnols ont été obligés d'acheter chez

[1] *Vide Camp. E. P. part. iv.* page 112, note 98.
[2] *Camp. E. P. part. iv.* page 272.

leurs voisins plus industrieux, les articles les plus communs de leur habillement.

En 1784, la valeur des exportations pour l'Amérique se montait comme suit:

	PRODUITS DE L'ESPAGNE.	PRODUITS ÉTRANGERS.	TOTAL.
	liv. sterling.	liv. sterling.	liv. sterling.
par Cadix......	1,438,912	2,182,531	3,621,443
Malaga.....	196,379	14,301	210,680
Seville.....	62,713	30,543	93,256
Barcelone...	122,631	21,240	143,871
la Corogne..	64,575	39,962	104,537
Sant-Ander.	36,715	90,173	126,888
Tortosa.....	7,669	289	7,958
les Canaries.	24,974		24,974
Gijon......	4,281	10,190	14,471
	1,958,849	2,389,229	4,348,078 *

Les droits sur ces objets produisirent cent soixante-dix mille huit cents livres sterlings.

La valeur des importations de l'Amérique réduites en livres sterling fut comme suit:

* 104,353,872 francs.

	EN ARGENT ET BIJOUX.	EN MARCHANDISES.
	liv. sterling.	liv. sterling.
Cadix	8,297,164	2,990,757
Malaga		18,605
Barcelone	102,140	91,233
Coronne	741,283	90,001
Sant-Ander	40,843	100,974
Canaries	109,807	52,366
	9,291,237	3,343,936

Le total des importations se monta à douze millions six cent trente-cinq mille cent soixante-treize livres, ce qui est un peu plus du double de celui établi par l'abbé Raynal; et les droits sur ces objets s'élevèrent à cinq cent vingt-sept mille quatre cent vingt-trois l. st. [1].

[1] Voici un tableau comparatif, en livres tournois, du commerce de l'Espagne avec ses colonies de l'Amérique, pendant les années 1778, 1784 et 1788, ainsi que des droits d'entrée et de sortie qu'il a procuré au trésor public.

	1778, Suivant M. de Pradt.	1784, Suivant M. Townsend.	1788, Suivant M. de Pradt.
Exportation de l'Espagne en Amérique.	19,000,000	104,000,000	76,000,000
Retours.	18,000,000	303,000,000	201,000,000
Droits d'entrée et de sortie.	2,000,000	17,000,000	15,000,000

La grande différence qui se trouve entre l'année 1778

Un habitant du Pérou me donna des échantillons de laine, qui provenaient de deux animaux ressemblant à la *vigogne*, l'un appelé *alpaca*, l'autre *llama*; la dernière grossière, mais la première très-fine et excellente pour des chapeaux; il est à regretter qu'elles ne soient pas encore connues dans les manufactures.

Tout le commerce de Cadix occupe environ mille vaisseaux, dont un dixième à peu près est aux Espagnols.

Les vins les plus célèbres de Cadix sont le Xerès et le Pacaret; tous deux croissent à Xerès et dans ses environs. Le premier se vend quarante-huit livres le tonneau (1,150 fr.) le dernier cinquante-six (1,340 fr.)

Les négocians en Espagne sont sujets à des désagrémens particuliers, non-seulement par la nature du gouvernement, qui est entièrement despotique, mais aussi par suite de l'ignorance ou l'inattention, ou des méprises auxquelles les meilleurs ministres sont sujets, et qui se font sentir par des prohibitions absur-

et les autres, provient de ce que le commerce n'avait pas encore eu le temps de profiter de la plus grande liberté qu'on venait de lui accorder à cette époque.

Lors de sa retraite, ses pouvoirs furent divisés, et le gouvernement civil fut administré par les *alcaldes mayores* de la ville, chacun alternativement pendant une semaine. Un de ceux-ci ayant, pour la faible rétribution de vingt piastres, accordé un ordre à un créancier d'Espagne, de saisir, pour son propre compte, les effets d'un banqueroutier, les agens des autres créanciers qui étaient en Angleterre, prirent l'alcalde par la main et y glissant quarante piastres, firent promptement annuller cet ordre, et achetèrent ainsi la justice pour leurs cliens.

Un autre alcalde ayant promis, pour une centaine de piastres, de ne pas accorder de saisie à une personne qui avait des prétentions sur une propriété, l'accorda malgré cela; et lorsqu'on lui reprochait sa conduite, il répliqua froidement : « Comment pouvait-je l'éviter, lorsqu'il m'a donné quarante piastres ? « mais ne soyez pas en peine, car demain je « retirerai la saisie ». Comment le commerce pourrait-il fleurir avec de pareils abus ?

La province d'Andalousie, arrosée dans toute son étendue par le Guadalquivir, produirait, si elle était bien cultivée, assez de

blé, non-seulement pour sa consommation, mais encore pour en exporter. Cependant celui qu'on y importe annuellement se monte à un peu moins d'un million et demi de *fanegas*; la *fanega* ordinaire pèse cent livres, mais à Cadix elle est d'environ trois livres plus légère. En 1787, à peu près la moitié de cette quantité vint d'Afrique, quatre-vingt-cinq mille *fanegas* d'Amérique, et le reste fut fourni par Naples, la Sicile et la Sardaigne; le tout montait cette année à un million quatre cent quarante-huit mille *fanegas*.

Il est remarquable que quoique les habitans aient la possibilité de construire des moulins à marée, ils n'en ont point, et font moudre leurs grains par des mules, ce qui leur coûte dix réaux, ou à peu près deux schellings (2 francs 40 centimes) par quintal ou par *fanega*.

Pour prévenir une disette de blé, ou pour obtenir quelque profit sur sa vente, la ville a établi un grenier public, dont on tire du blé pour les boulangers à un prix fixe, d'après lequel les magistrats règlent le prix du pain. Je visitai ce vaste magasin et fus très-surpris d'y voir les tas de blé très-mélangés, non-seule-

ment d'orge, mais de vesces de toutes qualités, et de beaucoup de graines nuisibles. Si le grain avait été criblé dans cette machine qui est maintenant en usage dans toute l'Écosse, il aurait été plus beau à la vue et infiniment meilleur pour la nourriture.

Lorsque j'eus satisfait ma curiosité en visitant, sous la protection d'un ami, avec lequel j'avais demeuré long-temps à Madrid, tout ce qui avait rapport au commerce, je fis une petite excursion pour voir l'arsenal de Caraque. Cadix est très-bien fortifié du côté de la mer par les rochers, et du côté de terre par des ouvrages qui ont coûté des sommes immenses. Au delà sont des jardins potagers, situés sur le bord de la mer et arrosés par des *norias ;* c'est ici que commence l'étroite chaussée qui conduit à l'île de Léon, plaine étendue, aride et à peine susceptible d'être cultivée. Elle produit cependant, quoiqu'inculte, un revenu considérable, par ses nombreux étangs salés qui exigent peu de peine et de dépense; car le soleil et l'air font promptement évaporer l'eau, et laissent ainsi le sel cristallisé.

Le village de Port-Royal que nous traver-

sâmes, est une longue rue bien pavée et fort jolie. Ma curiosisé me porta à y visiter M. de Langara, qui me reçut très-poliment. Enchanté de son ton et de ses manières, je m'affligeai sincèrement de ses infortunes.

Depuis la guerre, l'Espagne a fait de constans efforts pour mettre sa marine sur un pied respectable; mais sur-tout dans le moment où j'y passai, tout était en mouvement; le ministre de la marine, faisait tout ce qui était en son pouvoir, pour équiper une flotte redoutable. Son but était de soutenir les prétentions de son gouvernement sur la côte de Mosquitos, quoique ce territoire n'ait jamais été soumis à la couronne d'Espagne, et que les princes indépendans qui y règnent, soient depuis des siècles alliés avec l'Angleterre.

Après mon retour en Angleterre, j'examinai la nature et l'étendue de cet établissement qui causait tant d'inquiétudes à l'Espagne. Il ne consistait pas en plus de cinq cent soixante-neuf personnes libres, y compris leurs femmes et leurs enfans, avec dix-sept cent soixante-trois esclaves noirs et deux cent quatre têtes de bétail. L'inquiétude des Espagnols venait donc non du nombre des habitans, mais de

leur commerce de contrebande, de leurs communications avec les Mosquitos qui, en temps de guerre, avaient coutume de molester les Espagnols; et de la crainte que par leur moyen les Anglais, lors d'une guerre future, ne pussent s'établir en forces sur le lac de Nicaragua.

Cet établissement était certainement très-utile à l'Angleterre, comme liant la Jamaïque et le continent Espagnol, avec Guatimala, pour l'échange des produits de nos manufactures, contre de l'indigo, de la cochenille, de l'argent et des piastres fortes. L'indigo qui croît comme naturellement sur cette côte, fournit le meilleur article de commerce, et il n'y a pas de pays qui produise de plus belles cannes à sucre. La colonie dans son enfance faisait à peu près cent cinquante muids de sucre par an; mais étant obligée de payer en Angleterre les droits des sucres étrangers, on laissa dépérir les moulins. L'acajou était un des principaux articles de ce commerce, et l'on en exportait annuellement environ trois millions de pieds cubes. L'Angleterre en tirait encore quatre tonnes d'écailles de tortue qui payaient un droit d'un schelling la livre, et cent vingt mille livres de salse-pareille, dont

les droits à sept pences par livre, étaient de trois mille cinq cent livres, somme plus que suffisante pour fournir à toutes les dépenses qu'occasionnait ce nouvel établissement.

Telle était la valeur de nos possessions sur la côte de Mosquitos, que ni le ministre qui signa les préliminaires de la paix, à la fin d'une guerre désastreuse, ni son successeur qui la ratifia, ne purent consentir à les céder; cependant en 1787 l'établissement fut évacué, et nos fidèles alliés furent abandonnés à la merci de leurs plus implacables ennemis.

Les magasins de Caraque sont bien disposés, remplis de munitions, et on a construit à grands frais de nouveaux chantiers; car étant établis sur un lit d'argile et de terre grasse, ils sont très-difficiles à construire, et demandent un travail continuel pour les maintenir secs. Pour cet effet, on se sert de pompes à chaînes au nombre de seize; chacune est mise en mouvement par huit hommes, qui pompent alternativement quatre heures, et se reposent pendant huit. Ce sont des criminels, la plupart des contrebandiers condamnés à ce pénible service, les uns pour trois ans, les autres pour sept, et quelques-uns

pour quatorze. Les contrebandiers sont cependant distingués des voleurs par une seule chaîne, tandis que les autres en ont deux. Il y a dans ce seul chantier mille de ces malheureux. Je remarquai dans cet établissement une coutume digne d'être suivie par-tout. Pour préserver les mâts des vers, du contact de l'air et du soleil, on les enterre dans le sable, et on les conserve pendant plusieurs années par cette méthode très-simple.

Pour montrer combien les forces navales de l'Espagne se sont augmentées dans peu d'années, je joindrai ici l'état de sa marine, telle qu'elle était dans les années 1776 et 1788.

FORCE DES VAISSEAUX.	1776. NOMBRE DES VAISSEAUX.	1788. NOMBRE DES VAISSEAUX.
... 112 ...	... 1 ...	... 10 ...
... 94 ...	....	... 3 ...
... 80 ...	... 5 ...	... 3 ...
... 74 ...	....	... 42 ...
... 70 ...	... 41 ...	....
... 68 ...	....	... 5 ...
... 64 ...	... 4 ...	... 5 ...
... 60 ...	... 6 ...	....
... 58 ...	....	... 4 ...
... 54 ...	....	... 1 ...
... 40 ...	....	... 2 ...
... 34 ...	....	... 40 ...

Je ne parle pas des frégates qui sont de moindre importance.

Il est évident, d'après cet état, qu'en douze ans les forces navales d'Espagne se sont presque doublées, en considérant seulement le nombre des canons; mais s'il est question de celui de leurs principaux vaisseaux, leur marine paraîtra avoir acquis une force plus que double; et si nous faisons attention aux vues du gouvernement, ainsi qu'au goût et à la disposition particulière du nouveau souverain, on peut conclure qu'il n'épargnera ni dépense, ni soins, pour rendre la marine encore plus formidable. Dans l'été de 1790, la flotte d'observation consistait en vingt-huit vaisseaux de ligne, parmi lesquels il y avait quatre vaisseaux de 112 canons, et outre ceux-là, il y avait six vaisseaux de ligne stationnés dans la Méditerranée, et une flotte assez forte en Amérique.

On peut discuter la question de savoir si l'Espagne doit prétendre à être puissance navale du premier ordre, ou si les sommes dépensées annuellement dans cette intention, ne seraient pas employées plus utilement à animer l'industrie, en ouvrant des commu-

nications intérieures, en encourageant l'agriculture et les manufactures, et en adoptant les plans suivis par les nations les plus éclairées, pour faciliter le commerce; si elle persiste dans son système colonial actuel, il lui faut une marine puissante pour protéger son commerce et ses monopoles ; mais alors on pourrait se demander, si cette augmentation de commerce qu'elle obtiendrait au-delà de celle dont elle aurait joui, dans le cas où elle aurait perdu son autorité sur ces possessions éloignées, dont le commerce serait devenu libre, si cette augmentation, dis-je, payerait la dépense qu'occasionent ces armemens en temps de paix et l'entretien d'une multitude d'employés pour garder une grande étendue de côtes? serait-elle par-là indemnisée de toutes les guerres, dans lesquelles elle pourrait être entraînée pour soutenir son commerce.

Ces questions sont de nature à être résolues: ses meilleurs politiques pensent, qu'elle serait plus riche et plus puissante sans colonies [1].

[1] M. Pradt, dans son intéressant ouvrage qui a pour titre : *Les trois Ages des Colonies, etc.* montre avec bien de la force les inconvéniens de ces trop grandes possessions des Espagnols dans leurs différentes colonies. Voici

Si leurop inion est bien fondée, il est absurde de faire d'aussi grandes dépenses pour une armée navale.

ses propres expressions : « Parler des colonies espagno-
« les, c'est parler par empires, par continens. Les nom-
« mer, c'est nommer le Mexique, le Pérou, et vingt
« autres empires; c'est rappeler les richesses des antiques
« souverains du Nouveau-Monde, et montrer dans les
« Espagnols les héritiers de leur opulence. Si quelques
« peuples sont parvenus à un si haut degré de prospérité
« avec des colonies si rétrécies, comme les Français avec
« la plus petite portion de Saint-Domingue, quelle ne de-
« vrait pas être la prospérité de l'Espagne avec les avan-
« tages réunis de toutes ses colonies! Et cependant, quel
« est l'état de cette puissance? Quel spectacle présente-
« t-elle? Quelle utilité propre retire-t-elle de cet entasse-
« ment de trésors, qui semblent plutôt l'accabler que
« l'enrichir? Semblable à un arbre immense, l'Espagne,
« il est vrai, couvre de ses vastes rameaux une vaste éten-
« due de terrain; mais leur ombrage étouffe les fruits qu'ils
« devaient protéger ou défendre.

« L'Espagne est maîtresse des mines les plus riches de
« la terre, mais elle ne les exploite pas à son profit; elle
« n'est que le canal par où leurs précieux produits vont
« se distribuer dans tout le monde sans s'arrêter chez
« elle. Elle a la sollicitude de l'exploitation et de la distri-
« bution des richesses qu'elle ne peut fixer. Elle com-
« mande par-tout dans le Nouveau-Monde, elle est
« commandée par-tout dans l'ancien. Reine là, esclave

Aucun pays ne possède d'aussi grands avantages que l'Espagne pour le commerce; sans même avoir un seul vaisseau, elle pourrait être puissante et riche : ses vins, ses eaux-de-vie, ses raisins, ses figues, ses amandes, ses oranges, ses noix, ses olives, ses huiles, sa soude, son savon, ses soies, ses toiles, et son coton, si la culture en était bien encouragée; la plus belle des laines, le sparte si utile pour les cables, etc.; son fer supérieur en qualité à celui des autres pays, son étain, son plomb et son cuivre, qui s'y trouvent en abondance; et outre tout cela, le surplus du blé qu'elle recueillerait si ses terres étaient bien cultivées; toutes ces productions du sol, dis-je, jointes aux manufactures qui, sous un bon gouvernement, s'établiraient naturelle-

« ici, elle ne retire de la bizarrerie de cette situation « d'autre avantage que de porter des fers dorés. Grande « et instructive leçon sur la nature et l'emploi des colo- « nies, sur celles des propriétés, sur l'essence des ri- « chesses véritables! Arrêt irrécusable en faveur du travail « contre l'or, porté par la nature elle-même, qui nous « montre ce dernier appartenant inévitablement au pre- « mier, et finissant toujours par le servir »! (*V.* tome I, page 182).

ment en Espagne, seraient une source de richesses si intarissable, même dans le cas où quelqu'une des nations voisines chercherait à troubler sa tranquillité, que l'Espagne pourrait ne rien craindre, car aucune impression fâcheuse ne peut être profonde, sur un empire bien peuplé et uni. Mais si avec un aussi grand avantage que celui d'un beau climat et d'un sol qui produit une telle variété d'articles pour le commerce, l'Espagne, sans colonies qui l'épuisent, armait pour sa défense et non pour inspirer de la jalousie, ou de la crainte à ses voisins, et bornait entièrement ses vues à augmenter son industrie domestique, quelle puissance serait tentée de la molester, et ne se réjouirait pas plutôt de sa prospérité?

Parmi les sauvages habitans des pays nouvellement découverts, la guerre n'a que le pillage pour objet. Une nation bien disciplinée ne peut craindre un pareil fléau, et ce but n'existe plus depuis long-temps parmi les peuples civilisés; mais les flammes de la guerre n'ont été que trop souvent allumées parmi ceux-ci pour faire des conquêtes, et les projets de l'ambition ont presque toujours pris leur source dans la richesse et le pouvoir. Cepen-

dant les esprits les plus éclairés commencent à reconnaître la folie de semblables desseins; et tous ceux qui sont versés dans l'arithmétique politique, peuvent en démontrer l'abus; sans parler des dépenses d'hommes et d'argent qu'occasionent les conquêtes, il est prouvé par l'expérience qu'un empire qui possède non-seulement des provinces éloignées, mais qui étend ses limites au-delà de certaines bornes, s'affaiblit en proportion de son agrandissement. Si cette vérité pouvait être universellement reconnue, il ne resterait plus qu'une cause de dévastation.

Maintenant le plus grand danger que court la prospérité de l'Europe, provient des guerres commerciales. Mais lorsque les colonies qui sont encore soumises au pouvoir Européen, secoueront son joug, et que les nations commerciales mieux instruites de leur véritable intérêt, cultiveront comme il faut les arts de la paix, cette source de discussion sera tarie, et ils ne rivaliseront plus que d'industrie; ou pour me servir des expressions du langage oriental, les hommes changeront leurs épées en socs de charrue, et leurs lances en hoyaux.

A notre retour de Caraque, je remarquai

sur la chaussée un peu au-dessus du niveau de la mer, et ensuite dans la partie la plus élevée de la ville, une espèce de roc poreux, composé de gravier dur et de coquilles brisées, unis par un ciment suffisant pour les lier ensemble; mais non pour remplir les interstices qui les séparent; le fait est digne de remarque, parce qu'il s'accorde avec plusieurs autres, et montre un événement remarquable dans l'histoire de la terre, et subséquent aux grandes révolutions occasionées par le déluge.

En entrant dans la ville, j'eus le plaisir de voir une compagnie de jeunes gens qui s'amusaient dans les fossés, à jouer au ballon, leur passe-temps favori. Ces ballons, d'environ huit pouces de diamètre, sont faits en cuir, fortement enflé par le moyen d'une machine, ce qui les rend extrêmement élastiques, après quoi ils sont enduits d'argile. On les lance très-obliquement contre un mur, avec la main droite; et pour leur imprimer un plus grand mouvement ainsi que pour garantir le poing, la main est enfermée dans une boîte de bois, dans laquelle sont de larges et profondes rainures, qui se croisent à angles droits de manière à laisser un nombre correspondant de pointes

émoussées. Les antagonistes, à la distance d'environ quatre-vingt verges, reçoivent le ballon lorsqu'il rebondit; et avant qu'il retombe, l'un d'eux le renvoie en variant l'angle d'incidence, dans un espace donné, de manière à tromper le mieux possible l'attention du parti opposé. Ce jeu exige beaucoup de force et d'adresse.

J'allai le soir au théâtre; il est grand, élégant et commode; mais la comédie ne pouvant s'accommoder avec le carême, on a pris un terme moyen, et pendant ce temps, le théâtre est abandonné à des danseurs de corde, des marionnettes, des joueurs de gobelets, des pantomimes, et quelques danses singulières dans lesquelles les Espagnols excellent. Les danseurs contrefaisaient les foux, chacun habillé à l'antique, et la scène représentait la cour intérieure d'une maison de foux. Ils commencèrent par des contre-danses anglaises, qu'ils changèrent subitement en contre-danses françaises; vinrent ensuite des allemandes, le *galliego* et le *fandango*; ils passèrent par des transitions très-rapides, de l'une à l'autre, et terminèrent ces danses par une grande variété de figures différentes.

Comme c'était le temps du carême, j'eus

l'occasion d'entendre plusieurs sermons, mais aucun ne me parut intéressant. Les orateurs les plus instruits se bornent à l'intérieur des églises; mais comme on a reconnu qu'il est utile que quelques-uns de ces sermons puissent s'adapter à l'entendement et aux sentimens du vulgaire, plusieurs prédicateurs sont désignés pour haranguer la multitude assemblée sur la place du marché, et ils le font avec une véhémence de voix et de gestes, assortie au genre de leur auditoire. J'en remarquai souvent trois ou quatre occupés au même moment, mais placés à des distances convenables pour ne pas s'incommoder mutuellement.

J'allai un mercredi soir entendre aux Franciscains un sermon de pénitence, débité par un père de cet ordre, qui était renommé pour son éloquence. Lorsqu'il eut fini, on éteignit toutes les lumières, et dans le même instant les fouets commencèrent leur rôle; on pouvait aisément distinguer la différence du son, suivant que la partie exposée à la discipline était plus ou moins couverte des muscles élastiques, et suivant le degré d'énergie avec lequel elle était appliquée; mais les sentimens de modération paraissaient

dominer, et plusieurs individus laissaient à peine connaître à leur main gauche ce que faisait leur droite. Combien le zèle des Catalans est plus ardent, eux qui semblent vouloir à chaque coup de fouet faire couler leur sang! Ici on n'entendait pas une voix; tandis qu'à Barcelone le peuple poussait non-seulement des gémissemens et des hurlemens, mais un certain cri mixte encore plus horrible.

Lorsque la place du marché n'est pas occupée par les orateurs, les écrivains vont s'y établir avec leur banc, auprès duquel ils s'asseyent avec de l'encre, des plumes, et du papier pour écrire, et lire des lettres de toute espèce, et expédier toutes sortes d'actes. Le prix ordinaire d'une lettre est de huit quartos ou deux schellings et un penny, quoique cette somme soit modique, ils finissent par gagner assez, vu le grand nombre de gens sans instruction qui ont recours à eux.

Avant de quitter Cadix, j'eus la satisfaction d'être témoin des cérémonies qui accompagnent les funérailles. Après que les médecins ont abandonné le malade, il ne reste plus pour lui à attendre dans ce monde, que

la confession, l'absolution, l'eucharistie, et l'extrême-onction, puis la mort; ce dernier événement n'est pas plutôt annoncé, que tous les amis du défunt s'assemblent pour *dar la pesame*, c'est-à-dire pour consoler la veuve affligée qui, habillée de noir et étendue sur un lit, mais à peine visible par l'obscurité qu'on fait régner dans la chambre, reçoit leurs complimens, et leur répond à tous à voix basse. Comme on suppose qu'aucun des membres de la famille du défunt ne peut s'occuper des besoins physiques, quelqu'ami a soin d'envoyer un dîner tout préparé et abondant, composé de tout ce que la saison peut produire. Lorsque les visites se retirent, la veuve, les fils, le père, les frères, les oncles, les cousins et les parens se réunissent et envoient, en leur nom, prier tous les amis du défunt d'assister le lendemain au transport du corps dans la tombe, et au service qu'on doit faire le jour après l'enterrement pour le repos de l'ame du trépassé.

D'après cette invitation, on s'assemble dans la maison du défunt, et on va en procession à l'église, où, pendant le service, le corps est placé devant l'autel, avec le visage dé-

couvert et les mains jointes, comme on le peut voir par nos anciens monumens, avec cette seule différence que le mort a un crucifix entre les mains. Après le service funèbre, les plus proches parens s'assemblent dans la sacristie, et toutes leurs connaissances leur rendent leurs devoirs, en les saluant et en passant devant eux dans le plus profond silence. Lorsque cette cérémonie est finie, on retourne en procession à la maison, où les salutations se répètent avec le même silence.

Si le défunt, comme celui aux funérailles duquel j'assistai, est une personne de distinction, le jour qui suit celui de l'enterrement, toute l'église est tendue de noir, toute lumière en est bannie, à l'exception de celle d'un grand nombre de flambeaux de cire; on érige un catafalque, et tous les parens s'assemblent autour pour entendre la messe qui se célèbre pour l'ame du défunt. A la mort d'un mari, la veuve inconsolable est obligée de se priver pendant six mois de tous les amusemens publics; mais le veuf en est quitte pour s'en abstenir pendant quelques jours.

Il y a peu d'endroits plus sain que Cadix. Cependant lorsque le *solano* ou le vent du

midi souffle, comme il passe sur les plaines brûlantes d'Afrique et ne traverse qu'un petit bras de mer, il enflamme toutes les passions, et pendant qu'il règne, les habitans qui sont d'un naturel très-irritable, commettent des excès dans tous les genres.

Je n'ai pas vu de ville plus agréable pour les plaisirs de la société que Cadix. Comme son enceinte resserrée renferme des habitans de toutes les nations, leurs manières s'adoucissent réciproquement par le commerce qu'ils ont ensemble; et comme, malgré le dernier choc qu'a éprouvé ce pays, le commerce y fleurit encore, et qu'on y trouve beaucoup de richesses et d'hospitalité, un étranger peut y passer son temps de la manière la plus agréable. Quant à moi, je n'y ai vu presque que des Espagnols, à l'exception du vice-consul, M. Duff, et du consul impérial, le comte de Creppi. L'Espagnol dont la société m'interessait le plus, était D. Antonio Ulloa, le compagnon de voyage de D. George Juan; je lui avais été particulièrement recommandé; je trouvai en lui un véritable philosophe, spirituel et instruit, vif dans sa conversation, libre et aisé dans ses

manières. Ayant vu à sa porte deux soldats qui montaient la garde, je m'attendais à trouver chez lui quelqu'apparence de faste et de hauteur, mais je ne vis rien de pareil. Ce grand homme est d'une petite stature, extrêmement maigre, et voûté par les années; je le trouvai habillé comme un paysan, et entouré de ses nombreux enfans, dont le plus jeune, âgé de deux ans, jouait sur ses genoux; il était assis, pour recevoir ses visites du matin, dans un appartement dont les dimensions et l'ameublement détournèrent pendant quelques momens mon attention de dessus celui qui devait être le seul objet de ma vénération. La chambre avait vingt pieds de long, sur quatorze de large, et moins de huit pieds de haut. On y voyait confusément dispersées des chaises, des tables, des malles, des caisses, des livres, des papiers, un lit, une presse, des parasols, des habits, des outils de charpentier, des instrumens de mathématiques, un baromètre, une pendule, des armes, des tableaux, des miroirs, des fossiles, des minéraux, des coquilles, une chaudière, des bassins, des cruches cassées, des antiquités américaines, de l'argent et une cu-

rieuse momie des îles Canaries, ou du moins son tronc avec la tête et les bras, car comme elle avait servi de jouet aux enfans, ils s'étaient amusés à lui arracher les dents, et à lui rompre les jambes.

Parmi les fossiles étrangers, il me montra une variété de coquilles de mer qu'il avait recueillies lui-même près du sommet des plus hautes montagnes d'Amérique, quelques-unes sur la surface, mais la plupart enfoncées dans le roc calcaire. Lorsque j'allai prendre congé de lui, il me donna son histoire naturelle du midi de l'Amérique.

Avant de quitter la ville, je m'informai, comme à l'ordinaire, de la manière dont elle est approvisionnée, et je trouvai qu'ici, comme dans les autres villes, c'est un entrepreneur qui fournit les bêtes pour les boucheries, à un prix stipulé d'après un accord fait pour douze mois. Les magistrats les vendent ensuite aux bouchers, en prélevant un profit pour la ville, et en fixant le prix de la viande pour les consommateurs.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la table du deuxième volume.

ERRATA DU TOME II.

Page 17, ligne 3, Caldaza de, *lisez* Calzada de.
25, 1, de dedans en dedans, *lisez* en dedans.
35, 14, *mozo del calmine*, lisez *mozo del calmino*,
41, 13, et un beaticio, *lisez* et un beaterio.
57, 21, Bayen, *lisez* Bayeu.
58, 21, ni obscurs, *lisez* ni obscures.
59, 11, chacun avec, *lisez* chacune avec.
102, 5, du ministère anglais, *lisez* des fonctions pastorales.
120, 34, de Lognaz, *lisez* de Loynaz.
140, 7, qu'on a mis, *lisez* qu'on a omis.
146, 9, *de Lisas*, lisez *de Sisas*.
160, 21, la banque procure, *lisez* la banque procura.
177, notes, *mettez le numéro 3 à la place du numéro 1.*
243, 17 et 18, au chevalier de Calatrava, *lisez* aux chevaliers de Calatrava.
250, 5, à peu près nuls, *lisez* à peu près nus.
254, 12, Hoguega, *lisez* Zoguega.
316, 18, Prentia, *lisez* Practice.
358, 11, que le, *lisez* le.